André Theuriet

CONTES DE LA PRIMEVER



ANDRÉ THEURIET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CONTES

DE LA

PRIMEVÈRE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

CONTES

DE LA

PRIMEVÈRE

ANDRÉ THEURIET

de l'Académie Française

CONTES

DE LA

PRIMEVÈRE

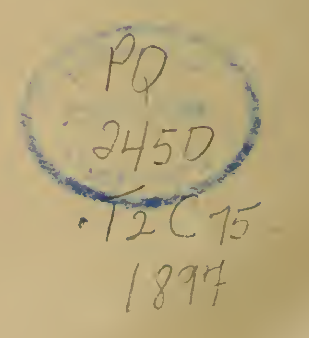


PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

FASQUELLE ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11


PQ
2450
.T2C75
1897

ZULIETTE

Dans une de ses préfaces, George Sand raconte comment, à Venise, en écoutant la conversation d'une blanchisseuse et d'une femme de chambre, l'idée lui vint d'écrire son roman d'*André*. Les menus commérages défrayant cette causerie entre deux portes étaient si semblables à ceux des ouvrières de La Châtre, qu'elle eut l'hallucination de se retrouver subitement en plein pays berrichon. — Un matin, dans cette même Venise, j'ai reçu une impression identique, tandis que penché à ma fenêtre je jouissais du frais silence, qui est un des charmes de cette ville de féerie.

L'endroit était propice au rêve. Au-dessous de moi, la lagune clapotait contre de vieux murs de brique rose revêtus à la base d'une

mousse d'un vert tendre. En face, une antique maison à fenêtres ogivales et à balcons de marbre mirait dans le tremblotement de l'eau sa façade noircie et ses volets clos. Une terrasse fleurie de géraniums laissait voir, en retrait, un étroit jardin d'où un platane versait sur le canal sa débordante frondaison printanière. Un peu plus loin, la lagune faisait un coude brusque. A de longs intervalles, après le cri avertisseur du gondolier, une gondole émergeait de l'ombre, glissait sur l'eau brune qu'elle rayait d'un pâle sillage argenté, puis disparaissait sous un pont voisin. Ce coin endormi avait une si singulière analogie avec un des vieux quartiers de ma petite ville, que peu à peu une illusion m'envahissait. La sonnerie berceuse d'une cloche d'église aidait encore à cette vision rétrospective. Il me semblait que j'avais rajeuni de vingt-cinq ans et, qu'accoudé à ma croisée, je voyais fuir l'eau de notre vieux canal de Villotte, entre les maisons de la rue des Juifs, tandis qu'une messe matinale tintait à l'église des Augustins, voisine du logis paternel.

Tout à coup, dans l'exquise fraîcheur de ce silence suggestif, une voix de femme jaillit

d'une fenêtre ouverte, que masquait le platane de la terrasse. La voix limpide et jeune fredonnait une barcarolle très populaire à Venise.

La barcheta zé a la riva ;
Via, destrighi te, Catina,
Che la luna zé vicina
A dar volta e tramontar.

Par de geto la laguna,
E de smalto el firmamento ;
Le isolette par d'argento.
Più natura no pel far.
O Venezia benedeta,
No te vogio piu lasar…

Alors l'hallucination fut complète. Cette barcarolle, je l'avais entendu chanter dans ma jeunesse, et combien la voix de celle qui la chantait m'avait été chère !

De même que sous la voûte solitaire d'un pont, le cri d'un batelier qui passe réveille un écho longtemps endormi, la musique de cette barcarolle évoquait en moi des émotions assoupies depuis des années. Je plongeais au fond de l'eau morte des souvenirs et j'y retrouvais dans leur beauté un peu fanée les choses d'autrefois. Je revoyais mon vieux

quartier de la rue des Juifs aux sombres façades verdies par l'humidité du canal, et à une fenêtre haute, décorée d'œillets rouges, m'apparaissait la séduisante figure de Juliette Stadelli, qui chantait si joliment : *La barcheta zé a la riva.*

Cette Juliette était née du mariage romanesque d'une de mes compatriotes avec un réfugié italien, le comte Daniele Stadelli. La mère, après une vie assez aventureuse, était revenue vivre en son pays natal avec sa fille. Le comte, qui s'occupait de politique et de journalisme, faisait, à des intervalles irréguliers, de brèves apparitions dans son ménage, puis s'éclipsait pendant des années. L'éducation de l'enfant avait été laissée à la mère et s'était ressentie du décousu de l'existence commune. Trimbalée de pensionnat en pensionnat, la jeune fille, très intelligente, y avait reçue une instruction variée et mal pondérée. Elle était bonne musicienne, peignait un peu, parlait plusieurs langues et lisait beaucoup à tort et à travers. Elle avait paternisé. Elle possédait l'imagination ardente, l'humeur vagabonde, la séduction de Daniele Stadelli, et aussi ce besoin d'être remarquée

et de faire du bruit dans le monde, qui était la note dominante du caractère paternel.

A l'époque dont je parle, Juliette Stadelli, ou simplement Zuliette, comme on l'appelait familièrement, touchait à sa vingtième année. C'était une belle jeune fille, de taille moyenne, mais parfaitement proportionnée ; souple, enveloppante, avec une vivacité italienne qui ajoutait à la grâce de ses mouvements. Elle avait de beaux bras, des mains mignonnes et de petits pieds. Ce qui séduisait surtout en elle, c'étaient de magnifiques cheveux châtains retombant en un chignon lâche sur la nuque, et d'éclatants yeux noirs, d'un noir lustré pareil à celui des cerises sauvages. Deux seules choses déparaient le charme de ce visage : un menton trop massif et la distance trop grande entre la lèvre supérieure et le nez finement modelé. Cela donnait au bas de la figure une expression un peu animale ; mais quand elle souriait en montrant ses dents blanches, on oubliait cette légère tare.

On ne la goûtait pas beaucoup dans la société provinciale et rigide de Villotte. Ses façons garçonnières, son franc parler, ses toilettes voyantes et excentriques, trahissant

un obstiné désır d'attirer les regards, déplaisaient aux mères de famille, en même temps que son originale beauté excitait la jalousie des filles à marier. On lui reprochait d'être mal élevée, inconséquente et coquette. Néanmoins, à cause de son remarquable talent musical et de sa jolie voix, on l'accueillait partout, et il n'y avait guère de soirées où elle ne fût la bien venue. Nous autres jeunes gens, nous en étions tous amoureux. Lorsqu'elle chantait, nous faisions cercle autour d'elle, nous nous disputions ses valses et ses contredanses, et, à la sortie du bal, nous attendions au coin de la rue déserte le moment où elle passerait avec sa mère, afin de voir encore luire ses yeux noirs à la clarté des étoiles.

Zuliette savourait ces enthousiastes hommages, indistinctement, comme on respire l'odeur d'nn bouquet de roses, sans s'attacher à l'une plus qu'à l'autre. Elle s'entourait avec plaisir de ce cercle d'adorateurs, mais n'avait de préférence marquée pour aucun d'eux, ce dont j'enrageais pour ma part. J'aimais Zuliette avec l'ardeur de mes vingt-cinq ans, et aussi avec la candeur d'un garçon qui sent son cœur battre sérieusement pour la première

fois. Comme tous les gens passionnément épris, je m'imaginais que Mademoiselle Stadelli était la seule femme que je pusse aimer et que, sans elle, ma vie n'aurait aucun but ni aucune saveur. Aussi son insouciante et cruelle coquetterie me faisait-elle atrocement souffrir. Je ne pouvais me résigner à l'incertitude où elle se plaisait à nous laissser tous. La promiscuité des sourires, des œillades et des enjôleuses paroles qu'elle distribuait indifféremment, m'indignait. Je n'étais pas d'aussi bonne composition que mes rivaux, et le doute me causait une angoisse intolérable Une situation nette, si désespérante qu'elle pût être, me semblait préférable à l'anxiété qui m'enfiévrait, et malgré ma naturelle timidité, je résolus, à la première occasion, de m'en expliquer franchement avec Zuliette. Ce n'était pas facile. La jeune fille nous accueillait volontiers chez elle, mais elle évitait adroitement de rester en tête-à-tête avec l'un de nous. Pourtant, un jour, je sus devancer mes camarades et la trouvai seule dans la chambre qui lui servait à la fois de salon et d'atelier.

Je vois encore cette grande pièce, située au premier étage de sa maison de la rue des Juifs.

Sur l'appui des fenêtres ouvertes, le vent balançait les tiges des œillets rouges épanouis, et du fond du canal un frais clapotement montait. La réverbération des rayons du soleil dans l'eau dessinait sur le papier de tenture de blonds reflets moirés qui y dansaient d'une façon fantastique. C'était un après-midi de dimanche ; les cloches des Augustins sonnaient les vêpres et le bercement de la sonnerie s'harmonisait intimement avec ce murmure d'eau courante et cette danse des moires blondes sur la tapisserie.

Tandis que, le cœur battant, je refermais la porte, Zuliette assise au piano, se haussa un moment sur son tabouret. S'apercevant que j'étais seul, elle promena de nouveau bruyamment ses doigts sur les touches, puis me tendit distraitement la main : « Ah ! c'est vous ! murmura-t-elle, vous arrivez mal... je suis en plein dans mes idées noires... Vous ne vous imaginez pas comme il y a des heures où je m'ennuie de moisir dans ce trou de Villotte ! »

Elle plaqua nerveusement un dernier accord, puis elle se leva, rejeta en arrière d'un geste familier les boucles châtaines qui voilaient

son front, et s'accoudant au piano : « Pensez poursuivit-t-elle avec irritation, on ne vit qu'une fois, et je perds cette vie si précieuse, et si courte, au fond d'une province !

— Vous voulez nous quitter ? demandai-je tendrement et tristement.

— Je veux, s'écria-t-elle, en aspirant violemment l'air avec ses narines dilatées, je veux aller dans le monde, y avoir un rang, un hôtel, des tableaux, des bijoux ; être la reine enviée et glorieuse d'un cercle d'artistes... Oui, je veux tout cela, et je suis prête à vendre mon âme à qui me le donnera ! »

Cette déclaration n'était guère encourageante pour moi, qui n'avais que mon cœur à lui offrir. Je me trouvais bien humble et bien rapetissé devant cet étalage de désirs ambitieux. Pourtant j'objectai timidement : « Tout ce fracas ne vaut pas la joie d'aimer et d'être aimée... Et si vous saviez Zuliette, si vous saviez comme je vous aime ! »

Elle me regarda avec effarement, puis éclata de rire : « Vous ?... Oh ! mon pauvre ami, mon pauvre ami, vous êtes fou !... Ne parlons plus de cela, ajouta-t-elle en revenant s'asseoir au piano ; faisons un peu de musique, cela

dissipera votre humeur sentimentale... Je vais vous chanter une barcarole dont je raffolais quand j'habitais Venise avec mon père... »

Et sans plus s'occuper de moi, elle commença :

La barcheta zé a la riva...

Sa pure voix de contralto montait du fond de la pièce silencieuse. Dans les intervalles des couplets, j'entendais l'eau du canal clapoter plaintivement comme un sanglot. Le cruel dédain de l'orgueilleuse fille me navrait, des larmes me montaient aux yeux. Je sentis que j'allais pleurer ridiculement et je ne voulus pas lui donner le spectacle de mon chagrin : « Adieu, Zuliette, murmurai-je, adieu ! » Je m'enfuis précipitamment, tandis que, sans se troubler, elle continuait sa barcarolle. Au bas de l'escalier, je distinguais encore sa voix de fée, dont la sonorité câline emplissait la maison :

O Venezia benedeta,
No te vogio piu lazar...

Malgré mon humiliation, j'aimais toujours passionnément Zuliette, mais je m'étais juré

de ne plus la revoir. On sait ce que valent de pareils serments. Pourtant, cette fois, le ciel se chargea de m'enlever l'occasion de me parjurer. Quelques semaines plus tard, nous apprîmes que Mademoiselle Stadelli se mariait. Elle épousait un homme déjà âgé, fort riche et porteur d'un nom aristocratique. Ainsi, son rêve ambitieux allait se réaliser. Immédiatement après la cérémonie nuptiale, elle quitta Villotte, et tout fut fini.

Je mis longtemps à me guérir de ma blessure. Ce mariage m'avait fait prendre la vie en horreur. En moi se soulevait une mer de dégoût où mes pensées flottaient désemparées. L'orage ne s'apaisa que lentement. Je me complaisais parmi mes regrets mélancoliques; j'aimais à remuer mes souvenirs épars, semblables à ces débris d'algues et de coquillages que la marée en se retirant laisse sur la grève; j'en respirais les parfums amers et cette amertume tonique me fortifiait contre le retour de mes accès de sentimentalité. Au bout d'un an, je quittai Villotte pour Paris. Je savais que Zuliette s'y trouvait avec son mari, mais je ne cherchai point à la revoir. Je ne me sentais que blanchi tout au plus et

je craignais une rechute. De loin en loin, j'entendais parler d'elle. Elle était devenue une femme à la mode, et dans les Echos des journaux je lisais parfois le récit des réceptions de « la belle Madame de R... ». Des amis communs, restés en relations avec elle, prétendaient que le ménage de R... ne marchait pas très bien et que le vieux mari se plaignait aigrement de la vie trop en l'air de sa jeune femme. L'année suivante, j'appris que Zuliette de R... avait abandonné le domicile conjugal en compagnie d'un peintre italien dont elle s'était amourachée l'hiver précédent, à Florence. Cela fit un gros scandale, et, pendant plusieurs mois, le monde *select* où elle vivait glosa sur cet esclandre. On racontait qu'à peine arrivée à Rome, Zuliette avait été lachée par son amant et qu'elle était entrée au théâtre. Puis, comme le monde a vite fini de régler le compte des absents, le silence se fit autour de Zuliette de R... Les années passèrent, jetant sur son aventure leurs couches d'oubli de plus en plus épaisses. En moi-même aussi, le temps avait fait son œuvre. Le souvenir de la Zuliette de Villotte s'était, non pas éteint, mais profon-

dément endormi, et il n'avait fallu rien moins que l'enchantement de Venise pour le réveiller après une léthargie de vingt et quelques années.

Cette barcarolle vénitienne, que je n'avais plus entendue depuis ma jeunesse, avait opéré la même magique résurrection que la venue du fils du Roi dans le palais de la Belle-au-bois-dormant. De nouveau la figure de Zuliette surgissait dans sa brune et printanière beauté d'autrefois. Il me semblait la voir apparaître au balcon du palais d'en face, parmi les géraniums rouges de la terrasse, avec ses yeux noirs comme des cerises sauvages, ses narines gonflées, sa bouche dédaigneuse et ses cheveux châtains à demi dénoués. Elle me hanta tout le jour à travers cette ville de rêve, si propice aux mystérieuses évocations. Elle me suivait sur le seuil des vieux palais déchus du Grand canal, le long des lagunes dont l'ombre pacifique s'égaie d'un brusque rais de soleil ou de la verdure d'une tonnelle de vigne. Les gondoles élancées et rapides, glissant sur l'eau tranquille, me semblaient emporter sous le capuchon noir de la *felze* les fantômes de ma

jeunesse défunte. Quand, l'une après l'autre, elles accostaient les escaliers de bois du Lido, je m'attendais presque à voir émerger de la cabine basse et sépulcrale la grâce souple et la fière beauté de Zuliette. Dans les grandes salles somptueuses du palais des Doges, parmi les mausolées de San Giovanni e Paolo, sous les arcades du cloître fleuri de lilas de San Lazzaro, cette obsession me poursuivit toute l'après-midi.

Le soir, après avoir dîné solitairement dans le gai petit restaurant du *Capello nero*, près d'une fenêtre donnant sur la lagune, j'allai trouver mon brave ami le gondolier Francesco et je lui dis de me conduire lentement jusqu'au Rialto.

Il faisait un temps très doux, la nuit était tout à fait venue. Comme dans la barcarolle de Zuliette, l'eau du Grand Canal était d'un noir de jais, le ciel était émaillé d'étoiles et au loin, aux premières blancheurs de la lune montante, les îles nageaient dans une brume d'argent. A part quelques façades d'hôtels, vivement éclairées, les palais bordant les deux rives restaient noyés d'ombre et découpaient sur le ciel étoilé la masse confuse de

leurs toits. Dans cet imposant mystère de l'eau sombre et des palais noirs, les gondoles noires passaient avec une allure fantômatique. On distinguait seulement leur proue en dent de scie, la petite lanterne clignotante accrochée à l'avant, et sur le toit de la poupe, la gesticulation rythmique et comme déhanchée du gondolier en silhouette. La personnalité des promeneurs étendus sur les coussins de cuir demeurait imprécise comme dans un songe. Cette ombre où s'agitaient de vagues ombres, ces spectres de palais endormis, ce frais clapotis presque insensible de l'eau touchée par les rames, toute cette magie des choses flottantes, fuyantes et incertaines, aidait encore à me replonger dans le monde étrange de l'hallucination.

En face de l'ancien palais Giustiniani, occupé maintenant par l'hôtel de l'*Europe*, une bonne moitié du canal était encombrée par un rassemblement de gondoles groupées autour d'une longue barque où se trouvaient des musiciens. Je commandai à Francesco de s'approcher le plus possible des donneurs de sérénade. Au milieu des gondoles serrées les unes contre les autres, la grande barque se

détachait, gaîment illuminée par des lanternes de couleur, que les remous de l'eau balançaient doucement. De la place ou j'étais, je voyais mal les exécutants, dont les figures confuses se mêlaient dans la buée jaune des lanternes, mais je pouvais distinguer cependant la silhouette d'un grand gaillard coiffé d'un feutre mou, drapé dans son manteau, qui se tenait debout à l'avant, en une pose un peu théâtrale. Au moment où j'arrivais, tout le personnel de la barque achevait de chanter en chœur un air napolitain, avec accompagnement de violons, de guitares et de mandolines. Il y eut un silence, puis l'un des musiciens, sautant de gondole en gondole, fit une quête qu'il rapporta dans son feutre au grand garçon drapé dans sa cape. Ce dernier daigna sourire et se concerta avec une chanteuse que je n'avais pas remarquée d'abord et qui était assise près de lui. Elle se leva et, après avoir feuilleté un cahier de musique, indiqua le morceau choisi à ses camarades de l'orchestre. Les violons et les guitares se mirent d'accord et la chanteuse commença la sérénade de *Don Pasquale*.

Dès les premières notes, je fus singuliè-

rement ému. La voix de cette femme manquait de force et d'étendue, mais était restée très pure, d'un timbre tendrement caressant, et elle la conduisait avec beaucoup d'art. Bien que parfois l'artiste eût l'air de soupirer plutôt que de chanter, l'articulation était si nette que pas un des sons émis n'était perdu pour l'oreille. A la distance où je me trouvais, j'entendais les moindres notes; elles entraient en moi avec une câlinerie pénétrante et avaient je ne sais quoi de *déjà connu* qui me remuait le cœur. Cette émotion insolite, je cherchai tout d'abord à l'expliquer par l'état nerveux où j'étais depuis le matin et aussi par l'influence de cette nuit de féérie, de ce mystérieux milieu, qui agissaient sur mon imagination. Néanmoins, je demeurais troublé et je me sentais aiguillonné par un irrésistible désir de voir la chanteuse de plus près. Quand elle eut fini, on l'applaudit beaucoup et quelques auditeurs lui demandèrent un morceau du *Trovatore*. L'homme au manteau souleva son feutre en signe d'acquiescement. La femme, au contraire, secouait la tête négativement, craignant sans doute que sa voix ne fût pas assez puissante pour cette musique drama-

tique. Mais son partenaire insistait en élevant le ton. On devinait à son accent impérieux et dur qu'il parlait à cette femme plus encore en maître qu'en impresario. A la fin, elle obéit, et ouvrit un autre cahier, tandis que l'orchestre attaquait les premières mesures du *Miserere*.

La *poverina* avait raison de redouter les violences de la musique de Verdi. Les plaintes déchirantes de *Leonora* dépassaient la portée de sa voix frêle, et elle était obligée de crier. L'impresario, au contraire, drapé dans sa cape, lançait d'une voix vibrante de théâtre : « *Addio, Leonora!* » et se taillait un succès aux dépens de sa compagne. Les applaudissements de nouveau claquèrent dans la nuit. Il salua dignement, et gardant son feutre à la main, procéda en personne à la collecte, qui fut abondante.

Durant cette quête, qui se prolongeait, quelques gondoles s'étaient éloignées. J'en profitai pour recommander à Francesco de se rapprocher, et il manœuvra si bien que je me trouvai côte à côte avec l'orchestre. J'éprouvai d'abord un sentiment de déception. De loin, la barque chantante, avec ses lan-

ternes de couleur, était en harmonie avec la mystérieuse fantaisie de cette nuit vénitienne; de près, le spectacle perdait beaucoup de sa poésie. Les lanternes, à demi crevées, laissaient voir leur lumignon fumeux; les choristes et les musiciens étaient communs de mine et de tournure; ils se passaient de main en main une fiasque de Chianti et buvaient à la régalade en plaisantant grossièrement. L'une des parties de violon était tenue par une vieille femme qui avait du coton dans les oreilles et dont les mèches grises s'échappaient d'un lambeau de mantille noué en fanchon. Mon regard glissa vite sur cette décevante vulgarité pour courir avidement à l'artiste qui avait chanté la sérénade de *Don Pasquale*, et soudain je reçus un choc en plein cœur.

Malgré son âge déjà mûr — elle paraissait avoir dépassé la quarantaine — en dépit de ses traits tirés, de son teint fané, elle conservait de mélancoliques restes de beauté et... elle ressemblait étrangement à Zuliette Stadelli. — C'étaient les mêmes boucles de cheveux châtains frisottant sur un front haut et un peu carré; les mêmes yeux noirs comme des cerises sauvages; le même bas de figure

massif, où la bouche charnue s'éclairait encore parfois d'un sourire fatigué. De même qu'à la lueur des cierges le visage d'une morte semble par instants se ranimer et revivre, ainsi, sous la lumière vacillante des lanternes, je croyais voir par intervalles ressusciter la jeune beauté de la Zuliette d'autrefois. Le cou, bien dégagé des épaules rondes, portait élégamment comme jadis la tête fine et rejetée en arrière. Les mains étaient petites et mignonnement modelées comme celles que j'avais tant de fois rêvé de couvrir de baisers... Etait-ce une illusion de mon imagination trop prompte à prendre ses chimères pour une certitude? Ou bien avais-je réellement devant les yeux la Zuliette Stadelli que j'avais connue si fièrement dédaigneuse et si attirante?... La chanteuse avait le même âge que celle que le Tout-Paris nommait jadis « la belle Madame de R... ». Mais, ses paupières fripées, sa bouche empâtée aux coins déprimés, sa toilette minable, disaient toute une série d'années de déboires et de misère. Par suite de quelles déchéances la hautaine jeune fille tant admirée à Villotte, la mondaine virtuose tant célébrée à Paris avait-elle pu

rouler en plein cabotinage ?... J'avais beau me répéter que j'étais sans doute la dupe d'une fortuite ressemblance, mes yeux ne pouvaient se détacher de ceux de cette femme. Comme il arrive parfois en pareil cas, elle devina qu'elle était l'objet de mon attention persistante, et nos regards se rencontrèrent. Au même moment, un remous de gondoles me porta tout auprès d'elle, et, me haussant sur les coussins de cuir, nos deux têtes presque de niveau, je ne pus résister au désir de m'assurer si j'étais le jouet d'une illusion :

« Zuliette ! murmurai-je, Zuliette Stadelli !... »

Elle tressaillit et fixa sur moi ses prunelles noires agrandies par l'étonnement. D'abord une ride soucieuse barra son front, puis une brusque rougeur lui monta au visage et sa bouche se crispa douloureusement. Il semblait qu'un combat se livrait entre son orgueil humilié et sa sensibilité surexcitée. Elle leva tristement ses yeux, où je crus voir passer une lueur mouillée de reconnaissance et de regret.

« Je suis un de vos anciens amis de Villotte », joutai-je en insistant...

Mais l'homme au manteau revenait déjà avec son feutre plein de menue monnaie. La figure de la chanteuse exprima une vive appréhension. Elle secoua la tête et appliqua rapidement son doigt sur ses lèvres comme pour m'imposer silence.

Tout cela avait duré à peine quelques secondes. Dès que l'impresario eut repris sa pose théâtrale à l'avant, je vis sa compagne se pencher vers les musiciens qui accordaient leurs instruments, et debout, sous la mobile clarté des lanternes, elle se mit à chanter :

La barcheta zé a la riva...

Sa voix pure, avec un tendre frémissement, montait dans le silence comme un écho mélancolique du passé, et à chaque couplet, les musiciens reprenaient en chœur :

O Venezia benedeta,
No te vogio piu lasar...

Le choix de cette barcarolle m'enlevait mes derniers doutes. C'était bien la voix de celle qui avait charmé ma jeunesse, la même voix que j'avais entendue pour la dernière fois, alors qu'un dédaigneux refus dispersait à jamais les rêves de mon premier amour. Je

revoyais l'intérieur familier de la maison des Juifs. Dans l'intervalle des couplets, je percevais, comme, jadis, le plaintif clapotement de l'eau du canal, et comme jadis, mes yeux se mouillaient et j'étais sur le point de pleurer ainsi qu'un enfant... Le chant avait cessé et je demeurais étourdi, confondu, perdu dans mes ressouvenirs. L'une après l'autre, les gondoles qui entouraient la mienne avaient disparu. Les musiciens eux-mêmes pliaient bagage et leur barque se mettait en mouvement. Tandis qu'elle frôlait ma gondole et que mon regard effleurait au passage les yeux de la chanteuse, celle-ci me salua et dit en français : Adieu, *signore*, et bonne nuit !... »

L'accent avec lequel elle formulait ce souhait me déchira le cœur. Je fis signe à Francesco de suivre la barque des donneurs de sérénade. Au bout de quelques minutes, elle accosta l'escalier de la calle Vallaressa, et les artistes montèrent lestement les degrés, après avoir soufflé les lumignons de leurs lanternes. J'abordai à mon tour, et au milieu de la rue étroite et longue, j'aperçus le groupe qui se désagrégeait. Trois ou quatres musiciens, parmi lesquels l'impresario drapé dans sa

cape, discutaient sur le seuil d'une *trattoria* et délibéraient d'y entrer pour y déguster *un bicchiero di Cipro*. Les autres, portant sous le bras leur instrument enveloppé d'une lustrine verte, disparaissaient au tournant d'une ruelle, après avoir souhaité le bonsoir à la chanteuse. Cette dernière était restée seule au coin d'une porte, attendant sans doute son seigneur et maître.

J'allais essayer de lui parler de nouveau quand, du seuil de la trattoria, l'impresario lui cria d'une voix durement impérieuse : « *Zulietta !... vieni !...* » Elle frissonna, et lentement, avec une contenance résignée de chien battu, elle rejoignit l'homme auquel elle avait lié sa destinée. Le cœur serré de compassion, je suivis de loin leurs deux ombres décroissantes. Il me semblait voir s'éloigner piteusement les derniers fantômes de ma vingtième année et, avec une atroce sensation d'isolement, je regagnai la rue San Mosé, où les lampes électriques inondaient d'une clarté brutale la foule grouillante de promeneurs.

LE MIROIR

Le soir du 11 pluviôse an II de la République (1er février 1794), Mlle Nanine de Seigneulles — qu'à cette époque où la Terreur battait son plein, on appelait tout uniment « la citoyenne Seigneulles » — remonta de bonne heure dans sa chambre à coucher. En ces temps troublés, elle vivait seule avec une vieille bonne dans une maison de campagne qui lui venait de sa mère, et qui était située aux Œillons, près du village d'Ecouviers, à une petite lieue de la frontière belge. Après avoir passé une bonne partie de son enfance et de son adolescence dans ce pays perdu, elle s'y était réfugiée de nouveau, lors de la mise sous séquestre de l'hôtel patrimonial qu'elle habitait à Verdun avec le marquis de Sei-

gneulles, son père, et qui avait été confisqué comme bien d'émigré, depuis que le marquis était allé rejoindre l'armée de Condé. Les Œillons et Ecouviers n'étant point encore agités par l'esprit révolutionnaire. Mlle de Seigneulles, aimée et respectée de tous les paysans du voisinage, s'y trouvait en une presque absolue sécurité.

Ce soir là, pendant tout le souper, sa vieille bonne Bastienne lui avait conté des choses renversantes à propos des visions et évocations de la nuit de la Chandeleur. Elle lui avait même assuré qu'en plaçant un miroir sous le traversin et en prononçant certaines paroles, on pouvait voir, cette nuit-là, pendant son sommeil, l'homme qu'on aimerait et qu'on épouserait plus tard. Nanine, légèrement superstitieuse, brûlait de vérifier le fait; c'est pourquoi elle était remontée chez elle aussitôt après souper.

Une fois seule et à demi dévêtue, elle prit un miroir à main et, avant de le cacher sous l'oreiller, elle s'y regarda complaisamment.

Mlle de Seigneulles entrait dans sa vingt-quatrième année et sa beauté atteignait son plein épanouissement. Grande, svelte, « faite

au tour », comme on disait en ce temps-là, elle avait de jolis cheveux noirs frisottants, de grands yeux bruns, la peau blanche, une petite bouche dont le sourire creusait de mignonnes fossettes au milieu des joues. Elle avait aussi le sang vif — héritage d'une longue lignée d'aïeux verts-galants — et le cœur très tendre. Bien qu'on fût au fort de la Terreur, on n'en songeait pas moins aux choses de l'amour, et cette adorable fille, tout en vivant fort sagement, se lamentait en secret de sa solitude et se morfondait de n'avoir point d'amoureux. Mais quoi? les occasions devenaient de plus en plus rares; les jeunes gens de qualité qui auraient pu s'éprendre d'elle avaient tous émigré et elle était trop fière pour épouser un malotru.

Après avoir étouffé un soupir de regret, demi-amusée et demi-crédule, elle se décida à prononcer les paroles sacramentelles que lui avait enseignées Bastienne :

Miroir, fais-moi voir en dormant
Celui qui sera mon amant ;

puis elle plaça le miroir sous le traversin, se coucha et s'endormit assez vite.

Or, presque aussitôt le charme opéra. Au milieu de son premier sommeil, elle vit en rêve une longue perspective de glaces où se mouvaient dans un brouillard une multitude de têtes bizarres. Peu à peu, le brouillard s'éclaircissait, les formes se précisaient, puis se fondaient en une seule apparition — très lointaine, dans l'enfoncement d'une nef d'église. L'apparition se rapprochait lentement et alors Nanine distingua un vieillard à la tête chenue, aux joues ridées, en habit à la française, qui s'avançait vers elle et lui tendait la main. L'idée qu'elle était destinée à épouser ce vieux gentilhomme pour le moins sexagénaire, l'effraya tellement qu'elle se réveilla frissonnante. Elle eut grand'peine à se rendormir et se leva, le lendemain matin, encore bouleversée de son rêve.

Comme elle achevait sa toilette, Bastienne entra chez elle et dit en lui tendant une lettre :

— Mademoiselle, il vient de nous arriver un monsieur qui m'a priée de vous faire tenir ce billet, et qui désire vous parler.

Nanine jeta les yeux sur la suscription du billet qu'elle décacheta précipitamment en

reconnaissant l'écriture de son père. Voici ce qu'écrivait le marquis de Seigneulles :

« Ma chère Nanine, ce pli vous sera remis par un de nos compatriotes, le comte de Fréhaut, que monseigneur le prince de Condé vient de charger d'une mission confidentielle en Lorraine. Donnez l'hospitalité au comte et cachez-le chez vous jusqu'à ce qu'il trouve un moyen sûr de se rendre à sa destination. Il vous mettra au courant de nos affaires et vous donnera des nouvelles de votre père, qui vous embrasse tendrement.

» FRANÇOIS DE SEIGNEULLES.

» Luxembourg, 30 janvier. »

Le cœur battant, Nanine se hâta de descendre dans la salle où on avait introduit le voyageur. Elle vit un gentilhomme qui paraissait avoir dépassé la cinquantaine, emmitouflé dans une longue houppelande brune et ressemblant vaguement au vieillard de son rêve. Malgré son apparence caduque, ses traits tirés, ses paupières plissées, le comte avait l'œil vif, néanmoins, et ses fins sourcils bruns contrastaient avec ses cheveux

gris, qu'il portait très longs et noués sur la nuque par un ruban noir.

Après de cérémonieux souhaits de bienvenue et de brefs renseignements sur la situation et la santé du marquis de Seigneulles, M. de Fréhaut confessa à son hôtesse qu'il était rompu de fatigue, ayant fait à pied nuitamment, la dernière partie de son voyage, et demanda la permission de prendre un repos dont il avait grand besoin. Nanine donna des ordres pour qu'on lui préparât une chambre. Il s'y rendit dès qu'elle fut prête et ne reparut plus de la journée. Mais vers le soir, Mlle de Seigneulles ayant fait demander de ses nouvelles, il informa la jeune fille qu'il était complètement délassé et qu'il descendrait pour le souper.

Il se présenta, en effet, vers sept heures, rasé de frais, simplement vêtu d'un habit de gros drap brun à deux rangs de boutons, avec les culottes grises collantes et les demi-bottes échancrées. Malgré ses rides, ses cheveux gris et ses épaules voûtées, il avait fort bon air, des manières distinguées, une courtoisie exquise et une vivacité extraordinaire pour son âge. On passa à la salle à manger et tous

deux s'attablèrent devant un bon feu de bois flambant. Le menu, surveillé par Mlle de Seigneulles, était substantiel et délicat; les vins de Moselle, choisis parmi les meilleurs crus. M. de Fréhaut fit honneur au repas de son hôtesse et se montra beau convive et brillant causeur. Il avait de la verve, de l'imagination et racontait avec beaucoup d'esprit ses aventures d'émigré. Fut-ce l'effet de ce joli vin pétillant dont elle n'avait guère l'habitude, ou bien sa jeunesse et sa solitude prolongée la prédisposaient-elles à l'indulgence?... quand vint le dessert, Nanine de Seigneulles comm enait à trouver son hôte fort séduisant pour un homme qui cheminait vers la soixantaine.

Ils prirent le café au salon et, comme le clavecin était ouvert, M. de Fréhaut demanda à Nanine si elle était musicienne. Sur sa réponse affirmative, il avoua que lui-même avait été en son temps un chanteur assez agréable. Nanine lui proposa de l'accompagner et, sans se faire prier, il lui chanta l'air d'*Orphée* : « J'ai perdu mon Eurydice. » Il avait une voix remarquablement fraîche et jeune, qui tint Mlle de Seigneulles sous le

charme. La musique, on le sait, agit merveilleusement sur les sens et sur le cœur. Quand on quitta le clavecin, la conversation avait pris comme naturellement une tournure plus tendre, plus intime. Tout en gardant la mesure que lui imposait son âge, M. de Fréhaut était devenu empressé, presque galant; sa conversation fleurait discrètement l'amour, ses yeux bleus avaient je ne sais quoi de plus caressant et de plus pénétrant. Lorsqu'à onze heures, il se retira, après avoir baisé longuement les mains de son hôtesse, il laissa Nanine fort troublée et toute honteuse de l'émotion que lui causait ce tête-à-tête avec un homme qui avait plus du double de son âge.

Elle passa une nuit agitée, à se ressouvenir avec trop de complaisance des menus détails de la soirée, à laisser son imagination vagabonder en de singuliers rêves et à rougir ensuite de sa folie.

Son réveil fut troublé également, mais d'une toute autre façon. Vers midi, le maire d'Ecouviers arriva aux Œillons par un chemin détourné et avertit Nanine qu'elle était soupçonnée de loger un émissaire de Pitt et

Cobourg. De mauvais gars avaient vu M. de Fréhaut entrer chez elle et avaient couru la dénoncer au comité révolutionnaire de Montmédy. Une visite domiciliaire était imminente. Il venait l'en prévenir en ami...

— Que faire? s'écria Mlle de Seigneulles effarée.

— Il faut, reprit le brave homme, vous débarrasser au plus tôt de ce dangereux visiteur. Il y a au bout de votre parc un pavillon perdu dans les arbres. Cachez-y ce monsieur jusqu'à la nuit. Mon fils viendra le prendre dès qu'il fera brun et le reconduira par les bois à la frontière. Dès que votre homme entendra le cri de la hulotte, il n'aura qu'à enjamber la fenêtre du pavillon et il trouvera mon garçon au pied du mur.

C'était, en effet, le seul moyen de salut. Nanine, toute tremblante, alla instruire M. de Fréhaut du danger qui le menaçait, le fit déjeuner hâtivement dans sa chambre et le conduisit elle-même au pavillon où elle demeura avec lui, frissonnant au moindre bruit, l'oreille au guet et craignant à chaque instant quelque surprise. Lui, au contraire, habitué à de semblables alertes, se montrait

philosophe et ne regrettait qu'une chose : quitter si précipitamment sa charmante hôtesse. La voyant très effrayée, il essayait de la rassurer avec d'affectueuses démonstrations, d'abord paternelles, puis de plus en plus caressantes. Les heures de l'après-midi s'écoulèrent ainsi avec des alternatives d'anxiété et de mélancolique tendrese. Malgré ses transes, Nanine était étonnée et attristée de voir le temps fuir si rapidement. A la Chandeleur, la nuit vient vite. Vers cinq heures, la petite pièce octogonale du pavillon s'emplit d'obscurité.

— Allons, soupira M. de Fréhaut, le moment de la séparation approche...

Il prit les mains de Nanine :

— Avant de m'éloigner, laissez-moi, mademoiselle, vous remercier de votre bon accueil et vous jurer que j'en garderai un éternel souvenir...

Tout en parlant, il l'attirait vers lui, lui baisait le front d'abord puis les yeux. Nanine étourdie, le cœur serré se sentait en proie à une soudaine langueur. Sa tête tournait, mais c'était un vertige très doux, un éblouissement délicieux. Tout à coup, ses lèvres se posèrent

à leur tour sur les joues de M. de Fréhaut, qui tressaillit et avec une fougue toute juvénile répondit par des caresses passionnées. Pendant une minute, ils oublièrent tout dans cet emportement d'amour. Soudain, le cri de la hulotte, retentissant au fond du chemin, les rappela à la réalité.

— C'est le signal, balbutia Nanine, adieu !

Il voulut la ressaisir, mais elle se recula avec effort.

— Partez ! supplia-t-elle.

Fréhaut enjamba lestement la fenêtre et disparut dans le sentier enténébré.

Revenue à elle et toute remuée, toute confuse d'une pareille faiblesse, Mlle de Seigneulles regagna son logis. Il était temps, les perquisitionneurs arrivaient. Ils en furent pour leurs frais, se montrèrent en somme assez accommodants et s'en retournèrent après avoir bu de larges rasades à la santé de la citoyenne.

Nanine se claquemura dans sa chambre, afin de se soustraire aux regards de la vieille Bastienne. Il lui semblait qu'on devait lire sur son visage ses remords et aussi ses regrets. Tout en rêvant au fugitif, elle s'en voulait de

cette impardonnable défaillance qui l'avait jetée dans les bras d'un homme presque aussi âgé que son père...

Le lendemain, le maire vint la rassurer sur le sort de M. de Fréhaut :

— Il a, lui dit-il, passé la frontière sans être inquiété et mon garçon l'a conduit jusqu'à Virton...

— Il devait être vanné de fatigue, soupira Mlle de Seigneulles. Songez-donc, faire à pied une si longue traite... à son âge !

— A son âge, répliqua le paysan en éclatant de rire; eh ! il n'a pas plus de trente ans !... Il s'était *mâchuré* et blanchi pour n'être pas reconnu... Mais, une fois en Belgique, il a jeté sa perruque, et notre Claude s'est trouvé nez à nez, avec un jeune et joli garçon !

— Ah ! murmura Nanine, devenue de nouveau rêveuse et attendrie... En même temps ses yeux se mouillaient et elle songeait à ces brèves minutes d'amour, qui ne reviendraient jamais plus . . . .

. . . .

Lorsque le comte de Fréhaut rentra, en 1815, avec Louis XVIII, il était cette fois mûr

et grisonnant pour tout de bon. Le roi, en récompense de ses services, le nomma inspecteur des forêts dans le pays Messin. M. de Fréhaut s'enquit de Mlle de Seigneulles. Elle était restée fille et vivait toujours aux Œillons. Il l'alla revoir, la trouva séduisante encore, malgré ses quarante-cinq ans, et, l'année d'après, ils s'épousèrent.

Et ce fut ainsi que se réalisa, pour Nanine, sa vision de la nuit de la Chandeleur.

VIEILLES LETTRES

A mesure qu'on se rapproche de cette porte maussade qui ouvre sur la soixantaine, les fins d'année ont je ne sais quoi de plus attristant. On les voit venir avec une pénible angoisse, faite du regret du temps jadis et de la peur de l'inconnu que l'An nouveau tient en réserve.

C'était à quoi pensait Pierre Le Vasseur, la veille de Saint-Sylvestre, en tisonnant mélancoliquement son feu, près d'un bureau aux tiroirs ouverts.

Chaque année, à la même époque, il procédait au dépouillement et au tri de sa correspondance ; mais la besogne, cette fois, était accompagnée d'un sentiment tout particulier de morne dépression. Cela tenait sans

doute au temps. L'après-midi était brumeux, le ciel bas ; une bruine pleurait aux vitres et la ville entière semblait enveloppée de crèpes de deuil. — Cela tenait aussi surtout à ce qu'il avait largement dépassé la cinquantaine, à ce qu'il était veuf, à ce que la morose solitude de son logis contrastait davantage avec la tumultueuse agitation de Paris, pendant cette semaine affairée qui va de Noël au 1er janvier.

Tout en rangeant ses paperasses, il songeait aux lointaines fins d'année de son enfance et de sa jeunesse, à ces périodes de joyeuse attente où le 1er janvier arrivait comme un libéral visiteur, les poches bourrées de cadeaux, les mains pleines de prometteuses espérances. Et tandis qu'il descendait degré par degré l'escalier tournant des souvenirs, ses mains fouillaient plus à fond les derniers tiroirs du bureau, ses doigts feuilletaient des liasses de lettres jaunies, — lettres de jeunesse, lettres d'amour ou d'enthousiaste amitié. Comme il dénouait machinalement la faveur fanée qui nouait l'un de ces paquets de correspondance, une mince feuille de papier pliée en quatre s'en échappa et glissa sur le parquet. Pierre la ramassa, la déplia

et se rapprocha de la fenêtre pour mieux lire les lignes menues qui s'entrecroisaient. L'écriture hâtive et irrégulière avait pâli en vieillissant, et il dut faire un effort de mémoire pour se rappeler de qui lui venait cette lettre, ainsi conçue :

« Mon pauvre ami, vous m'avez fait beaucoup de peine. Après avoir lu et relu — Dieu sait avec quelle tristesse ! — votre lettre si froide et si embarrassée, j'ai deviné ce que vous ne me disiez pas et j'ai compris que vous désiriez reprendre votre liberté. Une longue distance nous sépare ; je ne puis aller vers vous et vos nouvelles occupations, vos nouveaux projets peut-être, ne vous laissent pas le temps de revenir vers moi. Je me rends, hélas ! très bien compte de notre mutuelle situation. Vous habitez Paris ; moi, je suis condamnée à demeurer dans mon petit coin de province, et le souvenir des bonnes heures d'autrefois ne suffit pas à remplir votre cœur. Il vous faut d'autres émotions, d'autres joies, d'autres tendresses plus palpables, et vous souhaitez tout bas de rompre une liaison à laquelle vous ne restez attaché que par un scrupule de conscience. Soyez donc libre et

soyez-le sans remords. Quant à moi, ces courts instants de ma vie où je vous ai connu sont ceux que je me rappellerai avec tristesse et bonheur tout à la fois. Je conserve votre portrait. Mes yeux se mouillent chaque fois que je le regarde. Ah ! si l'on pouvait revenir en arrière, comme il me semble que je jouirais avec plus de délices des belles heures d'autrefois !... Mais ces heures sont bien loin. Vous aussi, vous êtes loin et votre affection s'est refroidie... Adieu, mon ami, je vous embrasse avec tout mon cœur, en vous quittant, et je pleure toutes mes larmes, car je sens bien que nous ne nous reverrons plus.

« CLAUDETTE. »

Pendant que Pierre relisait la vieille lettre jaunie, écrite sur un mince papier pelure, l'image de cette Claudette Désallais revivait avec une lumineuse netteté devant ses yeux. Il la revoyait telle qu'il l'avait connue, à vingt-cinq ans, dans une obscure petite ville poitevine, où il était resté pendant six mois : — fraîche, mignonne, la taille souple, avec de brûlants yeux noirs, des cheveux bruns frisottants des lèvres savoureuses et de jolies

dents très blanches. — Elle était mariée avec un M. Désallais, qui voyageait beaucoup pour ses affaires et la laissait souvent seule. Pierre et elle s'étaient rencontrés dans de petites soirées de province et très vite ils avaient été attirés l'un vers l'autre. Ils s'étaient aimés, se l'étaient dit et se l'étaient prouvé. Pierre sentait une éclaircie se produire dans son cerveau embrumé et y retrouvait avec un charme mélancolique le ressouvenir des journées voluptueuses et douces passées dans l'intimité de Claudette. Il se rappelait les heures de rendez-vous, à la nuit, dans les sentes touffues qui se perdaient au bord de la rivière, et, pendant les absences du mari, les heures, plus délicieuses encore, savourées dans la petite maison des Palatries, où demeurait Claudette. Comme elle savait aimer ! et avec quel cœur, quelle tendresse, quels emportements suivis de naïfs remords !

Tout cela était loin, très loin !... Ainsi que Claudette l'avait pressenti, ils ne s'étaient jamais revus. Trente ans avaient coulé depuis lors. Pierre vivait à Paris, il s'y mariait, la vie parisienne le roulait dans son tourbillon ; il n'avait jamais remis les pieds dans la petite

ville poitevine et, peu à peu, ce souvenir d'amour et de jeunesse s'était assoupi dans sa mémoire, recouvert profondément par la cendre grise des années survenantes.

Tout d'un coup, il se sentit pris du désir de savoir ce qu'était devenue Claudette. Il connaissait des Poitevins établis à Paris et qui avaient conservé des relations avec leur pays natal. Il commença tout doucement une enquête et, au bout de quelques jours, il apprit tout ce qu'il voulait savoir.

Claudette vivait encore; elle était devenue veuve et habitait toujours la petite ville où Pierre l'avait rencontrée. Alors, dans la tête de Le Vasseur une idée germa, grandit, s'enracina et devint une obsession : — revoir l'obscur bourg poitevin où il avait vécu six mois d'amour, et revoir celle qui lui avait donné sans compter le meilleur de son cœur et de sa tendresse. Rien ne le retenait à Paris, il avait la libre disposition de son temps. Pourquoi se refuserait-il la fantaisie de ce pèlerinage au pays de sa jeunesse?

Un beau matin, il prit l'express à la gare d'Orléans et arriva le soir même à destination.

La petite ville n'avait presque pas changé.

Trente années avaient passé sur elle sans modifier sa physionomie somnolente. L'hôtel où Pierre descendit conservait sa façade Renaissance et sa porte au cintre surbaissé. Pendant le souper, il fit jaser adroitement la maîtresse d'hôtel qui le servait, et apprit que Mme Désallais habitait toujours la maison des Palatries où son mari était mort. A la nuit, avant de monter dans sa chambre, Pierre Le Vasseur erra lentement à travers la ville. Il reconnaissait les rues aux noms bizarres où il avait promené jadis ses illusions et ses joies d'amoureux. Au détour d'une ruelle, il aperçut soudain les fenêtres de la maison qu'il avait habitée pendant six mois; son cœur battit plus vite; un moment, il lui sembla que le temps n'avait pas marché, qu'il allait franchir le trottoir aux pierres usées et rentrer dans son logis de garçon... Toute sa jeunesse ressuscitait et lui souriait au passage...

Le lendemain matin, vers neuf heures, après avoir procédé à sa toilette avec une sorte de coquetterie minutieuse, il s'achemina gaillardement vers le quartier des Palatries. A l'extrémité d'une allée de noyers, il revit le

logis antique où grimpait une robuste glycine et son cœur battit de nouveau. Seulement, en ce mois d'hiver, la glycine était effeuillée et ses noueux rameaux noirs étreignaient d'une façon lugubre la façade assombrie. Il sonna et demanda Mme Désallais. La servante le dévisagea curieusement et répondit que sa maîtresse était allée à la messe du matin, mais ne tarderait pas à rentrer.

— Tenez, ajouta-t-elle, justement, voici madame, là-bas, qui revient de l'église...

Il se retourna et, avec une recrudescence d'émotion, marcha au devant de Claudette Désallais. Mais, à mesure qu'il avançait, à son attendrissement succédait une impression de malaise et de désenchantement. — Ratatinée, coiffée d'une vieille capote noire, engoncée dans une pelisse de fourrure râpée, Mme Désallais cheminait gravement, son paroissien à la main. Son visage, d'une blancheur de cire, avait je ne sais quelle glaciale sécheresse qui tenait les gens à distance. En voyant Pierre s'approcher d'elle, elle lui jeta un regard éteint qui lui fit froid dans le dos. Les lèvres de son ancienne amie, ces lèvres jadis si savoureuses, maintenant minces et

rentrées, prirent une expression si méfiante qu'il ne se sentit plus le courage de l'aborder. Elle passa sans le reconnaître et lui-même, rebuté par cet extérieur revêche, n'eut plus la moindre velléité de se nommer. Ils se croisèrent silencieusement, s'éloignèrent peu à peu et se perdirent dans la brume, qui s'épaississait comme une fumée grise sous les branches décharnées des noyers.

Le même jour, Pierre Le Vasseur reprit le rapide qui devait le ramener à Paris. Tandis que le train quittait la petite ville poitevine, il entendait les cloches des églises carillonner l'*Angelus* de midi; peu à peu, les sonneries se noyèrent dans le brouillard et devinrent de moins en moins distinctes, et il lui sembla que c'étaient les dernières illusions de sa jeunesse qui s'exhalaient tristement, en jetant dans la brume d'hiver leurs plaintifs et mourants soupirs d'adieu.

VOYAGE SENTIMENTAL

Quand le train eut quitté la station de Sisteron, le peintre Esprit Capdenave s'aperçut que tous les voyageurs de son compartiment de deuxième classe étaient descendus, à l'exception d'une jeune femme qui occupait le coin opposé au sien. Capdenave était monté à Pertuis, au petit jour, et, sitôt blotti dans son encoignure, avait repris son sommeil interrompu par un brusque départ matinal. Maintenant, il se frottait les yeux, se secouait, et, regaillardi par un rayon de soleil, reprenait possession de ses facultés observatrices. Comme lui, la voyageuse d'en face venait de rouvrir ses paupières ensommeillées. Elle se débarrassait d'une fanchon en grosse dentelle noire, lissait ses cheveux blonds ébou-

riffés, et, à l'aide d'un miroir de poche, réparait de son mieux le désordre de sa coiffure.

Elle pouvait avoir vingt-quatre ans; fraîche, saine, grassouillette, elle avait de beaux yeux couleur pervenche, et un grain de beauté au coin de la lèvre supérieure. Le peintre remarqua avec plaisir sa taille svelte, sa poitrine d'une rondeur affriolante, ses mains bien modelées sous des mitaines de filet. Tandis qu'il l'examinait sournoisement, il la vit fouiller dans son sac de voyage et en tirer d'abord un petit pain; elle espérait sans doute y trouver, par surcroît, quelque chose de plus appétissant que du pain sec, car après avoir bouleversé le contenu du sac, elle ébaucha une moue déçue.

Ce que voyant, Esprit, obéissant à une compatissante impulsion, ouvrit son propre sac, exhiba une tablette de chocolat encore enveloppée de papier d'argent, et la présentant galamment à la jeune personne :

— Madame... ou mademoiselle... commença-t-il.

— Mademoiselle, répondit-elle un peu étonnée.

Un sourire bon enfant courut sur les lèvres

du peintre et se perdit dans sa courte barbe noire frisottante :

— Eh! bien, mademoiselle, continua-t-il, permettez-moi de vous offrir une demi-tablette de chocolat pour remplacer celle que vous avez oubliée.

La jeune fille, après s'être fait un moment prier, accepta, remercia et proposa en échange la moitié de son petit pain. Ils se mirent à manger tous deux de bon appétit, tandis que le train remontait la vallée de Büech. Tout en grignotant, ils regardaient par la portière les montagnes s'échelonnant au loin : les vergers en terrasse, tout neigeux de pruniers et de cerisiers en fleurs et, çà et là, sur des pentes arrosées de scintillants ruisselets, la jeune verdure des prés étoilés de narcisses blancs.

Le frugal repas pris en commun avait rompu la glace. Ils devinrent plus communicatifs. Esprit Capdenave, afin de gagner la confiance de sa compagne de voyage, la mit promptement au courant de son âge, de sa profession et de ses affaires. — Il venait de Saint-Raphaël et s'en allait à Grenoble, où il avait une commande de portraits : toute une

famille de marchands de gants, laids comme des magots, mais ayant le sac et payant bien. Avec des gestes exubérants, une blague méridionale, une drôlerie de mime, il esquissait plaisamment la charge de ses futurs modèles. La jeune fille riait de bon cœur et s'apprivoisait de plus en plus.

— Ainsi, vous peignez des portraits ? demanda-t-elle.

— A votre service, mademoiselle... Quel est votre petit nom ?

— Louise.

— Très joli... Eh ! bien, mademoiselle Louise, si vous vous arrêtiez seulement deux jours à Grenoble, je ferais votre portrait avec le plus grand plaisir... Ma parole, ça me reposerait agréablement de ma famille de gantiers !...

— Grand merci, dit-elle en rougissant, mais je ne vais pas si loin... Je descends à Monestier-de-Clermont.

Alors, devenant plus expansive, elle conta son histoire. Elle était institutrice à Aix, dans une famille de magistrats. Orpheline, elle n'avait d'autre parenté qu'un oncle et une tante qui habitaient Monestier et s'étaient mis

en tête de la marier avec un commerçant aisé de l'endroit, un veuf sans enfants qui se nommait M. Léchaudel. Elle profitait des vacances de Pâques pour visiter ses parents et se rencontrer chez eux avec ce M. Léchaudel dont elle ne connaissait que la photographie.

— Il est un peu mûr pour moi, ajoutait-elle ingénument, et il paraît avoir un physique assez ordinaire... Mais je suis lasse d'être chez les autres ; c'est si triste de vivre seule, sans la plus pauvre petite affection !... Pourvu que ce monsieur ne soit pas trop déplaisant, je crois bien que je me déciderai.

Tout en achevant ses confidences, elle soupirait et ses rouges lèvres pulpeuses s'entr'ouvraient, découvrant la blancheur des dents mouillées. En même temps, Esprit notait dans les prunelles bleues de la voyageuse cette langueur humide et brillante, particulière aux yeux des femmes que tourmente le besoin d'aimer. — Cet humide éclat du regard, cette bouche inconsciemment sensuelle les aveux ingénus d'une fille lasse de sa solitude, le mirent en goût de fleureter et le rendirent soudain désireux de supplanter ce prétendant inconnu, auquel l'institutrice s'ap-

prêtait avec résignation à livrer son affriolante jeunesse.

— Eh ! quoi, se récria-t-il, vous vous condamneriez à épouser un boutiquier vieux et laid, et à vous claquemurer dans un trou de village... Ça n'est pas possible... Une jolie fille n'a pas le droit de se sacrifier ainsi de gaieté de cœur... Ne commettez pas cette sottise, je vous en supplie !

Pour corroborer cette objurgation, il prenait les mains de l'institutrice qui d'abord riait et le laissait faire, puis peu à peu effarouchée de cette étreinte prolongée, essayait, sans y réussir, de dégager ses doigts prisonniers.

Pendant ce temps, le train courait sur de hauts plateaux où planaient de flottants brouillards, puis dévalait en plein soleil, parmi des pâturages où tintaient les *clarines* des vaches. Un air vif éparpillait jusque dans le compartiment de blancs pétales de cerisiers épanouis, et cette neige de fleurons apportait avec elle de troublants effluves printaniers. Brusquement, le convoi s'enfonça dans la nuit sonore d'un tunnel, et le peintre en profita pour oser des caresses plus tendres. La jeune fille, dans cette obscurité, se trou-

blait davantage et se défendait mal. Esprit s'était assis auprès d'elle et passait son bras autour de sa taille, quand soudain on déboucha en pleine lumière.

— Oh ! monsieur balbutia-t-elle, si on nous voyait !

— Qui ça ?... Les oiseaux du ciel ?... Ne vous occupez pas d'eux et laissez vous aimer !...

De nouveau on roulait sous un tunnel. Louise effarée, sentait les lèvres invisibles de son audacieux compagnon se poser sur ses yeux, sur sa bouche... Une anxieuse et pourtant douce émotion la gagnait. Sa tête tournait et elle résistait plus mollement. Heureusement pour elle, le jour éclatant reparaissait, le train s'arrêtait devant une petite gare et on criait : « Clelles ! Clelles !... »

— Mon Dieu, soupirait-elle en se reculant, honteuse et toute palpitante, nous allons arriver à Monestier... Je vous en prie, laissez-moi !

Elle se dressait sur ses jambes toutes tremblantes, saisissait son chapeau dans le filet et se recoiffait à la hâte.

— Qu'importe Monestier ! murmurait pas-

sionément Capdenave en la reprenant dans ses bras, je vous aime, je ne peux plus vous quitter et je vous emmène avec moi !

— Vous êtes fou ! balbutiait-elle, voyons, tenez-vous tranquille...

Le train filait à toute vapeur le long d'une rampe boisée. Louise se dégagea à demi et se pencha à la portière. On apercevait déjà le village ensoleillé au milieu des prés et des bois de sapins, avec sa longue, unique rue en pente ; puis, on découvrait la station isolée au bout du pays, et sur le trottoir, trois silhouettes de plus en plus distinctes, groupées en des postures d'attente...

— Je reconnais ma tante et mon oncle, disait l'institutrice ; le monsieur qui les accompagne doit être M. Léchaudel...

— Il est assez laid pour ça ! répliqua Esprit en écartant traîtreusement la jeune fille.

D'un geste brusque, il releva la glace et se planta résolument devant la portière qu'il masqua de ses robustes épaules :

— Non, affirma-t-il, je ne vous laisserai pas vous immoler à un pareil pacan !... Je vous aime et je vous garde !

Après s'être progressivement ralenti, le

convoi s'arrêtait net et la voix du chef de train courait au long des voitures : « Monestier-de-Clermont ! » L'institutrice, croyant à une plaisanterie, rassemblait son sac et son en-tout-cas :

— Voyons, monsieur, sérieusement ouvrez-moi la portière !

— Jamais de la vie ! jurait le peintre en l'attirant à lui et en étouffant dans un baiser les protestations de la voyageuse.

Au dehors, on entendait l'oncle et la tante affairés, longer la file des voitures et appeler : « Louise ! Louise ! » Mais ils s'égosillaient en vain et le large dos de Capdenave les empêchait de voir leur nièce.

— Ils me cherchent ! Ils m'appellent ! murmurait Louise éplorée, c'est indigne, ce que vous faites là !... Monsieur, je vous en prie... Ouvrez-moi !

Un coup de sifflet. Le train repartait et bientôt la station de Monestier disparaissait comme un rêve. Enervée et lasse de cette lutte inutile, l'institutrice retombait sur la banquette. L'amoureux Esprit essayait de l'entourer de nouveau de son bras, mais elle le repoussait avec colère et se rejetait à l'autre

extrémité du wagon. Elle avait caché sa figure dans ses mains et balbutiait, suffoquée :

— Non, c'est trop fort !... Allez-vous en, je vous déteste !...

Il s'était assis en face d'elle et s'ingéniait à la consoler par de câlines paroles. Elle s'obstinait dans son attitude farouchement silencieuse et on atteignit ainsi la station de .zille. La portière s'ouvrit et le compartiment emplit de voyageurs qui s'en allaient passer le dimanche à Grenoble. Cela jeta une douche sur l'effervescent Capdenave et l'obligea à se tenir coi. L'institutrice, dans son coin, lui tournait quasi le dos et s'entêtait à regarder par la portière. Esprit, condamné à rester muet, commençait à réfléchir plus froidement aux suites de son escapade et à la responsabilité qu'il avait assumée. Ils n'échangèrent plus un mot et lorsqu'on arriva à Grenoble, il aida silencieusement la jeune fille à descendre et s'empara de son sac.

Ahurie, Louise le regardait faire avec stupeur, et le suivait maintenant avec la docilité d'un animal épeuré et inconscient. Une fois dans la cour, le peintre lui prit le bras et se dirigea vers un hôtel situé en face

de la gare. Mais quand le garçon les eut introduits dans une chambre et qu'ils se retrouvèrent seuls, Louise s'affaissa sur une chaise et fut prise d'une violente crise de larmes. Elle se tordait désespérément les mains et sa poitrine était soulevée par de douloureux sanglots.

Ce fut au tour d'Esprit de s'effrayer. Il ne s'attendait pas à cette explosion de profond chagrin. S'agenouillant près de l'institutrice, il essayait de l'apaiser avec des caresses, mais il perdait sa peine.

Les sanglots de Louise redoublaient et elle le repoussait avec horreur.

— Allez-vous-en ! gémissait-elle ; si vous avez un peu de cœur, ne m'accablez pas davantage... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, quel malheur !... Mes parents, en ne me voyant pas arriver, écriront à Aix..., et les personnes chez lesquelles je suis auront une belle opinion de moi !... Je serai renvoyée honteusement et je resterai sans place... Tout cela par votre faute, Monsieur !... Parce que vous m'avez prise pour ce que je ne suis pas et traitée comme une coureuse... Et me voilà perdue, perdue !...

Ses larmes coulaient de plus belle. Esprit, décontenancé, songeait : « Elle a pourtant raison et je me suis conduit comme un malotru ! » Il n'était pas méchant garçon, et, bien qu'il ne se piquât point d'une rigide austérité de mœurs, il n'était nullement enclin à compromettre une femme malgré elle. Autant il se fût gaiement engagé dans une aventure galante avec une fille facile, autant il lui répugnait de séduire et de mettre à mal cette jolie créature en larmes. Il la sentait absolument sincère, et cette sincérité éveillait en lui un commencement de remords.

Il saisit tout à coup les mains de l'institutrice !

— Pardonnez-moi, dit-il humblement, et ne vous désolez pas, Mademoiselle Louise ! Je vais vous reconduire à la gare. Vous prendrez le premier train en partance pour Monestier ; vous en serez quitte pour déclarer à vos parents que vous vous étiez endormie et que vous ne vous êtes réveillée qu'à Grenoble... Séchez vos yeux... Je suis un grand fou, mais je suis aussi un honnête garçon...

Là-dessus, il la remmena à la gare. Il y avait justement un train prêt à partir dans

la direction de Monestier. Capdenave prit le billet de l'institutrice puis il l'installa dans un compartiment avec quelques provisions de bouche. Maintenant qu'elle se sentait sauvée, Louise s'était rassérénée; ses yeux pervenche brillaient d'un humide éclat, et ses pulpeuses lèvres rouges retrouvèrent un malicieux sourire pour remercier le peintre quand la portière se referma.

Capdenave regarda s'éloigner le train empanaché de vapeur.

— Allons ! soupira-t-il mélancoliquement, elle épousera M. Léchaudel... C'est dommage !

LE NID

Ils s'étaient rencontrés dans le coupé d'une voiture publique qui allait de Loches à Tours. En ce temps-là, l'embranchement de Châteauroux n'existait pas encore, et une vieille diligence peinte en jaune, partant de Loches à trois heures après midi, faisait le service des dépêches et des voyageurs. La jeune femme était montée à Courçay, un village situé à mi-coteau sur la rive droite de l'Indre. En constatant qu'un voyageur occupait déjà l'un des coins du coupé, elle avait d'abord ébauché une petite moue dépitée; mais ayant jeté entre ses longs cils bruns un oblique regard sournois vers son compagnon de route, sa première impression s'était agréablement modifiée: — Grand, svelte, élégant, soigné

dans sa mise, le voyageur pouvait avoir vingt-quatre ans; des cheveux épais, légèrement ondés et une moustache noire effilée faisaient valoir la pâleur d'un visage aux lèvres légèrement violacées, aux yeux bleus cernés. Cette pâleur, du reste, ainsi que le cerne des paupières bistrées, — dus sans doute à une sourde affection du cœur, — donnaient à ce visage une mélancolique distinction qui plaît aux dames. Quant à la voyageuse, c'était ce qu'on appelle dans le pays « un joli brugnon de Tours ». De taille moyenne, bien faite, potelée, souple et vive, les yeux humides et caressants, les lèvres couleur de cerise et les dents très blanches, elle avait des joues rondes, d'un velouté de pèche, où le rose se fondait en un brun très clair.

Le jeune homme, en garçon bien élevé, avait jeté sa cigarette. La dame en fut touchée, et cette marque de déférence courtoise l'encouragea à lier conversation avec son voisin, histoire de trouver le temps moins long: la voiture ne marchait pas vite et on avait encore un ruban de route de vingt-sept kilomètres.

La lenteur de cette patache leur servit

d'entrée en matière. Tous deux allaient à Tours et y habitaient ; lui, était fonctionnaire et rentrait après une tournée administrative ; elle, venait de passer le dimanche à Courçay où demeuraient ses parents.

Tout en babillant, elle tirait de son sac un livre à couverture jaune dont le titre leur permit de donner à l'entretien un tour moins banal. Le jeune homme avait quelques lettres, la jeune femme était romanesque et grande liseuse. De la littérature on passa à des sujets d'un ordre plus sentimental. Il parla de l'isolement où la vie de province laissait le cœur et l'esprit ; elle se plaignit à son tour de la monotonie vide et lassante du train-train prosaïque d'un ménage, et tout doucement on aborda la question toujours neuve et toujours intéressante de l'amour.

On était en mai. La verdoyante vallée de l'Indre, avec ses coteaux aux molles ondulations, ses maisons de campagne enfouies dans les arbres fruitiers, ses plantureuses prairies où la somnolente rivière roulait lentement une eau moirée, se montrait dans la plénitude de sa gloire printanière. Les acacias épanouis, qui bordaient la route, répandaient une odeur

de fleur d'oranger et, de temps à autre, par la glace ouverte, les débris de leurs grappes blanches tombaient comme une neige dans le coupé.

Insensiblement, la conversation devenait plus intime. En ce pays de Touraine, tant de royales maîtresses ont reçu et donné des baisers, que l'air est saturé de voluptueux effluves et qu'on y respire l'amour dans le vent. Cette influence s'exerça sans doute sur les voyageurs, car lorsque la voiture longea le vieux château de Couzières, leurs confidences s'échangeaient d'une voix plus émue et leurs regards se fondaient plus tendrement l'un dans l'autre. Bientôt on fut en vue de Montbazon, dont la tour rectangulaire découpait ses ruines massives sur un azur plus foncé. Le crépuscule tombait, une étoile brillait à l'horizon comme la goutte d'eau pure d'un diamant, et l'air devenait frais. Le jeune homme déroula un plaid et proposa à sa voisine de le partager avec lui. Elle y consentit : ils se rapprochèrent et, serrés l'un contre l'autre, les genoux se touchant, ils continuaient à se murmurer des choses tendres, tandis que la nuit transparente

répandait une ombre violette sur les blés verts, les vergers bien affruités et les clôseries déjà ensommeillées que réveillait l'aboi d'un chien de garde. Les mains se joignaient sous la couverture, les paumes brûlantes se pressaient étroitement ; puis, l'obscurité aidant, des baisers étouffés succédaient à l'étreinte des mains, et tout le délicieux rosaire d'amour s'égrenait à la clarté des étoiles.

Il lui dit qui il était. Il se nommait Pierre Desriveaux et habitait avec sa mère un petit appartement derrière la cathédrale. Elle fut plus réservée et se borna à lui avouer qu'elle était mariée, et qu'elle s'appelait, de son petit nom, Lazarine. Elle était obligée à une grande prudence, car son mari, fort jaloux, la tenait de court. Pierre Desriveaux n'insista pas pour connaître le nom et la condition de ce mari ombrageux. L'ignorance où on le laissait mettait ses scrupules et sa délicatesse plus à l'aise. Le reste de la route leur parut si court, que lorsque les mille lumières de Tours scintillèrent tout à coup dans la plaine, ils s'aperçurent qu'ils ne s'étaient pas encore entendus sur la façon dont ils pourraient se revoir. Lazarine chercha un moment, puis

finit par indiquer pour le samedi suivant, après-midi, un rendez-vous dans les terrains vagues qui avoisinent l'église Saint-Pierre des Corps. Peu après, la voiture s'arrêta à la grille du Palais de Justice, et la jeune femme, avec un enveloppant serrement de main, supplia son ami de ne pas la suivre. Il obéit et ne quitta le coupé que lorsqu'elle se fut déjà enfoncée sous les arbres du Mail...

Au jour dit, Desriveaux accourut au rendez-vous. Avec une joyeuse palpitation de cœur, il vit Lazarine vêtue d'une robe sombre, le visage caché sous une épaisse voilette noire, sortir du porche de Saint-Pierre des Corps et le rejoindre à l'extrémité d'une rue déserte. Ils gagnèrent les champs, et cette première promenade, bien que gâtée, parfois, par la crainte de se heurter brusquement à quelque visage connu, leur sembla exquise. Ils la renouvelèrent la semaine d'après; mais, cette fois, les transes qui les agitaient, à la pensée d'être suivis ou rencontrés, furent plus vives et plus insupportables; et puis, ces vagabondages inquiets en plein air, où ils ne pouvaient échanger que de maigres caresses furtives, irritaient cruellement leurs désirs. Le

regret de ne pouvoir s'aimer à l'aise et s'abandonner l'un à l'autre leur faisait trouver stupides ces rendez-vous, qui les exposaient à tous les dangers sans contenter leur tendresse. Ils convinrent qu'il fallait au plus tôt découvrir un nid où ils auraient le loisir de s'adorer en toute sécurité. Mais ce nid ardemment convoité, où le trouver?... Pierre, à cause de sa mère, ne pouvait recevoir son amie chez lui, et, de son côté, Lazarine répugnait absolument à entrer dans une de ces maisons louches, où de charitables hôtes louent des chambres meublées aux couples condamnés à chercher un gîte clandestin.

Un jour, la jeune femme dit enfin à Desriveaux :

— J'ai trouvé notre nid... C'est chez une couturière, qui a rendu ce même service à l'une de mes amies; je me suis assuré sa discrétion en lui promettant ma clientèle. Elle demeure rue de la Riche, en face de l'église, et mettra à notre disposition une chambre, chaque fois que nous le désirerons. Venez-y jeudi prochain et demandez Mme Génard...

Tout flambant d'amour, Desriveaux arriva le jeudi à l'adresse indiquée. — Enfin, il allait

pouvoir posséder librement cette souple, alliciante et savoureuse Lazarine; ils allaient goûter tous deux en sécurité cette joie de se bien aimer que toute crainte corrompt et déflore!... A la pensée de serrer son amie dans ses bras, son cœur battait à grands coups et le bourdonnement de ses artères lui tintait aux oreilles. — Il trouva facilement la maison, grimpa d'un seul élan deux étages et fut introduit discrètement dans l'appartement par Mme Génard, une femme entre deux âges, au sourire banalement obséquieux.

Le nid était une pièce basse de plafond, percée d'une fenêtre ayant vue sur les toits. Un lit à rideaux de reps rougeâtre faisait face à une cheminée où la couronne de fleurs d'oranger de Mme Génard trônait sous globe entre deux chandeliers de cristal. A droite et à gauche du trumeau, deux lithographies coloriées s'étalaient. L'une représentait un déjeuner champêtre sous bois, où un monsieur en habit marron, cravate blanche, cheveux coiffés en toupet, tenait sur ses genoux une jeune femme en manches à gigot, laissant voir sous la jupe soulevée une jambe chaussée du soulier à cothurne. L'autre montrait un

chasseur coiffé d'une casquette du temps de la Restauration, en train d'aguicher une paysanne, au bord d'un champ de blé. — Tandis que Desriveaux, un peu désillusionné sur l'ameublement du nid, regardait dédaigneusement ces deux égrillardes lithographies, Lazarine entra et se jeta à son cou.

Alors tout fut oublié : le plafond bas, la trivialité des tableaux, la vulgarité de l'appartement; Pierre ne vit plus que les yeux amoureux de son amie; avec une nervosité fiévreuse il l'aida à se dévêtir, et l'emporta follement dans ses bras sous les rideaux de reps rouge...

Pendant le fougueux enlacement de ces jeunes corps avides de se fondre l'un dans l'autre, le nid où un rais de soleil filtrait entre les persiennes, le nid s'égayait d'un bégaiement de paroles caressantes, d'un susurrement de caresses, pareil au glouglou flûté d'un ruisseau courant sous bois. Tout à coup, au gazouillement des baisers succéda une exclamation douloureuse, puis Lazarine se souleva, terrifiée : Pierre Desriveaux restait inerte entre ses bras. En pleine volupté, un étouffement subit ou une syncope l'avait para-

lysé. Lazarine essayait d'abord de le rappeler à lui avec des baisers; puis, épouvantée au contact du visage glacé, affolée, elle se rajustait à la hâte et courait demander du secours à la couturière. — « Sainte Vierge! s'écriait Mme Génard, quel guignon! » Puis elle interpellait une apprentie : « Cours chez le pharmacien, demande l'adresse d'un médecin et ramène-le, coûte que coûte. »

En attendant, elle s'empressait avec Lazarine autour du malheureux Desriveaux et essayait de le ranimer en l'inondant de vinaigre. Le moribond restait inerte, et les minutes, les précieuses minutes où un homme de l'art aurait peut-être pu le sauver, s'envolaient rapides, dans cette atroce attente. Tandis que, penchées sur le pâle jeune homme, les deux femmes s'effaraient et se désespéraient, la porte se rouvrit et l'apprentie cria :

— Voici le docteur!

Lazarine se retourna, ses yeux se dilatèrent démesurément, ses traits exprimèrent une grimaçante stupeur, et sans prononcer un mot, elle s'évanouit.

Le mari, dont elle avait toujours caché le nom à Pierre Desriveaux, était précisément

ce médecin que l'apprentie ramenait en hâte, toute fière de l'avoir trouvé si vite.

Lui, sec, maigre et austère, avait tout vu d'un seul coup d'œil. Ses lèvres blanchirent, ses poings se serrèrent, et, écartant brusquement Mme Génard, il se précipita vers le corps immobile de l'homme qui venait de lui voler sa femme. Mais quand il l'eut rudement manié, quand il l'eut examiné avec des yeux rageurs où perçait un désir de meurtre, il comprit qu'une mystérieuse Némésis s'était déjà chargée de venger son honneur. Il fit un violent effort sur lui-même, et dit froidement :

— Cet homme est mort d'un anévrisme et je n'ai plus rien à faire ici.

Puis, sans même jeter un regard sur Lazarine à demi dévêtue et pâmée, il tourna les talons et sortit.

ARIANE

Georges de Sommière était parti de Paris dans l'intention de rejoindre à Florence sa belle amie, la comtesse Olivieri, avec laquelle il avait depuis cinq ans une liaison fort tendre. En route, il s'arrêta à Nice pour se reposer des fatigues du voyage et pour revoir quelques amis qui y passaient la saison d'hiver. Sommière était un garçon de trente ans, élégant, riche, aimable compagnon, très en dehors, avec une pointe d'exaltation romanesque, qui ajoutait encore du charme à sa personne, à une époque où l'enthousiasme devient une denrée de plus en plus rare. On le fêta beaucoup à Nice et il se laissa faire. A la veille de reprendre la chaîne quasi matrimoniale qui l'unissait étroitement à Térésa Olivieri, il

n'était pas fâché de boire le coup de l'étrier de la liberté, et de se figurer pendant quelques jours qu'il jouissait de sa complète indépendance de célibataire.

Il avait certainement encore une vive tendresse pour la comtesse Olivieri, mais son amour, après avoir débuté comme une grande passion, entrait dans cette période d'attiédissement où l'absence apparaît moins comme une privation douloureuse que comme une halte reposante. Térésa était une blonde Vénitienne aux yeux noirs, souple et enveloppante, impérieuse et emportée, une de ces femmes dont on dit qu'elles ont d'exquis moments et de fichus quarts d'heure. — Charnellement et intellectuellement, elle était une enchanteresse, mais l'enivrante odeur d'amour qui s'exhalait de sa chair ressemblait à l'haleine capiteuse de certaines fleurs exotiques : elle entêtait et fatiguait ceux qui la respiraient trop longtemps. Loin d'elle, Sommière éprouvait un soulagement secret ; c'était seulement lorsqu'il la revoyait, que l'enchantement recommençait à opérer. Il se retrouvait lié à elle corps et âme. Térésa lui avait subtilement infusé dans les veines un philtre

qui n'agissait pas trop à distance, mais qui faisait de Georges sa chose et son esclave dès que ses yeux rencontraient ceux de la magicienne.

Donc, tandis que Sommière était à Nice, ses amis l'emmenèrent à une garden-party que donnait un Américain dans une de ces adorables villas, dont les jardins descendent de la montagne à la mer entre des massifs de citronniers et sous de luxuriantes tonnelles de roses. Invisible derrière des buissons d'azalées, un orchestre de tsiganes jouait des *czardas*. L'air était tout vibrant de musique, tout imprégné d'odeurs printanières; à travers la voûte des rosiers épanouis, on apercevait un ciel d'un bleu si savoureux qu'on aurait voulu pouvoir y mordre, et tout au fond, sous les verdures en arceaux, la mer scintillait, toute bleue aussi, avec des chatoiements de saphirs. Ce fut dans une de ces allées fleuries que Georges de Sommière rencontra une jeune femme mince, frêle, blanche, aux yeux couleur de violette, aux merveilleux cheveux châtains tombant sur la nuque en un lourd chignon. A première vue, elle lui causa une impression très vive. De toute sa per-

sonne émanait un parfum de rafraîchissante poésie; ses grands yeux étaient candides, confiants et purs comme ceux d'un enfant. Elle ressemblait à un de ces lis de montagne, nés près des glaciers, dont la grâce sauvage et l'idéale couleur ont quelque chose de si virginal qu'on hésite à les cueillir.

Sur la demande de Sommière, on le présenta à cette jeune femme, qui était grecque d'origine et se nommait Hélène Michalis. Il ne la quitta guère de l'après-midi, usant de cette liberté de fleureter qui s'accorde si facilement dans la société cosmopolite de la côte d'azur. Quand il le voulait, Georges était un causeur très séduisant, et, cette fois, il mit toute son âme dans sa causerie. La jeune femme subit le charme de ce garçon spirituel et enthousiaste. Avec la spontanéité candide qui faisait le fonds de sa nature, elle le lui laissa voir et ouvrit à son tour son âme ingénue. Quand ils se séparèrent, ils étaient déjà presque amis. Sommière demanda la permission de faire visite à Mme Michalis, et elle lui dit qu'elle était toujours chez elle de cinq à sept. Il y alla le lendemain, il y retourna le surlendemain; il ne songeait plus qu'on l'at-

tendait à Florence. Térésa Olivieri semblait s'être reculée dans une brume très lointaine où elle se noyait, submergée. Georges n'avait plus de pensée que pour cette frêle vierge byzantine aux yeux suaves et purs, qu'il avait rencontrée sous les rosiers de Beaulieu. Il ne lui parlait pas d'amour, mais il mettait une si fondante tendresse dans sa voix, dans ses regards, qu'Hélène Michalis ne pouvait s'y tromper et qu'elle-même se sentait gagnée par cette tendresse communicative.

A chaque visite, elle accueillait Sommière avec un serrement de main plus confiant. Un soir, qu'elle le remerciait d'être venu et lui disait combien elle était touchée de ses attentions sympathiques, Georges ne put se contenir. Il attira à lui la jeune femme, la serra contre son cœur en lui avouant qu'il l'adorait, qu'elle seule lui avait fait comprendre ce qu'était le véritable amour, et qu'il serait heureux de lui consacrer sa vie.

Avec un mouvement impulsif d'enfant câlin, Hélène laissa tomber sa tête sur l'épaule de son amoureux et répondit, sincèrement émue :

— Moi aussi, dès le premier jour, je me

suis sentie attirée vers vous et je ne demanderais pas mieux de vous appartenir... Mais je ne suis pas libre, hélas! Je suis mariée, en Roumanie, à un homme que je déteste et dont je suis séparée à l'amiable...

— Ne pouvez-vous divorcer?

— J'y ai toujours répugné, à cause de ma famille, qui craint le scandale d'un procès.

— La vie est mal faite, soupira Sommière; pourquoi ne nous sommes-nous pas rencontrés cinq ans plus tôt?...

Et la confiance de Mme Michalis le rendant plus expansif, il lui avoua l'histoire de sa liaison avec la comtesse Olivieri.

— Vous le voyez, dit-il en terminant, moi aussi, je suis quasi marié; mais quoiqu'il m'en coûte de faire de la peine à une ancienne amie qui m'aime encore, je n'hésiterais pas à rompre, parce que désormais je ne puis plus aimer que vous...

Si ingénue qu'elle soit, une femme reste toujours femme. Quand Hélène Michalis sut qu'elle avait une rivale exigeante et passionnée, il lui vint un impétueux désir de régner seule sur le cœur de Georges de Sommière. Cette poussée de jalousie modifia les

dispositions de son âme et lui fit envisager l'avenir avec moins de résignation. Bref, elle se laissa fléchir et promit de demander le divorce. Georges, de son côté, jura d'employer le temps que dureraient les formalités judiciaires à préparer et à consommer une rupture définitive avec Térésa Olivieri.

Hélène partit sur-le-champ pour Bucarest et, comme bien on pense, Sommière se garda de poursuivre sa route vers la Toscane. Il rebroussa chemin, en se contentant d'écrire à la comtesse une lettre d'excuses où il la prévenait que des affaires urgentes l'obligeaient à retourner à Paris. Il connaissait trop bien l'humeur de Térésa pour lui révéler brusquement le nouvel état de son cœur ; il la savait femme à venir lui demander raison de son oubli et il voulait à tout prix éviter un combat corps à corps, dont il craignait de ne pas sortir vainqueur. Il préférait mener les choses en douceur et ne frapper le grand coup que lorsqu'il serait sur le point de se marier. Il espaçait prudemment sa correspondance, parlait longuement des affaires qui devaient le retenir en France jusqu'à la fin de l'automne et s'ingéniait à transposer

peu à peu le ton de ses lettres, de manière à y substituer progressivement la note amicale à la note amoureuse.

Mais on trompe difficilement une femme qui aime. Cette transposition ne fut pas du goût de l'ardente comtesse. Elle se cabra comme un cheval qui flaire une embûche, reprocha à Sommière la froideur de ses épîtres, devint soupçonneuse et menaça d'accourir à Paris. — Elle allait mettre sa menace à exécution, quand Georges reçut enfin un billet d'Hélène, lui annonçant que tout était terminé, qu'elle rentrait libre à Nice et qu'elle l'y attendait.

Sommière résolut de mettre immédiatement fin à une supercherie qui lui répugnait. Dans une lettre pleine de ces précautions délicates qu'un galant homme sait employer pour rompre avec une femme, il avoua à Térésa qu'il était sur le point de se marier. Tout en implorant son pardon pour la rupture d'une liaison dont il conserverait le plus cher souvenir, il exprimait l'espoir que, tout en devenant moins tendres, leurs relations n'en garderaient pas moins un caractère de sérieuse et cordiale amitié. — Une fois cette confession

terminée, il prit l'express de Nice et, le lendemain soir, il serrait dans ses bras sa blanche fiancée aux yeux de violette.

Il la retrouvait libre, heureuse, aimante et, tout en pressant les préparatifs du mariage, ils savouraient tous deux en de longs tête-à-tête cette attente du bonheur qui est plus délicieuse que le bonheur lui-même — quand Sommière reçut la réponse de Térésa Olivieri.

« La nouvelle de votre mariage, écrivait-elle, a été pour moi comme un féroce coup de couteau. J'ai cru en mourir. Pendant vingt-quatre heures j'ai crié ma peine et ma colère aux murs de ma chambre... Ainsi, c'est donc fini, fini à tout jamais!... Ah! cruel, vous me tuez!... Dans mon agonie, je m'efforcerai du moins de ne pas vous ennuyer de mes plaintes... Soyez heureux, puisque vous pouvez l'être sans moi!... Pour prix de tout l'amour que je vous ai donné, je ne vous demande qu'une grâce, et si vous avez un peu de pitié, vous ne me la refuserez pas... Je veux vous revoir avant l'éternelle séparation... Une heure seulement, le temps de vous serrer une dernière fois la main, et ce sera tout... Après, j'irai me terrer dans un coin comme

une bête malade, et vous n'entendrez plus parler de moi... »

Sommière, très ennuyé, communiqua cette supplique à sa fiancée :

— Je ne répondrai pas! déclara-t-il.

Mais Hélène était trop sûre de l'amour qu'elle inspirait pour ne pas se montrer généreuse. Avec sa native et confiante candeur, elle s'écria, apitoyée :

— Pauvre femme!... Vous ne pouvez lui refuser cela... Partez pour Florence, mais n'y restez qu'une journée et songez que je vous attends...

Bien que moins confiant que Mme Michalis, Georges était si sérieusement épris qu'il se croyait désormais invulnérable.

Il partit le soir même et, le lendemain, à midi, il frappait à la porte de son ancienne amie. On l'introduisit dans un salon, où Térésa, prévenue, accourut en robe du matin, palpitante et les cheveux à peine noués. En le voyant, elle poussa un cri, se jeta à son cou, le mouilla de ses larmes, l'enveloppa de sa chevelure éparse et le serra dans ses bras, — des bras souples, caressants et forts qui ne lâchaient plus leur proie.

Pendant ce temps, Hélène Michalis attendait son fiancé et comptait les heures. Hélas! des jours, des semaines s'enfuirent et Georges de Sommière ne reparut plus. Téresa Olivieri avait ressaisi son bien et, sûre de vaincre du moment où elle tiendrait l'infidèle à portée de ses lèvres, sous le rayonnement de ses yeux, elle l'avait emmené dans un coin perdu des Apennins où, comme la décsse de Venusberg, elle prodiguait à son Tannhauser les caresses endormeuses qui font tout oublier. Honteux de sa défaite, Sommière n'osait même pas avouer sa faiblesse à la fiancée qui l'attendait toujours, ne pouvant croire à un aussi injurieux abandon...

Elle l'attend encore dans sa villa des Lauriers, située à mi-côte de ce vallon de Saint-Barthélemy, si solitaire, verdoyant et mélancolique; l'endroit le mieux en harmonie avec la tristesse des regrets stériles et l'amertume des renoncements. Elle y vit cloîtrée et ne reçoit personne. — Un soir, on me l'a montrée se promenant au bord d'une terrasse qu'abritent des pins parasols. Frêle, mince et blanche en ses vêtements noirs, portant le deuil de son amour trahi, elle marchait éclai-

rée par les rougeurs mourantes du soleil couchant. Parfois, elle s'accoudait à la terrasse et, pareille à Ariane, sur les rochers de Naxos, elle contemplait d'un regard désolé, par-delà les premiers plans déjà noyés dans l'ombre, la mer glacée de bleu et d'or, qui fuyait vaporeuse vers Bordighera, vers cette Italie où son fiancé s'oubliait dans les bras charmeurs de Térésa Olivieri.

L'ONCLE LÉCHAUDEL

« Comment ! me dit mon ami Jacques je ne t'ai jamais conté l'aventure de mon oncle Léchaudel ?... Elle vaut son pesant d'or, en ce sens qu'elle m'a coûté un héritage se chiffrant par deux cent mille francs, au bas mot...

Mon oncle Mélasippe Léchaudel, né à Rupt-aux-Nonnains, en Lorraine, s'était établi, comme droguiste, à Juvigny-en-Barrois. A cinquante ans, il vendait son fonds après fortune faite, se retirait dans une confortable maison de la ville haute, située entre une cour tapissée d'aristoloches et un jardin bien affruité, et y vivait béatement en compagnie de sa gouvernante Catherine. Mon oncle était le type le mieux réussi du bourgeois de

province parcimonieux et vaniteux, content de lui, suffisant et solennel. Sous prétexte que, pendant vingt ans, il avait vendu des plantes médicinales et qu'il possédait quelques notions de botanique, il s'était fait élire membre de l'Académie philomatique de Juvigny. Il y publiait de fastidieux mémoires sur les *taques* de cheminée des vieux hôtels du Barrois, et parfois des collègues le déléguaient à la réunion annuelle des Sociétés savantes en Sorbonne, ce qui lui permettait de venir à Paris à prix réduit, et ce qui me valait l'agrément de sa visite. Etant son héritier présomptif, je lui devais des égards et je lui offrais naturellement le vivre et le couvert, pendant la quinzaine que durait son séjour.

Ces visites n'étaient pas précisément réjouissantes. Mélasippe Léchaudel abusait tyranniquement de sa qualité d'oncle à succession. Sitôt débotté, rafraîchi et restauré, mon oncle s'installait dans mon meilleur fauteuil, m'empruntait mes pantoufles, sirotait mon vieux cognac, déboutonnait son gilet et soupirait : « Ah ! je me sens mieux... Maintenant, Jacques, je vais te lire ma der-

mière communication sur une *taque* du seizième siècle, découverte dans l'ancien château de Tronville... »

Et il fallait écouter sans bouger une minutieuse dissertation sur l'épaisseur de la taque, la qualité de la fonte, le nom du fondeur et la date de la fabrication!

Ce n'était rien auprès de la corvée des promenades à travers les rues. Bien qu'il ne fût venu à Paris que quatre fois en vingt ans, l'oncle Léchaudel se targuait de tout connaître intuitivement et de tout expliquer. Son esprit biscornu était plein de bizarres anomalies. Au dédain hostile que certains ruraux professent secrètement pour la grande ville, le bonhomme Léchaudel joignait la prétention de ne point passer pour un provincial. Il voulait être pris pour un Parisien pur sang et, lorsqu'il sortait seul, il se serait coupé la langue plutôt que de demander son chemin. Par contre, l'indifférence des passants lui était insupportable; il la considérait quasi comme une injure, comme une impertinente reconnaissance de ses mérites et de son titre de délégué de l'Académie philomatique. Aussi, quand nous cheminions de compagnie, affec-

tait-il de parler très haut, de façon à attirer sur lui l'attention des foules. Les gens se retournaient, contemplaient un moment la gesticulation pompeuse de ce grand bonhomme sécot, coiffé d'un chapeau de médecin de campagne et d'une longue redingote démodée, puis ils souriaient discrètement et s'en allaient à leurs affaires. Lui, ne se démontait pas, et continuait à disserter. Il apportait, dans ses appréciations, l'humeur dénigrante particulière aux gens des petites villes et se mêlait de tout critiquer, prenant inévitablement pour termes de comparaison les us et coutumes de son trou de province. A chaque pas, il haussait le ton et s'exclamait d'une voix sentencieuse, avec les modulations traînardes et chantantes de l'accent lorrain : « A Juvigny, nous ne nous permettrions pas ces choses-là!... L'édilité de Juvigny comprend mieux ses devoirs... A Juvigny, le niveau de la moralité publique est plus élevé... » Je voyais le moment où il allait proclamer que le soleil de Juvigny se levait plus tôt que celui de Paris, et je donnais au diable cet oncle maniaque et prétentieux que j'étais obligé de piloter à travers les boulevards...

La dernière visite que me fit mon oncle Léchaudel remonte à 1889, l'année de l'Exposition universelle. Je le vis débarquer chez moi en juin, toujours coiffé de son chapeau aux larges ailes et drapé dans sa magistrale redingote.

« Tu le vois, me dit-il avec un dédaigneux sourire au coin des lèvres, j'ai sacrifié, moi aussi, à la badauderie des moutons de Panurge et, profitant d'un train de plaisir, je suis venu jeter un coup d'œil sur cette grande foire internationale que vous appelez l'exposition universelle. Je sais d'avance que je n'y verrai rien de neuf, ni de substantiel pour mon esprit; enfin, cela me procurera du moins le plaisir de demeurer avec toi pendant une quinzaine ».

Je me serais bien passé de cette récréation, mais je m'efforçai de faire bonne mine à mauvais jeu et de remplir consciencieusement mes devoirs hospitaliers. Huit jours durant, je promenai mon oncle à travers le Champ de Mars et l'Esplanade des Invalides. Pluie ou soleil, on nous trouvait là chaque après-midi. Je lui faisais vaillamment les honneurs de l'Exposition centenale, de la rue du Caire, du

Palais des machines et du village javanais. Il n'était jamais las et ne s'étonnait de rien, toujours dénigrant, d'ailleurs, et cherchant partout la petite bête. Devant la tour Eiffel, il se borna à marmonner : « Je la croyais plus haute. » Il se plaignit que le jaillissement des fontaines lumineuses ne durait pas assez longtemps, se déclara volé et commença à me débiner le truc. Aucun restaurant — pas plus le grill-room que le cabaret roumain — n'eut l'heur de lui plaire. Il souffrait cependant que je payasse l'addition ; il se bornait à en reviser les chiffres et à me démontrer qu'à Juvigny on nous eût servi le même menu pour moitié moins. Là-dessus, il pliait la note en deux et la serrait précieusement dans son portefeuille de basane, en vue d'éblouir probablement ses collègues de l'Académie philomatique par le détail de ses prodigalités.

Au bout de la semaine, j'étais excédé ; pour avoir un peu de répit, je prétextai une invitation à dîner et m'excusai de lui fausser compagnie pour une soirée.

— Ne te gêne pas, me répondit-il, je ne suis pas fâché pour une fois de voler de mes propres ailes et de flâner à ma fantaisie. Je

suis assez grand garçon pour me tirer d'affaire; je connais Paris comme ma poche, et, après avoir visité les musées et les églises, j'irai bravement dîner au cabaret.

Nous nous quittâmes au coin du quai, et j'éprouvai un notable soulagement en voyant le chapeau de médecin de campagne et la redingote de mon oncle décroître à l'horizon. Malgré les menaces d'un ciel nuageux, je m'en allai dîner seul à Bellevue et, bien qu'il tombât une petite bruine, je trouvai à la campagne une grâce non pareille, tant j'étais heureux de ne plus avoir dans les oreilles le ronron pompeux et l'agaçant débinage de l'ancien droguiste.

Quand je rentrai, à onze heures, Mélasippe Léchaudel dormait déjà à poings fermés. Je me gardai bien de le réveiller, et je me mis tranquillement au lit.

Le lendemain, cependant, j'éprouvai un vague remords d'avoir lâché mon oncle et je frappai à sa porte. Je le trouvai en bras de chemise, occupé à brosser méticuleusement sa redingote. Il avait le front nébuleux, la lippe chagrine et la mine penaude.

— Eh bien ! mon oncle, demandai-je,

empressé, comment avez-vous passé votre soirée ?

— Mais, répondit-il évasivement, comme on peut la passer dans ton Paris... ni bien, ni mal.

Le front restait plissé, la bouche ne se décidait pas à sourire, et je flairai quelque fâcheuse déconvenue.

— Avez-vous fait un bon dîner, au moins ?

— Un bon dîner ! s'écria-t-il furieusement, fichtre non !... J'ai été jugulé par des bandits... Eh ! c'est ta faute, aussi ; ne pouvais-tu prendre la peine de m'indiquer un honnête traiteur !...

Alors, à force d'insidieuses questions, je finis par arracher à son amour-propre mortifié l'aveu de sa mésaventure.

En me quittant, il était allé au Louvre ; puis, le musée fermant à cinq heures, il s'était rabattu sur Saint-Germain-l'Auxerrois et Saint-Roch, tous endroits où l'on peut entrer sans bourse délier. Au sortir de cette dernière église, il s'était aperçu qu'il pleuvait et, en homme soigneux de « ses effets », s'était réfugié sous les arcades du Palais-Royal, où il comptait dîner. Au temps où il venait acheter

ses drogues rue des Lombards, son correspondant l'avait mené chez Tavernier, et il avait gardé bon souvenir de ce restaurateur chez lequel, pour 2 fr. 50, on vous servait trois plats au choix, le potage, le dessert et une demi-bouteille de vin. Donc, vers six heures, se sentant l'appétit ouvert, il s'était mis en quête du restaurant de sa jeunesse ; mais il avait eu beau inspecter toutes les arcades, Tavernier s'était évanoui. Il se dit que sa mémoire le trompait peut-être et, ayant la sotte vanité de ne jamais demander de renseignements, il franchit un passage et continua ses recherches, le long de la rue Vivienne. Là, pas la moindre apparence de restaurant à prix fixe. Il pleuvait, son chapeau et sa redingote s'imprégnaient d'humidité ; il hâta le pas, songea à explorer la rue de Richelieu, s'égara et déboucha enfin sur le boulevard, éreinté, suant dans son harnois, maudissant la pluie et cherchant toujours un restaurant pas cher. Il apercevait bien des cafés aux glaces flamboyantes, mais il s'en méfiait comme du feu, ayant ouï dire qu'on y était vilainement écorché. Cependant le jour tombait, l'averse s'obstinait, son estomac criait

famine, ses jambes flageolaient et, d'autre part, la perspective de consommer son chapeau et sa redingote lui torturait le cœur. A ce moment, à travers les vitres d'un grand établissement illuminé, il aperçut des tables dressées, des sièges confortables ; une appétissante odeur de cuisine lui monta au nez. Ahuri, n'en pouvant plus, il poussa la porte et entra comme un désespéré. Il se trouvait au café Riche.

Dès qu'il fut assis, des garçons s'empressèrent. Un maître d'hôtel majestueux lui présenta la carte du jour : « Monsieur désire-t-il le potage bisque ou le consommé à la reine?... Comme entrée, je me permettrai de lui conseiller la sole vénitienne... »

— Soit, balbutiait Léchaudel fourbu, servez-moi votre consommé et votre sole...

Le sommelier arrivait à la rescousse et bourdonnait : « Quel est le vin de Monsieur? Bourgogne, Bordeaux?... »

— Bourgogne! fit-il impatienté.

« Fleury, Chambertin, Corton?... » poursuivait l'autre.

— Ce que vous voudrez !...

Lorsqu'il eut dépêché son potage et sa sole.

lampé un verre de vin, son cerveau s'éclaircit, la lucidité lui revint et, avec elle, sa prudence parcimonieuse. Il regarda autour de lui, étudia le luxe du service, l'air cossu des dîneurs, la mine des garçons, et comprit qu'il n'était certainement pas dans un restaurant à prix fixe. Alors, une transe lui coupa l'appétit et il trembla pour sa bourse...

— Oh ! mais, me dit-il avec une fierté rageuse, je n'ai pas perdu la carte, et quand ce flandrin de garçon est revenu à la charge, je lui ai cloué le bec en demandant un dessert. Il m'a apporté un panier de fraises auquel j'ai à peine touché; j'avais hâte de sortir de cette caverne et j'ai réclamé ma note... Devine à combien elle montait ?... A vingt-cinq francs, monsieur mon neveu !... Le vin seul était coté huit francs... Un vol manifeste!... Je suis parti en rugissant. Dehors, la pluie tombait toujours, j'ai été forcé de prendre une voiture... La voilà, ma soirée ! acheva-t-il avec aigreur; et voilà à quelles calamités m'a exposé ta négligence ?... »

Je voyais bien que les vingt-cinq francs de son dîner lui pesaient sur le cœur, et je m'ingéniais à le calmer :

— Je suis désolé, mon oncle; mais, ce soir, nous nous rattraperons, et je vous mènerai dîner à une taverne anglaise...

— Jamais de la vie ! s'écria-t-il, j'en ai assez d'être dévalisé !... Ma malle est faite, et je vais partir pour Juvigny... Envoie-moi chercher un fiacre !...

Et il partit, malgré mes prières. Je ne l'ai plus revu; il est mort l'an dernier, emporté par une fièvre infectieuse. Je suis allé lui rendre les derniers devoirs à Juvigny et j'ai assisté à l'ouverture du testament... Pas un radis, mon cher !... L'oncle Léchaudel m'avait gardé rancune de son dîner au café Riche, et il avait tout laissé à sa gouvernante.

L'ARAIGNÉE



Avez-vous remarqué, en automne, au long des treilles déjà mûres ou parmi les buissons déjà rougis, ces grandes et légères toiles d'araignée, d'un dessin géométrique si parfait et en même temps si artiste, — frêles rosaces brodées à jour comme de fines dentelles, où la rosée suspend des perles minuscules et qui durent à peine une journée? Ces toiles soyeuses et ajourées, auxquelles les paysans de chez moi donnent le joli nom d'*airantèles*, sont l'œuvre d'une industrieuse araignée à l'abdomen brun rebondi et décoré d'une croix d'or pâle, qui porte l'appellation scientifique d'*épeire diadème*. Cette épeire est une travailleuse acharnée, et elle a des mœurs originales qui, de tout temps, ont piqué ma

curiosité. Chez les arachnides de cette espèce, la femelle seule joue un rôle intéressant ; seule, elle tisse et besogne de l'aube au soir pour gagner sa vie à la pointe de l'épée. Le mâle est un maigre insecte efflanqué, qui passe sa courte existence à errer aux abords des toiles, offrant timidement ses services pour l'œuvre de reproduction et risquant souvent sa peau à ce périlleux métier. Lorsqu'il s'avance maladroitement sur le filet tendu par la maîtresse du logis, il agite avec précaution l'un des fils pour annoncer sa présence, et déguerpit au plus vite s'il s'aperçoit que la laborieuse filandière n'est pas d'humeur à galantiser. Quand, par hasard, la dame est bien disposée et que l'heure du berger a sonné, elle daigne l'accueillir, et l'accouplement s'opère sans cérémonie. Ce sont de brèves amours, qui ne traînent guère. Dès que l'œuvre de Vénus est accomplie, la belle, pour qui les minutes sont précieuses, regarde son amoureux comme une non-valeur et le met brutalement à la porte. — Si, au contraire, il arrive dans un moment inopportun et s'obstine sottement, malheur à lui ; en un clin d'œil, il est appréhendé au corps,

roulé dans une gaine de fils et dévoré séance tenante par la dédaigneuse et impitoyable amazone.

Il y a deux ans, j'étais venu de bonne heure sur le littoral et j'habitais une villa située à mi-côte, entre la Turbie et Roquebrune. On touchait à la mi-octobre, et cette année-là avait été propice aux *épeires diadèmes*. Sur tous les chemins, leurs toiles s'étalaient entre les branches des rosiers et les feuilles aiguës des agaves, et je passais de longues heures de flânerie à observer le manège des laborieuses filandières.

Un matin, j'étais parti pédestrement pour déjeuner à Menton, et, chemin faisant, près de l'embranchement de la route qui va de Monte-Carlo à Roquebrune, je m'étais arrêté pour examiner une épeire surprise en plein travail de tissage. L'aragne avait déjà établi l'encadrement polygonal de sa rosace, et tendu les fils qui rayonnaient du centre de la toile aux extrémités. Maintenant, très affairée, la tête en bas, l'abdomen en l'air, elle filait les cercles concentriques du réseau, et j'admirais avec quelle preste habileté elle étirait son fil, le tendait avec l'une de ses pattes et le soudait

solidement à chaque rayon secteur. A ce moment-là, j'entendis un bruit de pas et presque en même temps une voix dit derrière moi :

— Une brave araignée, monsieur, et qui ne boude pas à la besogne !

Je me retournai et me trouvai face à face avec un homme entre deux âges, grand, maigre, aux yeux bleus, un peu somnolents. De longs favoris poivre et sel encadraient sa figure distinguée, au teint fané et comme fripé. Un ulster entr'ouvert me laissa voir qu'il était encore en tenue de soirée et me fit supposer qu'il avait passé sa nuit à veiller. Il avait des allures de gentleman, mais ses traits tirés, la fanure de son teint, la brûlure de ses paupières et une certaine nervosité fébrile trahissaient une tare intérieure, l'action déprimante de quelque passion invétérée et tenace.

— Oui, continua l'inconnu en soulevant légèrement son chapeau rond, une bestiole vaillante, cette aragne !... Elle est patiente, elle, et ne jette pas bêtement le manche après la cognée... Figurez-vous, Monsieur, qu'hier au soir, en partant pour Monte-Carlo...

Il remarqua sans doute le coup d'œil que je

jetai sur son habit et sa cravate blanche, car il s'interrompit et ébaucha un pâle sourire :

— Cela vous étonne, reprit-il, de me voir en frac à cette heure matinale?... C'est que j'ai passé la nuit là-bas, d'abord à la « grande maison », puis au cercle... Et, franchement, j'aurais mieux fait de rentrer chez moi !...

Je ne m'étais pas trompé; mon inconnu logeait en son par-dedans la plus tracassière des passions, celle du jeu. Du reste, il avait la verbosité nerveuse des joueurs, et cette manie qui les pousse à entretenir le premier venu de leur veine ou de leur déveine.

— Toute la nuit, poursuivit-il, j'ai eu une guigne noire; pas un de mes numéros n'est sorti... Donc, hier au soir, comme je partais, je suis passé ici et j'ai vu cette araignée qui se tenait au centre de sa toile intacte... Je ne sais quelle méchante lubie m'a traversé le cerveau; d'un coup de canne, j'ai stupidement déchiré la frêle rosace qui s'étalait au soleil couchant... Ça ne m'a pas porté chance, car, ainsi que je vous le disais, j'ai eu une de ces déveines !... Un vrai Waterloo, quoi !

Il s'arrêta pour contempler l'insecte affairé à son travail :

— Admirable petite bête! s'écria-t-il, la voilà qui répare intrépidement mes méfaits d'hier; elle ne se décourage pas, elle me donne une leçon... Au fait, j'ai bonne envie de faire comme elle et de remettre immédiatement la main à la pâte... Je comptais rentrer d'abord chez moi pour me ravitailler, mais il me faudrait subir les questions, les lamentations de tout mon monde et, de nouveau, ça me couperait la veine... J'ai encore quelques louis en poche, et d'ailleurs, Charles, le maître d'hôtel du café de Paris, m'avancera des fonds... Voulez-vous me rendre un service?...

Il tira de sa poche un crayon et une carte, y griffonna quelques mots, puis, se tournant vers moi :

— Vous voyez cette villa rose, qui se chauffe parmi les citronniers?... C'est ma maison... Soyez assez bon pour monter jusque-là et remettre à mon domestique cette carte de la part du comte Paprocki... Ça tranquillisera ma femme et je pourrai, sans remords, retourner à la roulette... Au revoir, Monsieur, et merci!... Ah! permettez...

Avec un lambeau de vieux journal, il avait fabriqué un cornet, et, avant que je pusse me

rendre compte de son action, d'un adroit tour de main il enleva l'araignée du milieu de sa toile et l'inséra dans son cornet, qu'il remit soigneusement en poche :

— Ce sera, ajouta-t-il, un précieux fétiche.

Là-dessus, il pirouetta sur ses talons, salua et reprit le chemin de Monte-Carlo.

Il ne me restait plus qu'à m'acquitter de la commission dont il m'avait chargé avec un si singulier sans façon. Je longeai l'allée des citronniers et je sonnai à la porte de la villa rose. Au moment où je remettais la carte du comte Paprocki au valet de chambre, je vis s'entrebâiller un rideau à une fenêtre du rez-de-chaussée ; un pâle visage inquiet de jeune femme m'apparut un moment, puis le rideau retomba et je me remis en route pour Menton.

Deux jours après, à Monte-Carlo, comme je traversais les parterres qui s'allongent en face de la maison de jeu, je me retrouvai face à face avec le comte Paprocki. Il descendait les degrés du Casino et avait la mine triomphante. M'ayant reconnu, il vint à moi et me tendit la main : — Merci encore, Monsieur ! me dit-il, vous voyez un homme qui gagne tout ce qu'il veut... J'avais raison de ne pas me décou-

rager et l'araignée m'a porté chance... Je viens de ponter le maximum sur le zéro, et le zéro est sorti deux fois de suite... Et depuis deux jours la veine ne cesse pas... Aussi, en souvenir de cette brave araignée, je me suis fait faire une épingle à sa ressemblance.

Il me montra à sa cravate une épingle dont la tête représentait une *épeire diadème,* puis il me salua et continua sa route en brandissant triomphalement sa canne.

Deux ou trois fois encore, je l'aperçus de loin dans les salles de jeu; puis, rappelé brusquement à Paris, je quittai la Turbie avant la fin de la saison.

J'y revins l'année d'après, en octobre, et un matin, en suivant la route de Roquebrune, je reconnus la villa rose et ses allées de citronniers. Les volets de la maison étaient clos et le jardin avait un air d'abandon; mais ce qui me frappa le plus, ce fut, à l'entrée de l'avenue principale, une croix de marbre blanc, toute neuve, ne portant d'autre inscription que deux initiales et une date.

J'avisai un cantonnier qui cassait des cailloux sur le bord de la route et lui demandai à quel propos on avait érigé ce monument.

— Ça, répondit-il, c'est la sépulture d'un comte qui habitait la villa que vous voyez à main gauche... Un brave homme, Monsieur; il n'avait qu'un défaut : il aimait trop le jeu ! Sa tête aussi était un peu dérangée... Figurez vous qu'il ne pouvait voir une araignée sans la mettre dans sa poche, lorsqu'il allait jouer. Il prétendait que ces bêtes-là le faisaient gagner... N'empêche qu'il s'est ruiné à fond. Un matin, avant de rentrer chez lui, il s'est assis là et s'est brûlé tranquillement la cervelle, ne laissant à sa femme et à ses enfants que les yeux pour pleurer... La pauvre dame, elle lui a tout de même fait élever cette croix avant de partir.

Je m'approchai de la croix ; le grain neuf du marbre étincelait au soleil et, entre deux des branches, une épeire diadème tissait lentement sa toile. Elle allait et venait avec sécurité. On eût dit qu'elle possédait la secrète intuition de n'avoir plus rien à craindre de cet enragé joueur qui collectionnait des araignées en guise de fétiches.

RAVAGEAU

Au temps où j'étais un infatigable coureur de bois, j'avais lié amitié avec Michel Trinquesse, le berger de la friche de Vivey. Cette friche onduleuse et grise étend pendant des lieues sa nudité pierreuse entre les derniers villages de la montagne langroise et les versants où commencent à moutonner les premières forêts bourguignonnes. Ça et là, d'antiques buissons d'épine noire ou quelques poiriers sauvages en rompent seuls la monotonie et servent de points de repère aux piétons qui s'y aventurent pour accourcir leur chemin. Aucune route ne la traverse ; chacun s'y fraie un sentier à sa guise, et il faut une longue habitude ou un flair particulier pour ne pas s'y égarer. A l'heure du couchant, cette

lande ne manque pas d'une âpre beauté : les forêts lointaines l'encadrent de vaporeuses lisières violettes ; les ombres des moindres touffes de genévriers projettent sur ses ondulations empourprées de grandes hachures noires ; dès que le soleil a disparu, ces couleurs se fondent en une teinte grise veloutée, d'une douceur mystérieuse et propice au rêve. L'hiver, sa physionomie devient tragique, quand le vent de bise balaie sans relâche ses pelouses raidies par le gel, quand ses buissons se couvrent de givre et que, dans le silence crépusculaire, des hurlements de loups montent, lugubres, du fond des bois effeuillés.

Le berger Trinquesse était le roi de la friche de Vivey. En toute saison, je l'y rencontrais, coiffé de son feutre en cloche, drapant son maigre corps de quinquagénaire en sa limousine brune et poussant son troupeau vers de problématiques pâtis. Il ne payait pas de mine, avec son visage renfrogné, ses petits yeux de renard, son nez en bec d'oiseau et sa barbe rousse mal plantée ; mais ses longues stations contemplatives emmi la lande solitaire, l'avaient rendu observateur, lui avaient donné un tour d'esprit philosophique

et raisonneur. Ayant acquis une connaissance approfondie des simples qui poussent en forêt, il s'en servait pour médicamenter les bêtes et parfois les gens. Aussi, les paysans des entours le tenaient-ils pour sorcier. Il en riait avec moi, tout le premier, quand je venais fumer ma pipe près de lui.

« Sorcier ! me disait-il en se gaussant, je le suis tout de même un peu davantage qu'eux, car ils sont plus brutes que mes moutons. Quand ils ont besoin de moi, ils me flagornent ; dès que je les ai tirés d'affaire, ils me traitent de méchant *jeteux de sorts*, et, pour un peu, ils me brûleraient vif, comme dans le temps passé. Ne trouvez-vous pas, monsieur, que souventes fois les animaux ont plus de cœur et moins de vice que les gens ? Moi, je pense que, s'il y a un ciel là-haut, certaines bêtes auraient plus de droits au paradis que bien des chrétiens. Tenez, par exemple, j'ai eu pendant dix ans un chien nommé Ravageau, avec lequel je vivais de pair à compagnon et qui montrait plus d'esprit et de sentiment que le meilleur des hommes. — C'était un danois mâtiné de griffon, quasi haut comme un petit âne, agile comme un écureuil, et fort

comme un taureau. Son poil gris fer frisait ainsi qu'une toison, sa tête solide se terminait en un museau fin aux crocs terribles et ses yeux fauves flambaient comme braise. D'un coup de mâchoire, il vous décarcassait un loup, comme il eût fait d'un simple lapin. Et doux avec ça, nullement hargneux ; il n'avait qu'à regarder les moutons, pour les faire obéir recta. Nous étions une paire d'amis. Pensez ! nous ne nous quittions pas depuis tantôt dix ans, dormant côte à côte, mangeant le même pain et, après le repas, nous payant un brin de conversation. Nous nous comprenions si bien ! Il connaissait le sens de mes mots et de mes gestes; moi-même, à force d'attention et de pratique, j'avais fini par entendre son langage de chien, car ces animaux-là, monsieur, parlent tout comme nous. Ils ont une manière d'exprimer leur opinion, leurs désirs, leurs peines ou leurs joies au moyen d'aboiements différemment répétés, chantés pour ainsi dire : tantôt aigus ou caressants, tantôt courts ou allongés, selon les sentiments qu'ils ont au cœur ou les idées qui leur trottent dans le cerveau...

Cependant, les années défilaient l'une

après l'autre, comme les grains d'un chapelet, et Ravageau prenait de l'âge. Dans notre métier, où l'on couche sur la dure, où l'on est exposé à toutes les changeantes humeurs des saisons et à toutes sortes d'alertes, on s'envieillit plus vite. Donc, Ravageau devenant vieux, je songeai à me procurer un jeune chien qui entrerait en apprentissage sous ses ordres, lui servirait d'aide et le remplacerait plus tard, quand le pauvre camarade serait au bout de son rouleau. En ce temps-là, j'avais un petit pâtureau qui gardait le troupeau avec moi. Il m'apporta un jour un jeune barbet de quatre mois, intelligent et alluré, qui promettait de rendre de bons services. Nous le baptisâmes « Roussillon » à cause de la couleur roussâtre de son poil, et je le présentai à Ravageau. Dame! l'entrevue ne fut pas d'abord très amicale. Le danois regardait de travers cet étranger qui venait se mêler de ses affaires. Il tournait autour de lui, grondait sourdement en retroussant ses babines, et le flairait d'un air soupçonneux. Probablement, néanmoins, que cet examen fut tout à l'avantage du petit barbet, car, au bout de quelques minutes, Ravageau se cambra sur ses quatre

pattes, lança à Roussillon une œillade plus gaie et, cabriolant lestement devant lui, l'invita d'un jappement bref à faire une partie de jeu. Le barbet s'y prêta de bon cœur; il était à l'âge où l'on est joueur et vite familiarisé. A la fin de la journée, ils s'entendaient déjà et Ravageau accroupi auprès de Roussillon léchait complaisamment son jeune camarade.

Dès le lendemain il l'avait franchement adopté et l'apprentissage commençait. Quand le troupeau s'éparpillait trop et semblait vouloir pousser une pointe vers les bois, Ravageau, debout devant son élève, le guignait d'une certaine façon en tournant significativement la tête du côté des moutons et en jetant un aboiement impératif. Le barbet sans expérience ne semblait pas comprendre; alors notre chien courait tout seul vers les traînards, les rassemblait et les ramenait en deux coups de temps, puis, quand le troupeau cheminait en ordre, il revenait triomphant vers le petit et aboyait deux ou trois fois, comme pour lui dire : « Voilà!... C'est ainsi que ça se pratique! » — L'éducation prit du temps; Roussillon était jeune, musard et très distrait.

Ravageau ne se lassait pas, il recommençait patiemment et avait bien des maux à inculquer à l'apprenti les roueries du métier. Il ne se fâchait jamais, nonobstant, et prenait, au contraire, son camarade en plus grande amitié. C'est comme ça : nous aimons davantage ceux qui nous donnent le plus de tablature, et les femmes n'ont jamais plus de tendresse que pour les nourrissons dont l'élevage a été pénible. L'affection de Ravageau pour son Roussillon était vraiment plaisante à voir. Il ne touchait jamais à sa pitance que lorsque le barbet était rassasié. La nuit, dans le parc, il s'étendait sur la paille, invitait par un grognement sec son protégé à venir se blottir entre ses pattes et ne s'endormait que lorsque le petit, couché bien au chaud contre son ventre, commençait à ronfler doucement...

Trois mois coulèrent ainsi et on atteignit la mi-octobre. Les bois rougissaient, les soirées fraîchissaient; nous parquions néanmoins encore dans la friche, attendant les premiers givres pour dévaler dans les prés et hiverner au village. Une nuit que nous dormions serré, le pâtureau et moi, dans notre loge roulante, Ravageau et Roussillon, entre les roues, je

fus brusquement réveillé par un violent coup de gueule de notre danois. « Décanille! dis-je au pâtureau qui se frottait les yeux; il se passe quelque chose de pas ordinaire. » J'empoigne ma houlette et nous nous glissons dehors. Le ciel était clair, fourmillant d'étoiles, avec un bout de lune rongée qui descendait vers les bois. Les moutons pelotonnés en tas, tremblaient et bêlaient d'une façon gémissante, tandis que Ravageau et Roussillon, dressés sur leurs pattes, grognaient à qui mieux mieux. « Ils sentent le loup, murmurai-je au pâtureau; reste dans le parc et ouvre l'œil, moi, je vais voir ce qui se mitonne dehors... »

Accompagné des deux chiens, j'avance hors des clôtures avec précaution. Tout à coup, grâce à un dernier rais de lune, j'aperçois les maraudeurs qui causaient tout ce *raffut,* et je me rase contre l'angle des barrières. C'étaient deux loups. Sans bruit, à pas allongés, flairant le vent, ils pointaient sur le parc et dans l'ombre leurs prunelles brillaient comme des vers-luisants. A ce moment, je regardai Ravageau : il avait généreusement abrité le petit Roussillon entre ses quatre hautes pattes et

n'attendait qu'un signe pour s'élancer. Déjà j'entendais le souffle haletant des deux loups qui se rapprochaient. « Hardi ! Ravageau !... » D'un bond, le chien sauta sur l'un des brigands, tandis que je tapais sur l'autre à coups de houlette. Le loup, mordu en pleine échine, avait roulé par terre. Les crocs du chien le travaillaient ferme, car il hurlait comme un damné. Ah ! le brave Ravageau... Il prit la maudite bête à la gorge et l'étrangla net. Le loup n'eut pas le temps de crier : ouf ! Il raidit ses quatre pattes et creva. L'autre avait lâchement décampé. « Bon voyage ! » pensais-je, et je m'apprêtais à rentrer, quand je vis Ravageau effaré, flairer de droite et de gauche avec des grognements plaintifs, et je compris qu'il cherchait Roussillon, que nous avions totalement oublié dans la bagarre. « Roussillon ! Té !... Roussillon ! » Mais j'avais beau hucher, plus de barbet !... Le pâtureau ne l'avait pas revu. « Bah ! dis-je, il se retrouvera demain, recouchons-nous ! » Et nous nous endormîmes, le pâtureau et moi, dans la loge. Mais le lendemain, au petit matin, quand on se réveilla pour faire sortir le troupeau, en voilà bien d'une autre !... Ravageau à son tour man-

quait à l'appel. Pendant la nuit, il avait franchi la clôture, et était parti en quête de son ami.

Tout le jour, nous l'attendîmes vainement. Nous commencions à être cruellement inquiets, quand, vers le coucher du soleil, nous ouïmes un aboiement de détresse du côté des bois de Charbonnière. « C'est lui ! m'écriai-je, reste là, je vais voir... » Je courus droit au taillis d'où les aboiements résonnaient par intervalles, tout pareils aux cris d'une femme en mal d'enfant. Guidé par cette clameur, je pénètre à travers les ronciers jusqu'à une ancienne place à charbon, et qu'est-ce que je vois, monsieur? Ravageau, accroupi sur son train de derrière, la robe hérissée, les yeux blancs, la tête levée au ciel et bramant comme un désespéré. Sur la terre piétinée et presque sous ses pattes, des débris d'os sanguinolents, des bouquets de poils fauves, un morceau de carcasse écrabouillée, voilà tout ce qui restait de Roussillon... *Paoure petite cagne !*... Tandis que Ravageau s'acharnait après le loup, elle avait été emportée par l'autre brigand, qui l'avait dépiotée et mise en *briques*... La désolation de Ravageau fendait le cœur. J'avais

beau l'appeler, il ne voulait plus quitter la place... Je ne trouvai d'autre moyen de l'emmener que de ramasser les os dans ma limousine. Alors, docile comme un agneau, il me suivit, la tête basse, la queue entre les jambes, geignant et flairant lamentablement le paquet qui contenait les restes du malheureux Roussillon...

La semaine d'après, on redescendit à Vivey. Mais la mort du barbet avait porté un coup à Ravageau. Il était devenu inquiet, farouche, hargneux et ne pouvait supporter la vue des roquets du village. Un jour, il mordit celui de la mairesse. Le maire, furieux, prétendit que notre danois était enragé et donna l'ordre de l'abattre. Le garde forestier mit deux balles dans la tête au brave Ravageau, qui alla rejoindre ainsi plus vitement son ami Roussillon au paradis des chiens... »

LES JEUNES FILLES

Ne trouvez-vous pas que le type de la jeune fille française s'est singulièrement modifié depuis une trentaine d'années? Les jeunes demoiselles qu'évoquent mes ressouvenirs de jadis étaient toutes différentes des petites personnes précocement développées, expertes en *flirtation*, hardies et libres jusqu'à l'impertinence, — attirantes et troublantes, malgré tout, — que je rencontre dans les salons d'aujourd'hui. Celles d'autrefois avaient une personnalité et des couleurs moins accusées, une certaine communauté de traits caractéristiques. Tout en étant au fond aussi compliquées que celles d'à présent, elles montraient plus de retenue, de sensibilité et d'ingénuité; elles avaient une santé mieux équilibrée, une

capacité d'enthousiasme plus grande, une grâce chaste qui leur donnait le velouté d'une fleur en bouton. On leur reprochait, à la vérité, d'être un peu trop moutonnières et ignorantes, mais elles gardaient en un coin de leur cœur l'énergie et la vaillance nécessaires pour affirmer au besoin leur volonté. Elles avaient une saveur de terroir plus prononcée et possédaient surtout ces qualités bien françaises : la spontanéité et le naturel. Puisqu'il est admis que la littérature est le fidèle reflet de l'âme d'une société, ce caractère de jeune fille me semble parfaitement représenté, pour la provinciale, par l'Eugénie Grandet de Balzac; pour la Parisienne, par la Cécile d'*Il ne faut jurer de rien*.

Après 1850, la jeune fille change déjà d'allures. Dans le milieu moins bourgeois, moins retenu aussi, plus aventurier et plus en l'air du second Empire, elle garde encore ses belles qualités de naturel et de spontanéité, mais elle perd la fraîcheur d'âme, la réserve et l'aimable ignorance de ses devancières. Elle acquiert prématurément une expérience de la vie qui la déveloute; elle blague volontiers le sentiment et le romanesque et devient gar-

çonnière. Elle est néanmoins très séduisante en ses fantaisies et ses coups de tête, capable de généreux emportements et de nobles envolées. La *Renée Mauperin*, des Goncourt, est le type le plus charmant, le modèle achevé de cette seconde incarnation de la jeune fille moderne.

Sous la troisième République, nouvelle évolution. — Le pays, humilié et amoindri par les défaites de 1871, a perdu confiance en lui-même. Il s'est subitement engoué des méthodes d'éducation et de culture en honneur chez ses voisins ; on lui a persuadé que le maître d'école prussien avait seul vaincu à Wœrth et à Sedan ; il a voulu élever ses enfants à l'allemande ou à l'américaine. Puis, le milieu social s'est transformé. L'aristocratie et la haute bourgeoisie, ce qu'on appelait « les classes dirigeantes », ont abdiqué devant le flot montant de la démocratie. Une nouvelle société mondaine s'est créée ; les politiciens, les hommes d'affaires et de finance qui la composent, ont apporté dans la vie quotidienne une rudesse, un laisser-aller, une liberté de langage dont l'éducation des enfants s'est ressentie. On s'est moins gêné pour

parler devant eux des choses les moins propres à être entendues par de virginales oreilles. Sous prétexte d'intimité plus familière, on a oublié le *Maxima debetur puero reverentia;* on les a traités en camarades et on leur a mis la bride sur le cou. Peu à peu, l'autorité paternelle et le respect filial s'en sont allés de compagnie, et c'est ainsi que nous avons vu surgir, comme une provocante Aphrodite, née de l'écume des eaux troublées, la jeune fille de la période actuelle, — la créature délicieusement déséquilibrée et raffinée, qui porte des costumes tailleur et des chemises d'homme, connaît tous les sports, monte à bicyclette, fréquente les ateliers de Julian, fait des vers décadents et de la peinture intransigeante, n'ignore plus rien, et comme le disait Octave Feuillet scandalisé, tient des propos à faire rougir un singe ; — celle enfin dont vous trouverez le portrait fidèle dans les malicieuses esquisses de Gyp, et les études cruellement ironiques d'Henri Lavedan.

A ces causes de dégénérescence qui sont d'ordre intérieur, s'en ajoute une autre qui vient du dehors, et cette dernière a puissamment contribué à nous doter de cette jolie

créature hybride qui pousse comme une orchidée bizarre sur le terreau de notre civilisation avancée : — c'est l'influence insensiblement et traîtreusement exercée par les jeunes filles anglo-américaines qui, depuis quelques années, pullulent dans le milieu parisien et dans les villes de plaisir du littoral. Il y a là un curieux exemple de la contagion par infiltration, fort intéressant à étudier.

Taine, dans ses *Notes sur l'Angleterre*, a magistralement peint la jeune Anglaise, robuste de corps et d'esprit, indépendante, admirablement préparée pour la lutte vitale par les différents sports, la lecture de la Bible, une culture intellectuelle très développée, un sentiment inné du *self-respect* et de la responsabilité morale. Dans son beau livre d'*Outre-Mer*, si copieusement documenté, d'une observation si pénétrante, Paul Bourget a consacré tout un brillant chapitre à l'étude de la jeune Américaine. Il a délicatement analysé les nuances de cette individualité énergiquement active et positive, vaillamment occupée à sauvegarder son indépendance, à tirer de sa jeunesse et de sa beauté tout le profit possible ; il a passé en revue les divers

types de la jeune citoyenne des États-Unis : — la *professional beauty*, la *convaincue*, l'*ambitieuse*, la *bluffeuse*, la *collectionneuse* d'amoureux, dont la coquetterie s'exerce sur plusieurs adorateurs à la fois. Comme Taine, il a conclu que la jeune Anglo-Saxonne, avec sa hardiesse, sa soif de liberté, est mieux dressée à vouloir et à agir que ses sœurs françaises, et que, — même lorsqu'en abusant de son indépendance, elle côtoie l'abîme, — le pis qu'on puisse penser d'elle, c'est qu'elle est « chastement dépravée ».

Il faut croire que ces rares et solides qualités ont besoin, pour se conserver dans leur intégralité, de la protection du milieu natal et de la surveillance sévère que les membres d'une même communauté exercent les uns sur les autres ; car, il faut bien l'avouer, en passant la Manche ou l'Atlantique, toute cette vertu s'altère notablement. Elle est comme le thé, auquel le transit par mer enlève la fine fleur de son arome. — Une fois transplantées à Paris ou dans des villes cosmopolites, comme Nice, Cannes ou Menton, beaucoup de ces mêmes jeunes filles laissent voir à l'observateur perspicace de singulières tares. Elles

paraissent n'avoir conservé de leur éducation native qu'une hardiesse et un sans-gêne poussés jusqu'aux dernières limites permises, un désir de plaire et de régner sur les cœurs qui ne recule devant aucune privauté, tout en ménageant les apparences. Celles qui, là-bas, n'étaient que « chastement dépravées », le sont ici pleinement et sans épithète corrective.

Un jeune romancier, qui a passé l'hiver à Nice et a vécu dans l'intimité de cette société exotique, m'a conté ses impressions au sortir d'un dîner chez de jeunes Américaines appartenant au meilleur monde. Comme il arrive fréquemment dans ces familles *yankees* où les liens de parenté sont presque nuls, ni le père ni la mère n'assistaient à ce dîner. Les jeunes *misses* se sentant tout à fait *at home* et s'imaginant sans doute qu'un Français — homme de lettres par-dessus le marché — doit être dégagé de tout préjugé et avoir toutes les indulgences, s'étaient ingéniées à prendre des allures viriles et causaient avec une audace de langage absolument déconcertante. « Jamais, me disait mon ami, dans un souper au cabaret avec des camarades, ou

dans les ateliers où peintres et modèles s'entretiennent librement, je n'ai entendu traiter la scabreuse question des relations entre homme et femme avec un débraillé plus complet, une crudité plus brutale. La plus âgée de ces jeunes filles avait vingt-cinq ans; toutes parlaient de l'amour avec une franchise dont j'étais le seul à être embarrassé. Ce qu'il y a de pis, c'est que tout cela était dit rudement, platement, sans cet assaisonnement spirituel avec lequel on sait en France faire passer les plaisanteries les plus salées. Je suis sorti de là ébaubi, mal à l'aise, et je suis encore confondu de la conversation de ces jeunes vierges mondaines. Où avaient-elles su les choses qu'elles me contaient? Qui les leur avait apprises?... Mystère. »

Voilà un fait; il n'est pas unique. Il explique certains détails des *Demi-Vierges* de Marcel Prevost, qui paraissaient exagérés à quelques lecteurs. — Ces jeunes filles, gâtées par une éducation trop libre, dégénérées par suite d'une transplantation trop brusque, sont nombreuses à Paris et sur le littoral. Elles vivent constamment mêlées aux Françaises, et peu à peu la contagion de l'exemple exerce ses ra-

vages. Contrairement à ce que prétendent les moralistes d'Outre-Manche et les puritains de Boston, « l'immoralité française » n'a rien à voir là-dedans, et c'est du dehors, cette fois, que nous vient la corruption. Ainsi que je le disais tout à l'heure, elle s'opère par lentes infiltrations, et, jointes à d'autres causes purement locales, elle produit ce type de la jeune fille fin de siècle, qui n'est ni femme, ni garçon, — curieux sujet d'études pour le psychologue et le romancier, — mais passablement inquiétant pour la santé et l'avenir de la société française.

Enfin, quoi?... Les lois de l'évolution sont fatales; la jeune fille d'autrefois est en train de disparaître, et mes regrets de louangeur du temps passé ne la ressusciteront pas. Après tout, je suis peut-être mal placé pour juger celle d'à présent. Les indigènes de l'Afrique centrale trouvent des charmes non pareils à la jeune Soudanaise, dont les cheveux crépus sentent l'huile rance et qui se perce le nez pour y accrocher un anneau d'or. C'est affaire de goût. Les jeunes gens d'aujourd'hui estiment sans doute que leurs jeunes contemporaines sont merveilleusement en rapport

avec leurs appétits et leur état d'âme. Tout être, disait le philosophe Jouffroy, a une fin conforme à son organisation, et là-dessus, l'opinion d'une vieille barbe comme moi est une quantité absolument négligeable.

UN LEGS

A l'époque où j'habitais encore ma petite ville lorraine, je rencontrais fréquemment à la bibliothèque municipale un visiteur assidu, qui avait obtenu le prêt des livres et qui en faisait une prodigieuse consommation. Ce qu'il dévorait de récits de voyages et de traités de géographie, était incalculable. Toutefois, à ces lectures techniques il adjoignait de temps à autre des recueils de vers romantiques. Ce goût singulier pour la poésie chez un vieillard d'humeur peu sentimentale, d'esprit positif et que l'idéal ne tourmentait guère, avait fini par piquer ma curiosité. Bien que les façons bourrues et plutôt rébarbatives du personnage in-

vitassent peu à la familiarité, j'essayai de lier connaissance avec lui et j'y parvins à la longue. En ma qualité de bibliothécaire amateur, j'étais chargé de surveiller le prêt des livres et l'empressement que je mettais à satisfaire les fantaisies de cet enragé liseur, me concilia ses bonnes grâces. Parfois, quittant ensemble la salle de lecture, nous prenions par les remparts et je le reconduisais jusqu'à la maison qu'il occupait dans le faubourg, une maison isolée au milieu d'un jardin en friche et où il ne laissait pénétrer personne.

Cet original se nommait Jean Faubert, mais dans la ville on l'appelait tout simplement « le Commandeur ». Commandeur de quoi ?... Il n'était décoré d'aucun ordre et cette appellation étrange resta pour moi une énigme, jusqu'au jour où une âme charitable, comme on en trouve souvent en province, m'expliqua qu'on donnait, aux Antilles, ce nom de « Commandeur » aux chefs des escouades de nègres attachées à une plantation, et ajouta qu'on soupçonnait fortement Faubert d'avoir fait la traite, avant 1848.

Je dois convenir que ce diable d'homme avait, en effet, la mine de l'emploi. De taille

moyenne, maigre, trapu et robuste, il se maintenait très vert, bien qu'il comptât soixante-dix ans. Il gardait dans le geste, dans le froncement de ses sourcils broussailleux, dans le son de sa voix cassante, dans la façon de lancer loin de lui un brusque jet de salive, quelque chose de brutal et de cyniquement autoritaire. Rien qu'à voir le moulinet suggestif qu'il imprimait à sa canne, on se disait qu'il avait fort bien pu manier le fouet du négrier. Ses cheveux blancs, courts, crépus, descendaient très bas sur un front carré et impitoyable. Ses petits yeux clairs avaient la dureté de l'onyx, avec parfois une froide lueur de menace quand on le contrecarrait. Son visage tanné était marqué de petite vérole et une balafre à la lèvre supérieure donnait à sa bouche une expression de cruelle énergie. — Ayant quitté sa ville natale à vingt ans, il n'y était revenu que sexagénaire et possesseur d'une fortune assez ronde, dont l'origine demeurait inexpliquée. Il ne parlait pas volontiers de la période de sa vie comprise entre son départ et son retour. Pourtant, quand notre intimité fut mieux établie et qu'il devint plus expansif, il lui arrivait parfois de laisser

échapper, dans l'entraînement d'une discussion ou d'un récit, certains mots ou quelques brèves confidences qui ouvraient une soudaine échappée sur son passé aventureux et qui, je l'avoue, étaient de nature à confirmer les défavorables rumeurs relatives à son ancienne profession.

Une fois, entre autres, nous causions d'histoire naturelle et, à propos de la voracité des requins, il s'oublia à me dire : « Ces gredins-là flairent d'avance les aubaines qui les attendent... Une année, monsieur, je naviguais dans le golfe du Mexique avec un convoi de nègres qui *émigraient* à la Nouvelle-Orléans. Nous les avions logés dans l'entrepont; ils s'y trouvaient mal à l'aise et se laissaient mourir comme des mouches. De temps en temps, il en claquait un ou deux, et nous nous hâtions de les jeter à la mer. Les requins le *savaient*, monsieur... Ils nous suivaient à la piste et nous les voyions grouiller autour de la coque, comme ces pauvres diables qui s'attroupent aux portes des casernes, à l'heure de la soupe. Ils *espéraient* la chair noire, ils l'attendaient comme leur dû, et ils nous firent la conduite jusqu'à l'entrée du port... »

Il racontait cela simplement, ainsi qu'une chose toute naturelle, avec un sourire qui retroussait cruellement sa lèvre balafrée ; et, en l'écoutant, je sentais un petit frisson me courir dans le dos.

Malgré tout, et à cause même du mystère qui enveloppait son passé énigmatique, je cultivais volontiers la société du « Commandeur ». De son côté, il me prenait peu à peu en amitié et me la marquait en m'introduisant dans sa maison si obstinément fermée aux indifférents. Les pièces principales de ce logis sommairement meublé étaient encombrées de livres et de paperasses. « Lorsque j'irai manger l'herbe par les racines, me disait-il, je lèguerai tout ça à la bibliothèque et je vous instituerai mon exécuteur testamentaire... » Ce lugubre évènement arriva plus tôt que nous ne le pensions l'un et l'autre. Pendant le rigoureux hiver de 1879, le Commandeur fut saisi par le froid en sortant de la salle surchauffée d'un café, et une congestion pulmonaire l'emporta en cinq jours.

En ma qualité d'exécuteur de ses dernières volontés, je m'occupai de cataloguer les bouquins et les volumineuses liasses de papiers

légués à la ville. Les paperasses, d'un intérêt médiocre, contenaient un amas de notes confuses, griffonnées par Jean Faubert, au fur et à mesure de ses lectures copieuses. Mais en les dépouillant, je fis, par hasard, une trouvaille qui promettait de me payer de ma peine, en me révélant un épisode très inattendu de la vie aventureuse du Commandeur, et en me montrant sous un jour tout à fait neuf l'état d'âme de ce rude et positif personnage.

En dépouillant un poudreux dossier, je tombai sur un mince volume in-octavo, luxueusement relié en maroquin bleu, orné aux petits fers et presque entièrement écrit de la main de Jean Faubert. Sur le plat, je lus, gravé en lettres d'or : « *Lorenza — 1837 — 1838.* » A la suite des feuilles de garde en soie bleue moirée, le livre s'ouvrait par une aquarelle représentant une jeune femme vêtue de blanc, coiffée d'une mantille noire dans les plis de laquelle était fixé un œillet rose. Cette jolie personne aux traits délicats et spirituellement expressifs, aux longs yeux gris noyés de tendresse et à la bouche malicieuse, était la Lorenza désignée sur le titre du volume. A la

page suivante, une note du Commandeur contenait des détails précis sur l'original du portrait. Elle appartenait à une famille patricienne du Trentin, et Faubert, qui naviguait alors dans l'Adriatique, l'avait connue à Trieste où elle s'était mariée. Il l'avait rencontrée, pendant le carnaval, à un *veglione* et l'avait tendrement aimée, ainsi que le prouvaient une vingtaine de petits poèmes qui composaient la majeure partie du manuscrit. La plupart de ces poésies étaient d'une facture médiocre, mais d'un sentiment naïf et touchant. Elles avaient le charme et l'attrait des plantes sauvages; elles plaisaient par l'inexpérience même de ce rimeur, qui n'entendait rien au métier et qui écrivait uniquement poussé par le besoin instinctif de traduire, dans une forme poétique, la passion qui le tourmentait. J'en cite une au hasard, comme la caractéristique de ces cantiques bégayés par un amoureux inculte, et pleins d'une profonde tendresse :

Quand je t'ai rencontrée au bal, un soir d'hiver,
Des œillets fleurissaient ton corsage entr'ouvert.
Tu répandais un frais parfum d'amour parmi la fête.
Cet amour a brûlé mon cœur, grisé ma tête.

Lorenza, Lorenza, te souviens-tu toujours
De ce temps de ta vie où, comme une déesse,
Tu montais l'escalier doré de la jeunesse,
En traînant après toi mon cœur flambant d'amour ?

Ce temps est loin ; je n'entends plus ta voix câline,
Dont le son suffisait pour mettre une rougeur
Sur ma joue, et pour faire épanouir la fleur
Vermeille du désir au fond de ma poitrine...

Ah ! Lorenza, l'ancien amour me brûle encor.
La mer est entre nous, mais tu m'es toujours chère,
Mon cœur est avec toi... J'emporte ma chimère
Et mon rouge désir partout, comme un trésor...

Tous les petits poèmes que contenait le mince volume exhalaient cette même odeur de tendresse dévotement ardente. A la suite et à la dernière page, était épinglée une lettre de femme, écrite en italien, et en tête de laquelle un œillet desséché se trouvait fixé par une bandelette de papier. La lettre, mélancolique épilogue de ce roman de jeunesse, était ainsi conçue :

« Cher seigneur, vous me dites que vous ne pouvez plus vivre sans moi, parce que vous m'aimez passionnément. Je le savais, et à vous parler franchement, de mon côté, j'aprouve pour vous un doux sentiment qui

deviendrait facilement une tendresse passionnée. *Ma che...?...* Je ne suis pas d'humeur à faire l'amour platonique et, d'autre part, je suis mariée ; des liens nombreux me retiennent ici, et je ne me sens pas le courage de les rompre pour vous suivre à l'étranger... N'allons donc pas plus avant sur ce chemin dangereux. Soyez persuadé si cela peut adoucir votre peine que je vous aurais bien aimé, s'il m'avait été permis de me donner entièrement à vous... Je vous envoie comme adieu un des œillets que j'ai portés. Vous savez que c'est ma fleur favorite. Bon courage, cher seigneur, et pensez quelquefois à moi, comme je penserai souvent à vous.

» LORENZA. »

Ainsi s'était terminée cette brève idylle amoureuse. Et ce dur et brutal négrier — car il l'avait été, je le savais maintenant pertinemment — ce peu scrupuleux trafiquant de chair noire, avait pieusement gardé en un coin de son cœur de sacripant le souvenir de ce chaste amour, poussé dans sa rude vie d'aventurier comme une fleur de marjolaine au milieu d'une lande rocailleuse. Tant il est

vrai qu'il n'existe pas d'être humain, si enfoncé soit-il dans les fanges de la matière, qu'un sincère amour ne puisse relever et embaumer d'un idéal parfum de poésie.

LA PRINCESSE

AUX JUPES MOUILLÉES

De même que, parmi les paroles dégelées, ouïes en haute mer par Pantagruel, il y avait des mots de gueule, des mots d'azur et des mots dorés, il me semble qu'il y a aussi des contes de saveur et de nuances diverses, selon les saisons : — des contes ensoleillés et brasillants pour les jours d'hiver ; des contes frais comme rosée pour les mois d'été. — En voici un que j'ai recueilli sous les noyers d'un lac de Savoie et qui m'a paru, avec son susurrement d'eau courante, merveilleusement approprié à la lourde touffeur de ces dernières journées d'orage.

Il y avait une fois, aux environs d'Annecy,

un riche bourgeois, possesseur d'une maison avec un verger bien affruité, descendant jusqu'aux berges du lac. En ce verger, se trouvait un cerisier de bigarreaux appétissants et juteux. Seulement, chaque année, lorsque le bonhomme se pourléchait déjà à l'idée de récolter des cerises mûres, il arrivait que dans la nuit, un maraudeur subtil dévalisait le cerisier et ne laissait au propriétaire que les noyaux. Ce bourgeois avait deux garçons: Henriot l'aîné, et Mauricet, le cadet. Très marri de perdre tous les ans sa récolte de bigarreaux, il chargea, un soir de juin, son aîné de passer la nuit en sentinelle près du cerisier. Mais Henriot, qui était gros dormeur, sentit vers la pointe de minuit ses yeux s'alourdir et quand, au fin matin, il s'éveilla, les bigarreaux mûrs avaient encore une fois disparu. — L'année d'après, à la même époque, Mauricet, le cadet, fut désigné pour faire bonne garde. Il avait du sang d'écureuil dans les veines; de plus, il était amoureux d'une jolie fille du voisinage, nommée Denise, et il tint ses yeux d'autant mieux ouverts qu'il se proposait, le lendemain, d'offrir un panier des plus belles cerises à sa fiancée.

Or, vers la mi-nuit, la lune étant en son plein, voici qu'il vit s'agiter l'herbe haute, et distingua un énorme serpent aux yeux brillants comme des émeraudes, qui rampait vers le cerisier. Au moment où la bête s'enroulait déjà autour de l'arbre, le jeune homme lui décocha une flèche, qui alla tout droit se ficher dans l'un des yeux d'émeraude. Le serpent jeta un cri de douleur, puis battit en retraite. Aux premières blancheurs de l'aube, Mauricet constata que l'herbe était tachée de sang. Il appela son frère Henriot, et tous deux, suivant dans le pré les traces sanglantes, atteignirent la berge du lac.

— La bête a dû plonger dans l'eau, dit Mauricet à son frère, mais je la rattraperai morte ou vive...

Il se fit nouer une corde sous les bras et annonça à Henriot qu'il voulait descendre jusqu'au fond du lac.

— Toi, ajouta-t-il, attends-moi sur la berge et quand tu verras la corde remuer, remonte-moi vitement.

Fait et dit. Il se laissa choir doucement dans l'eau claire jusqu'à une profondeur de plus de vingt brasses. Alors il toucha le fond,

et regardant en haut, il aperçut au-dessus de sa tête comme un plafond d'azur transparent et liquide. Peu à peu, il distingua de la lumière au fond d'une balme qui s'ouvrait dans la roche. Il marcha vers ce point lumineux et se trouva soudain au milieu d'une ville. Chose singulière, cette cité bâtie sous l'eau ressemblait absolument aux villes savoyardes, sauf que les maisons humides et moussues semblaient construites depuis des centaines d'années. Elles dressaient à droite et à gauche leurs pignons dentelés où béaient des fenêtres et des portes rongées de moisissure.

Mauricet s'engagea dans une rue silencieuse et déboucha sur une place plantée de vieux tilleuls. Sur l'un des côtés, un palais élevait sa façade de marbre et ses portiques soutenus par des colonnes de jaspe. Là, dans le silence, il entendit le ronronnement d'un rouet ; intrigué, il gravit les degrés du palais et vit, dans le vestibule, une jeune fille de vingt ans, très belle, qui faisait tourner un rouet de corail et tenait en main une quenouille chargée d'une bourre de soie verte. La jeune fille avait la peau blanche comme les pétales d'un lys d'eau et des yeux couleur d'aigue-

marine. Ses cheveux ondés, tombant librement sur ses épaules, étaient d'une nuance rare, très fins et d'un vert argenté comme les feuilles de saule quand le vent les retrousse.

— Bonjour, belle jeune fille! dit bravement Mauricet.

— Bonjour, beau garçon! d'où viens-tu?

— De la terre, là-haut.

— Et que fais-tu ici?

— Je me promène.

— Mon pauvre ami, tu as mal choisi ta promenade. Cette ville est au pouvoir d'une bête féroce à laquelle le roi, mon père, est lui-même forcé d'obéir. Chaque jour, on doit livrer à ce monstre une fille de vingt ans; c'est aujourd'hui mon tour, et sur cette place où tu viens de passer, la bête me dévorera ce soir.

— Ce serait grand dommage! protesta Mauricet.

En même temps, comme il contemplait la princesse avec admiration, celle-ci leva ses yeux d'aigue-marine. Leurs regards se rencontrèrent et ils se sentirent incontinent pris de passion l'un pour l'autre.

— Je t'aime, s'écria-t-il, et je te jure que

la bête ne te mangera pas; j'y mettrai bon ordre.

— Pauvre cher, comment t'y prendras-tu?

— C'est mon affaire... Ce soir, quand la bête viendra, je serai sur la place et je lui servirai un plat de mon métier...

Tout en disant cela, Mauricet aiguisait ses flèches sur le marbre humide de l'escalier...

Le soir, quand la jeune princesse, très pâle et soutenue par son père désolé, traversa la place au milieu d'une foule angoissée, elle aperçut Mauricet qui se dissimulait derrière un pilier et lui envoyait un tendre regard de reconfort.

Au même instant, la bête dévoratrice sortit de l'ombre d'un portique, et Mauricet reconnut le serpent qu'il avait attaqué dans le verger de son père. L'un des yeux de la bête saignait encore de sa récente blessure. Le jeune homme banda son arc dans l'ombre, et la flèche sifflante atteignit le reptile énorme, qui s'avançait, gueule béante, pour dévorer la princesse. Il retomba en se tortillant sur les dalles et mourut du coup. Une joyeuse clameur de la foule salua le libérateur, et le vieux roi, le serrant

dans ses bras, lui offrit séance tenante la main de sa fille. Celle-ci, comme on pense, ayant déjà donné son cœur à Mauricet, ne se fit pas prier. Les épousailles eurent lieu le soir même, et, immédiatement après, le nouveau marié courut avec sa jeune femme à l'endroit où il avait laissé la corde, mais il ne l'y trouva plus; son frère, las sans doute de l'attendre, s'en était allé après l'avoir retirée.

Alors, le roi commanda sur l'heure à des poissons-volants d'emporter vers la terre le jeune couple installé au fond d'un grand coquillage. Toutefois, l'ascension ne se fit pas aussi rapidement qu'on l'espérait. Les poissons-volants ne connaissaient pas bien la route et ils mirent trois jours avant d'atteindre la berge. Les amoureux, du reste, ne trouvaient pas le temps long. Couchés douillettement au cœur du coquillage, ils se mangeaient de caresses et Mauricet jurait à sa jeune femme de l'aimer toujours.

— Mon tendre ami, disait Lilia, (c'était le nom de la princesse), toujours est un bien gros mot... Je ne connais rien de la terre, je ne suis pas de même race que les gens

de ton pays, et j'ai peur de déplaire à ta famille... Ne finiras-tu pas un jour par te lasser de moi?...

Il la faisait taire avec des baisers et recommençait ses serments; ce fut ainsi qu'ils atteignirent le verger et la maison de Mauricet, où on ne les attendait guère. Dans l'intervalle, Henriot avait annoncé partout la disparition de son cadet et s'était marié avec cette jolie Denise à laquelle son frère avait été primitivement fiancé.

L'arrivée des jeunes époux surprit tout le monde. Cependant, on fêta le retour de Mauricet et chacun fit bon accueil à Lilia, en apparence du moins, car on ne laissa pas de trouver bizarre cette épousée, que le cadet rapportait du fond de l'eau, cette princesse aux joues pâles et aux yeux verts, qui semblait fort dépaysée dans la maison de ces braves bourgeois. Denise surtout, bien que mariée à Henriot, ne pardonnait point à Mauricet de l'avoir si vite oubliée et de lui avoir préféré cette fille aux mains et aux joues froides comme neige. Elle jalousait sa belle-sœur et la dépréciait sournoisement dans l'esprit de la famille.

Pendant la première année, grâce à la violente amour de Mauricet, les choses s'arrangèrent à souhait. Lilia mit au monde un fils qui ressemblait à son père, sauf qu'il avait des cheveux pareils à ceux de sa mère.

« Ce ne sont pas des cheveux de chrétien ! » s'écriait malignement Denise. Avec une adresse perfide, elle ne manquait jamais de relever devant son beau-frère les singularités de sa femme. Ainsi, quand on la contrariait, Lilia prenait d'orageuses colères qui s'épanchaient au dehors avec l'impétuosité d'une eau bouillonnante au sortir de l'écluse. En outre, dans cette maison où tout était régulier et méthodique, où chacun avait sa tâche, elle passait oisivement de longues heures à rêver au bord du lac. Elle s'asseyait sur la berge avec son enfant sur les genoux, et le berçait en chantant des paroles qui sonnaient étrangement aux oreilles des gens du pays :

Ta sta na, dors, Nani, mon enfant.
Le Roi du lac enverra ses poissons-volants;
Il t'emportera dans son palais vert,
Et te fera boire dans une tasse d'argent...

Quand Lilia revenait de sa promenade, Denise remarquait que la traîne de sa jupe laissait sur le parquet des traces humides. Un jour, sous prétexte d'examiner l'étoffe de la robe, elle en souleva brusquement le bord et constata que l'ourlet des jupes était mouillé. C'est le signe auquel on reconnaît les Ondines, et bientôt elle répandit le bruit que son beau-frère avait épousé une fée du lac.

Tout cela revenait aux oreilles de Mauricet qui ne pouvait s'empêcher d'en être mortifié, et insensiblement il se détachait de sa femme. Il trouvait maintenant Lilia par trop dissemblable des autres jeunes bourgeoises ; il comparaît ses pâles joues froides aux joues roses, à la peau tiède et pulpeuse de Denise, et sa tendresse diminuait quant et quant. Lilia était perspicace; il ne lui fallut pas longtemps pour deviner que le cœur de son mari était changé et qu'il regrettait de ne pas avoir épousé sa belle-sœur.

Elle en ressentait un cruel chagrin et plus que jamais elle se complaisait en ses promenades solitaires au long du lac. En regardant

au fond de l'eau bleue, elle était prise d'une douloureuse nostalgie et se penchait comme invinciblement attirée par cette onde transparente où se jouaient des rayons de soleil. Un soir, en rentrant, elle entendit dans une chambre voisine Denise et Mauricet qui parlaient à mi-voix. Elle s'approcha du seuil à pas de velours et vit son mari qui baisait Denise sur les lèvres. Alors, une violente colère monta en elle comme une tempête et elle s'élança hors de la maison. Les paysans qui revenaient des vignes ouïrent un soudain jaillissement d'eau dans le lac, et depuis on ne revit plus Lilia, la princesse aux jupes mouillées, aux yeux d'aigue-marine et aux cheveux couleur des feuilles de saule.

Mauricet, dit-on, se consola de son veuvage, avec Denise. Néanmoins, de temps à autre, des remords le tourmentaient et lui causaient de cruelles insomnies. Le remords est une des influences subtiles qu'exercent à distance les absents pour nous forcer à penser à eux. Mauricet, en dépit des caresses de Denise, sentait tout à coup son cœur frissonner au souvenir de la princesse aux jupes mouillées. Parfois, en ses brusques réveils, il croyait

voir une forme blanche frôler les vitres et il entendait dans la chambre des enfants une voix douce qui chantait :

Ta sta na, dors, Nani, mon enfant.
Le Roi du lac enverra ses poissons-volants ;
Il t'emportera dans son palais vert,
Et te fera boire dans une tasse d'argent...

C'était Lilia qui, pendant les nuits de lune, revenait bercer son fils dans sa barcelonnette d'osier.

LE MAGASIN

DE

L'ARC-EN-CIEL

En ce temps-là, me dit mon ami Jacobus, j'avais vingt ans, j'étais un jeune coquebin au corps solidement charpenté et musclé, mais à l'âme candide et fraîche comme une fleur qui s'ouvre. Au sortir d'un collège ecclésiastique des environs de Loches, ma famille m'avait envoyé à Tours pour commencer mes études à l'école secondaire de médecine et m'avait confié à la surveillance d'un parent éloigné, M. Mouronval, propriétaire d'un grand magasin de nouveautés, à l'enseigne de l'*Arc-en-Ciel*, rue de l'Intendance. Je logeais chez lui et j'y prenais pension. C'était,

pour mes parents, une sécurité et une garantie de sagesse, car M. Mouronval passait pour un homme rigide, impeccable, dont la maison était tenue comme un couvent. A dix heures, au moment où on fermait le magasin, la porte d'entrée était également close à double tour, et le pensionnaire qui se fût attardé aurait couru le risque de coucher dehors. Ce n'était pas mon cas, d'ailleurs ; j'avais plutôt des goûts casaniers et, sitôt mon dîner avalé, je remontais travailler dans ma chambre juchée sous les toits. La sévérité de M. Mouronval m'en imposait et je ne me souciais pas, en dérogeant à la règle, de me faire expulser de la patriarcale maison de ce notable commerçant.

Assez grand, portant beau, Aristide Mouronval, bien qu'ayant passé la cinquantaine, conservait une austère verdeur. Ses lèvres rasées, son nez proéminent, ses sourcils bourrus et ses favoris poivre et sel lui donnaient un faux air de magistrat. Correct et vêtu de noir, ce juste ne badinait pas sur le chapitre des mœurs. Il menait sa femme et son magasin au doigt et à l'œil. Au timbre solennel de sa voix, les commis tremblaient

et les demoiselles de comptoir baissaient respectueusement le nez. Parmi ces dernières une seule ne semblait nullement effarouchée, et répondait aux coups de boutoir d'Aristide par une moue dédaigneuse. C'était pourtant une mince et frêle Berrichonne de vingt ans, nommée Sylvine, que la gracilité de sa taille et la délicatesse de ses traits ne prédisposaient guère à tenir tête à l'autoritaire négociant. Seulement, elle sortait d'une maison de Paris, était fort habile vendeuse, plaisait à la clientèle, et ces raisons, sans doute, inclinaient Mouronval à une exceptionnelle indulgence.

En sa qualité de « première », elle mangeait avec moi à la table des patrons et sa présence charmait la monotonie des heures de repas. Assis en face d'elle, j'admirais sa jolie figure à l'ovale allongé, ses lèvres malicieuses et un tantinet sensuelles, ses yeux bruns veloutés et pleins de caresses, son front haut, étroit, encadré dans des bandeaux de cheveux châtains. Elle ressemblait à une madone, mais à une madone qui rêve à des fredaines, et cette grâce à la fois virginale et voluptueuse me troublait amoureusement l'imagination. Parfois, nos regards se rencontraient et la caresse de ses

yeux pleins de langueur et de malice me tombait comme une chaude rosée sur le cœur. Insensiblement, je devenais fort épris; de confus désirs me montaient au cerveau, de même qu'en avril la sève monte aux branches des arbres; mais mon inexpérience et ma timidité de coquebin me faisaient croire que Sylvine était aussi virginalement innocente qu'elle en avait l'air. Il me semblait que je n'oserais jamais lui dire un mot de travers, ni la toucher seulement du bout du doigt.

Nous logions tous deux sous les combles, nos chambres étaient presque voisines et, souvent, à l'heure de la couchée, nous nous rencontrions dans l'escalier. Elle montait la première, et à la vacillante clarté de mon lumignon, je reluquais avidement son élégante silhouette, ses cheveux noués en un chignon très bas, sa taille mince et le flottement de sa jupe sur les marches. Parfois, elle se retournait, surprenait mon regard convoiteusement fixé sur elle; un sourire retroussait les coins de ses lèvres rouges, ses prunelles veloutées laissaient tomber sur moi, entre les cils rejoints, une encourageante œillade; mais j'avais une telle émotion, ma gorge était si serrée

que je ne pouvais articuler un mot. Nous nous souhaitions le bonsoir et je gagnais ma chambre avec le cœur gros de soupirs et de désirs rentrés.

A la fin, elle eut pitié de ma sottise, et, un soir où nous nous trouvions seul à seule devant sa porte, elle me dit :

— Je ne sais ce qu'a ma croisée; les gonds sont rouillés, je crois, et je ne suis pas assez forte pour faire joindre les deux battants. Vous seriez bien gentil de m'aider à la fermer.

Je marmottai deux ou trois mots d'acquiescement et je la suivis dans sa chambre qu'imprégnait une fine odeur de verveine. J'avais la poigne solide, et, en un tour de main, la targette de la croisée fut fixée dans le crochet. J'allais me retirer tout bêtement, quand Sylvine reprit avec un malicieux sourire :

— Reposez-vous un moment... Vous n'êtes pas si pressé de travail que vous ne puissiez faire un brin de causerie !

Je lui obéis, et comme elle ne possédait qu'une chaise, elle s'assit sur son lit, les jambes pendantes, la jupe laissant voir deux petits pieds qui me mettaient la tête à l'envers. Dans l'étroite cellule, il n'y avait entre

elle et moi qu'un très petit espace, mais ce vide me semblait immense et infranchissable. Pourtant je ne songeais qu'à le franchir, et sous le poids de cette préoccupation, je vous assure que la causerie n'était guère animée. Sylvine parlait seule, tandis que je ne quittais pas des yeux les deux mignons souliers ornés de bouffettes de soie noire. La suggestion était trop forte; brusquement je m'agenouillai devant elle et je baisai dévotement ses deux pieds tentateurs. En un clin d'œil, elle fut debout. Je m'étais relevé à mon tour, m'imaginant déjà qu'elle allait me chasser honteusement. Point. Elle me jeta ses deux bras autour du cou, ses lèvres se haussèrent jusqu'au niveau des miennes et, tout frémissant, je savourai l'exquise caresse de ses timides baisers.

— Ah! Sylvine, balbutiai-je suffoqué de joie, vos baisers me rendent fou!... Vous m'aimez donc un peu?

Elle roula sa jolie tête sur mon épaule et murmura :

— J'ai vu que vous en aviez envie... Quelle folle je suis, n'est-ce pas?...

La glace était rompue et je vous jure bien que je rattrapai le temps perdu en soupirs...

Cette soirée de délices se renouvela souvent. J'adorais cette virginale et troublante Sylvine et nous oubliions toute prudence, au risque d'éveiller les soupçons du rigide M. Mouronval. Un soir, que je confiais à ma petite amie mes craintes au sujet de l'austère tyran du magasin de l'*Arc-en-Ciel*, elle éclata de rire :

— Lui, austère ! s'écria-t-elle, c'est le plus enragé juponnier que je connaisse !... La plupart de ses demoiselles de magasin ont été ses maîtresses... Il a voulu essayer avec moi, mais je l'ai giflé et, depuis ce temps-là, il se tient coi...

Il faut croire que les amours heureuses exhalent une odeur subtile qui les trahit. Aristide Mourouval finit par se douter de quelque chose et devint subitement inquiet. Sa surveillance redoubla d'une façon gênante. Souvent, sur le tard, nous l'entendions rôder dans le couloir; mais, derrière notre porte close, nous n'en avions cure et nous riions de ces tracasseries policières. Pourtant, il arriva, une nuit, que nous nous endormîmes et lorsque je m'éveillai dans la chambre de Sylvine, le jour pointait déjà. Je me levai en hâte et

me glissai dans le corridor; mais à peine avais-je refermé la porte qu'une poigne nerveuse s'abattit sur mon épaule et j'entendis la voix solennelle de Mouronval grogner sourdement :

— Misérable libertin, je vous y prends!...

L'amour me donnait de l'audace, et aussi le sentiment du danger que je faisais courir à Sylvine. Lestement, je me dégageai et empoignant à mon tour l'austère négociant à la gorge :

— Oui, c'est moi, répliquai-je férocement, et si tu ne te tais pas, tu t'en mordras les doigts!

Je ne me reconnaissais plus; dans ma colère, j'osais tutoyer le terrible despote de l'*Arc-en-Ciel*.

— Si tu fais un esclandre, continuai-je, je te traîne dans ta boutique et devant ta femme et tes commis, je raconte que tu débauches toutes tes demoiselles de magasin... J'ai des preuves!... Maintenant, file doux et flanque-moi la paix!

On ne vit jamais homme plus abasourdi et plus piteux. Le tyran était maté.

— Assez, assez, bredouillait-il, lâchez-moi!

Il redescendit l'escalier et je rentrai dans ma cellule.

A partir de cette glorieuse matinée, le magasin de l'*Arc-en-Ciel* justifia son nom; la paix et la mansuétude y régnèrent sans un nuage. L'austère Mouronval devint coulant, tolérant, paisible comme un mouton. Ce fut l'âge d'or pour les vendeuses et les commis, qui ne soupçonnèrent jamais la cause de cette miraculeuse transformation.

EXOTISME

En France, où nous avons toujours montré peu de goût pour l'étude des langues étrangères, il fut un temps peu éloigné (je parle de 1880) où le public et même la plupart de lettrés se souciaient comme d'une guigne des littératures exotiques. En ce temps-là, je publiais au *Parlement* des études sur les poètes et les romanciers étrangers, et je me souviens que j'avais grand'peine à obtenir du directeur de ce journal la place nécessaire pour parler, avec quelques détails, de l'humoriste américain Wendel Holmes ou des poètes anglais Thomas Hood et John Keats. A cette même époque les romans exquis de Tourgueneff n'étaient goûtés que par un nombre très restreint de délicats, et l'un des

meilleurs, *Pères et Enfants*, atteignait péniblement le deuxième mille. Je conserve précieusement une lettre datée de 1881, par laquelle cet excellent Tourgueneff me demandait d'écrire un article sur *la Guerre et la Paix* de Tolstoï, dont la traduction en trois volumes restait chez l'éditeur à l'état de rossignol. — Depuis lors, le vent à tourné ; les études de M. Melchior de Voguë ont mis l'âme slave à la mode et, un souffle de mysticisme aidant, nous nous sommes enthousiasmés pour Tolstoï et Dostoïewsky. Puis, quand notre passion pour les écrivains russes s'est un peu calmée, nous avons poussé plus loin vers le Nord, et maintenant c'est d'Ibsen, de Strindberg et Bjornson que nous sommes épris. Nous ne sommes pas devenus plus grands clercs en matière de langues étrangères, mais avec cette fougue d'exagération qui est un des défauts de notre race, notre engouement est allé jusqu'à l'extrême. Les œuvres les moins assimilables pour notre tempérament sont celles que les adeptes fervents proclament les plus admirables. Dans les salons où on se pique de littérature, il est de bon ton de se pâmer sur le *Canard sauvage*,

Hedda Gabler, le *Constructeur Solness*, etc. C'est le grand fin, le fin du fin, comme disaient les *Précieuses*. Sous peine d'être traité de non-valeur, il n'est pas de jeune débutant qui ne se croie tenu de régler ses pensées et son style sur ces étranges modèles, et de pontifier solennellement au nom de cette nouvelle évolution littéraire.

Evolution est un bien gros mot appliqué à un mouvement tout superficiel, auquel la spontanéité et même parfois la sincérité font défaut. Pour ma part, je préférerais le qualifier de mode ou de maladie littéraire, — une maladie qui apparaît chez nous d'une façon périodique et qui se manifeste par des accidents à peu près semblables. Au seizième siècle et au dix-septième, nous avons déjà vu de ces engouements-là pour les Italiens et pour les Espagnols. Ils se traduisaient par les mêmes exagérations, par la même recherche, les mêmes raffinements précieux et les mêmes obscurités. De qui, par exemple, croyez-vous que soit ce petit morceau?

« Il est malaisé de juger d'une ombre : car quand mes enthousiasmes auraient la réputation d'être fort éclairés, il n'est pas impos-

sible que la lumière de celui-ci soit petite, ayant été prise à l'ombre. Et puis, quelle autre chose pourrais-je ajouter à la description de cette image enluminée, sinon que c'est un rien visible, un caméléon spirituel, une nuit que la nuit fait mourir, un procès des yeux et de la raison, une privation de clarté que la clarté met au jour... »

Ne jureriez-vous point que ce passage a été extrait d'une des « proses » de nos plus récents symbolistes? Eh bien non; cela a été écrit, vers la moitié du dix-septième siècle, par Cyrano de Bergerac, « sur l'ombre que faisaient des arbres dans l'eau ». L'obscurité de la jeune école est encore plus touffue et plus enchevêtrée. C'est l'un des résultats les plus caractéristiques de l'exotisme actuel. Parmi les productions de la littérature scandinave contemporaine, celles qui provoquent la plus frénétique admiration sont précisément les moins intelligibles, les moins assimilables. Pour mieux rendre hommage au culte nouveau, plus d'un jeune écrivain qui, à ses débuts, écrivait encore de façon à être compris, lui sacrifie maintenant, de gaieté de cœur, la netteté et la lumière, ces qualités

essentiellement françaises. Si l'on compare, pour ne citer qu'un exemple, les premiers et les derniers recueils de M. Viélé-Griffin, qui est un des poètes les mieux doués de la nouvelle école, on verra combien, depuis les *Cygnes* jusqu'à la *Chevauchée d'Yeldis,* cet écrivain de talent s'est efforcé, pour se libérer « du vieux joug parnassien », de rendre son rythme étrange et sa pensée souvent insaisissable.

C'est surtout, en effet, chez les poètes nouveau-venus que sévit cette maladie de l'exotisme, et qu'elle produit les plus notables désordres. D'abord, sous prétexte d'imiter la liberté dont jouissent les poètes anglais, ils se sont affranchis des vieilles lois de la métrique française ; ils ont inventé le vers *polymorphe* et ils ont réduit la rime à l'assonance la plus légère, lorsqu'ils daignent encore la laisser subsister dans leurs poèmes. Sous ce rapport, dussé-je être bafoué, je me refuse absolument à admettre la nécessité de cette réforme radicale. Depuis le douzième siècle jusqu'aux deux tiers du dix-neuvième, le vers français, tout en subissant les lois de l'évolution, s'est conformé aux lois essentielles de

notre métrique. Mais aujourd'hui, ce n'est pas d'une transformation qu'on le menace, c'est d'une démolition totale, et je proteste de toutes mes forces contre cette anarchique tentative. Ainsi que l'a dit excellemment mon ami Sully Prudhomme dans la préface qu'il vient d'écrire pour le spirituel recueil de M. Jacques Normand : *La Muse qui trotte :* « Si cette assertion que l'Art n'a pas de patrie signifie qu'un peuple peut sans nul risque pour sa propre esthétique s'assimiler celle des autres, je m'inscris en faux. » Et avec l'autorité d'un maître en cette matière, le poète des *Solitudes* ajoute : « Il n'y a rien eu d'arbitraire dans la préférence accordée par l'oreille à certaines combinaisons harmonieuses que lui offrait le langage spontané. Ces combinaisons, déterminées par des rapports arithmétiques, ne sont pas en nombre illimité ; tout porte à croire que dans son œuvre de sélection séculaire, l'ouïe a épuisé les essais. Il serait, en effet, surprenant qu'elle eût jusqu'à nos jours négligé de reconnaître les délices d'un vers de treize syllabes, par exemple. »

Néanmoins, tout en déplorant cette liberté d'iconoclaste, je me résignerais à lire les

œuvres de la jeune école comme on lit de la prose poétique, si cette forme hybride contenait un peu de vraie poésie, une goutte de cette divine liqueur parfumée, enivrante et lumineuse. Mais, sous le voile uniformément grisâtre qui revêt l'inspiration des nouveaux poètes, je ne trouve, la plupart du temps, que de confuses images sans cohésion, qu'obscurité de la pensée et impropriété des termes.

J'ai là, devant moi, un recueil de vers dont l'auteur — esprit distingué, d'une culture raffinée — écrivait autrefois dans une langue claire et intelligible. De parti pris, il a adopté le jargon symbolique à la mode, et dans son nouveau volume, sous le mystérieux titre de : *Bleutées de nuit*, je lis, dès les premières pages :

Son pied de légende, divinement exigu,
. . . .
Ah ! l'amant l'a tenu,
Roulé, chauffé en ses paumes ardentes,
Mais jamais, jamais dévoilé
D'un emmaillement impénétrable,
Dont les soies diverses le gantent
Et l'irisent, le dorent ou l'argentent
Des merveilleuses chastetés
Qu'ont des nuances de crépuscule,

Des éclats triomphaux d'aurore
Ou des glacis bleus de clairs de lune,
Ou des ténèbres miroitantes
De l'aube toute proche de la chair
Qui moire les mailles nocturnes
Des reflets luisants de sa lumière...

Je comprends bien qu'il s'agit d'un pied de femme que l'amant n'a jamais déchaussé, mais je trouve qu'il y a là une bien forte débauche de mots ambitieux pour parler d'un bas de soie. Je poursuis la lecture, je constate partout la même absence de composition, le même vague dans l'expression, la même monotone confusion, et je m'irrite contre cet exotisme dont l'influence a forcé un homme de talent à rechercher cette obscurité prétentieuse et cette abondance stérile.

Si cette préoccupation de la littérature scandinave indiquait une plus large curiosité d'esprit, un progrès vers l'étude des littératures étrangères, je la trouverais louable; mais si elle n'aboutit qu'à une admiration irréfléchie et à une imitation puérile, elle me semble pernicieuse. Heureusement, comme je le disais tout à l'heure, il ne s'agit pas d'une évolution littéraire sérieuse, mais d'une mode

passagère. La soudaine expansion de cet engouement montre même combien il est superficiel et destiné à peu durer. Au début, il était le monopole de certains cénacles de raffinés et de jeunes esthètes à la recherche d'un frisson nouveau. Maintenant, les Ibséniens poussent comme des champignons après une nuit d'orage. L'autre jour, chez d'honnêtes bourgeois, j'entendais de jeunes dames se pâmer à propos du *Canard sauvage ;* la maîtresse de la maison, — qui trouve Balzac ennuyeux et délare n'avoir pu lire jusqu'au bout le *Lys dans la vallée,* — faisait chorus elle-même et s'écriait : « C'est charmant, délicieux, tout à fait prenant!... » Cela m'a rassuré. — Quand, de la *chambre bleue* de la marquise de Rambouillet, le préciosisme se répandit chez les femmes des robins et des gentilshommes campagnards et jusque dans le salon bourgeois de Cathos et de Madelon, cette vulgarisation en déprécia la valeur et le rendit ridicule. Molière n'eut qu'à paraître pour lui porter le dernier coup. « Les plus excellentes choses, dit l'auteur des *Précieuses*, sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés. » Il en sera de

même chez nous de l'imitation ibsénienne. Je souhaiterai de grand cœur la bienvenue à l'auteur comique qui ridiculisera ces préciosités exotiques, et nous en débarrassera pour toujours.

CHRYSANTHÈMES

J'ai en ce moment, sur ma table, deux vases pleins des derniers chrysanthèmes du jardin et mes yeux se délectent à la contemplation de leurs couleurs si diverses et si douces. Pour la variété et le charme des teintes, je ne puis mieux comparer cet assemblage de fleurs qu'aux plafonds et aux *azuléios* de l'Alhambra, d'une harmonie de tons si discrète, si inattendue et si opulente. Parmi ces chrysanthèmes, il y en a de rose chair, de jaune soufre, de grenat assourdi et de marron clair ; d'autres ont des colorations de ciel d'aurore ou la blancheur lactée des marguerites des prés, ou bien encore les tons passés du vieil or et de certaines feuilles de hêtre à la mi-octobre. Et cependant, malgré la richesse du

décor, ces fleurs d'arrière-saison causent une impression de mélancolie ; elles ont la tristesse et l'enchantement des ciels crépusculaires après le soleil couché. Cela, sans doute, tient à la nudité des tiges ou de rares feuilles d'un vert cendré pendent déjà fanées par les brouillards de novembre, — aux attitudes penchées et échevelées des pétales — et enfin à l'odeur âprement amère qui se dégage de la plante et qui suscite des idées de déclin et de renoncement.

En somme, ces chrysanthèmes aux couleurs si exquisement fondues sont tristes comme un adieu. Ils offrent le symbole déprimant des passions tardives et sans espoir. Ces fleurs d'automne chantent la symphonie en mineur des stériles amours d'automne. Elles rappellent ces crépuscules de la vie où le cœur, trompé par un faux semblant de jeunesse, s'imagine qu'il peut encore goûter les joies de l'amour et s'aperçoit trop vite qu'il est seul à aimer. — En ce moment, tandis que je contemple ces floraisons aux nuances attendries, je sens refleurir dans ma mémoire le souvenir d'un roman d'amour à l'odeur pénétrante et amère comme celle de mes chrysanthèmes.

C'était en Touraine, dans une de ces petites villes calmes et vieillottes, où la douceur du climat, la beauté du paysage, l'existence à bon marché, attirent encore quelques Anglais de fortune médiocre et de goûts modestes. A cette époque, la plus confortable maison de C... — un logis du seizième siècle tout brodé de délicates sculptures — avait pour locataire une Irlandaise, Mrs Margaret Lecky, veuve d'un magistrat mort à Bombay. Mrs Lecky était une grande femme, bien faite et d'élégante tournure, aux cheveux encore noirs, aux yeux bleus très vifs et à la physionomie très digne. Bien qu'elle évitât de parler de son âge, ses joues légèrement couperosées, ses paupières fanées et de petites rides aux coins des lèvres permettaient de supposer qu'elle avait passé la quarantaine. Avec un revenu qui eût été fort insuffisant en Angleterre, elle vivait très honorablement à C... et recevait chez elle le dessus du panier de l'aristocratie locale.

Partagée entre la lecture, les promenades et les relations mondaines, sa vie s'écoulait fort douce en ce gras pays tourangeau un peu endormi, et elle eût sans doute continué

à demeurer calme et unie comme l'eau d'un étang, lorsqu'un incident presque banal vint tout gâter.

Mrs Lecky était bonne pianiste et elle se plaignait souvent de ne rencontrer à C... personne avec qui elle pût faire de la musique. A la fin, on lui indiqua un jeune professeur du collège qui avait un agréable talent de violoniste, et, sur sa demande, on le lui présenta. Georges Malapert, ainsi se nommait le virtuose, était un garçon de vingt-huit ans, au teint clair, aux cheveux châtains mollement ondulés et aux yeux couleur noisette. Il avait de bonnes façons, de l'esprit, une tenue élégante qui ne sentait en rien la cuistrerie, et sous de fines moustaches blondes frisées, ses lèvres rieuses s'ouvraient complaisamment pour montrer de jolies dents très blanches. Il plut à la veuve et on convint qu'il viendrait deux fois par semaine exécuter des duos avec elle.

Entre deux personnes de sexe différent, la musique est un périlleux intermédiaire. Outre qu'elle alanguit les cœurs et les provoque à de rêveuses tendresses, elle établit entre les exécutants une intimité quasi sensuelle. qui

risque de rendre au moins l'un d'eux amoureux de l'autre. Ce danger ne menaçait point Georges Malapert ; avec la superbe indifférence de ses vingt-huit ans, il ne considérait pas cette veuve déjà mûre comme une femme qu'on pût aimer. Mais il en était autrement de Margaret Lecky. Sous l'influence de la musique et dans le voisinage de ce beau garçon, qui avait le printemps dans les yeux, elle oubliait ses quarante ans sonnés et se sentait redevenir jeune. Peu à peu, elle s'éprenait de lui ; honteuse, toutefois, de cette passion tardive, dont elle constatait chaque jour les envahissants progrès, elle n'osait la laisser voir, ou plutôt, pour préserver sa dignité, elle la transformait en une sorte de maternelle amitié. Elle enveloppait le jeune homme de petits soins et de délicates attentions ; elle s'efforçait de se montrer pour lui une amie sincère, et, cherchant à gagner sa confiance, elle lui ouvrait comme de secrets tiroirs certains recoins de son cœur ; elle lui contait une partie de sa vie, afin de le pousser à son tour à d'intimes confidences.

Malapert s'y laissa prendre, et un beau jour, trompé par cette apparente sollicitude, cédant

aussi à ce besoin qu'ont les jeunes gens de parler de leurs bonnes fortunes, il confia ingénument à Mrs Lecky le roman de sa jeunesse.

Il aimait ardemment une jeune femme dont le mari était fonctionnaire à C..., et il avait de sérieuses raisons de croire que son amour était partagé. Seulement, la dame éprouvait des scrupules ; ils se voyaient dans le monde, ils correspondaient clandestinement, mais jusqu'alors leur passion était restée à l'état purement sentimental.

Vous jugez quel coup inattendu une semblable révélation portait à la malheureuse veuve. L'homme auquel elle s'était attachée avec l'aveugle emportement du dernier amour, non seulement ne songeait pas à elle, mais avait donné son cœur à une autre. Celle-ci, il est vrai, n'avait pas encore succombé ; mais sa résistance ne durerait pas, tout le faisait pressentir, et, dans un avenir plus ou moins proche, Malapert appartiendrait corps et âme à cette maîtresse préférée.

Margaret souffrait cruellement, mais, se raccrochant encore à quelque faible espoir,

elle s'efforçait de dissimuler. Elle catéchisa doucement le jeune homme, s'attendrit sur la fatalité qui le poussait à aimer précisément une femme qui ne pouvait lui appartenir légitimement, lui remontra les dangers de cette situation fausse, les souffrances auxquelles il exposerait cette jeune femme, obligée à mentir et à trembler continuellement, les risques qu'il courrait lui-même; enfin, elle lui fit promettre, à titre d'amie, de la tenir au courant de tout ce qui se passerait.

Malapert, touché de cet affectueux intérêt, exécuta scrupuleusement sa promesse. Jour à jour, il instruisit Mrs Lecky des péripéties de son amoureux roman. Elle sut par le menu tous les détails des rencontres fortuites : les alternatives d'espoir et de désespoir, les lettres échangées, les rendez-vous donnés. Chaque confidence du jeune homme était pour elle une atroce torture. Mais son orgueil national aidant, elle se violentait pour rester impassible et accueillait avec un compatissant sourire les tristesses ou les joies de Malapert. Seulement, quand son inconscient tortureur était parti, elle se traînait dans sa chambre, et là, portes closes, elle payait d'une affreuse crise

de nerfs et de larmes, la violence qu'elle s'était imposée.

Un jour, il arriva chez elle avec un tel éclat de triomphe dans les yeux, qu'elle devina que le malheur était consommé.

— Soyez sincère, murmura Margaret, *elle* est votre maîtresse?

— Oui...

Mrs Lecky était devenue blême :

— La malheureuse!... grommela-t-elle entre ses dents; je vous plains tous deux!

Malapert la regarda et fut effrayé de l'altération de ses traits; en quelques minutes, elle avait vieilli de dix ans.

— Etes-vous souffrante, madame? demanda-t-il.

— Oui, je ne me sens pas bien, laissez-moi; mais revenez demain... J'aurai quelque chose à vous apprendre...

Lorsqu'il revint le lendemain à la même heure, il trouva Margaret en costume de voyage, très pâle, les yeux cernés, mais figée dans sa froideur et sa dignité britanniques.

— J'ai reçu, lui dit-elle, des nouvelles d'Angleterre qui me forcent à partir... Je ne sais

quand nous nous reverrons : embrassons-nous !

Et comme il approchait docilement ses lèvres des joues de Mrs Lecky, il sentit soudain sur sa bouche un baiser passionné, tout chaud de sanglots.

— Adieu ! adieu ! cria Margaret et elle s'enfuit.

Il s'en retourna très troublé, devinant pour la première fois ce qu'il y avait de flamme et de larmes dans ce baiser convulsif, et soupçonnant brusquement l'existence de cette passion tardive et amère comme les chrysanthèmes d'octobre. Mais le triste amour de cette veuve plus que quadragénaire flattait médiocrement son amour propre ; il se hâta de n'y plus penser, et, le même soir, les lèvres de sa maîtresse effacèrent à jamais l'impression laissée par le baiser de Margaret.

LE SOIR DE LA VIE

De tout temps artistes et écrivains se sont laissé prendre à la piperie des mots et des couleurs. La comparaison de la vieillesse humaine avec le déclin d'une journée d'été est donc éclose naturellement dans le cerveau des peintres et des poètes. Je me souviens d'un tableau de Besnard, qui décore maintenant une salle de la mairie du deuxième arrondissement et qui eût un grand succès au Salon de 1886 ou 1887. Il était intitulé le *Soir de la Vie* et représentait deux vieux époux amicalement assis sur les marches de leur logis. Autour d'eux, dans la campagne empourprée de lueurs crépusculaires, les troupeaux revenaient du pâturage, les hommes rentraient du chantier avec leurs outils de travail sur l'épaule. L'ensemble

de cette idyllique peinture donnait une impression d'heureuse sérénité, après les labeurs d'une chaude journée et les luttes d'une longue vie.

Cette sensation reposante de la vieillesse tranquille et introublée aux approches de la mort, La Fontaine l'avait déjà rendue en un vers charmant :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Dans le même ordre d'idées, un penseur ingénieux et raffiné, Joubert a dit : « Le soir de la vie apporte avec lui sa lampe. » Joubert était devenu l'ami de Chateaubriand, sans doute par la loi d'attraction des contraires, car, tandis que l'auteur de *René* se répandait en phrases amples et harmonieuses comme les eaux d'un grand fleuve, son compagnon condensait sa pensée et ne la laissait tomber qu'en petites gouttes colorées et parfumées comme une essence rare. Il aurait voulu, disait-il lui-même, faire tenir toute une page en une phrase et toute une phrase en un mot, pourvu que ce mot fût beau, plein et chatoyant. Seulement, dans son désir de concen tration artiste et raffinée, il allait de préférence

aux images plus précieuses que justes, et c'est précisément le cas de cette lampe apportée par le soir de la vie.

L'autre jour, surtout, des doutes me sont venus au sujet de l'exactitude de cette pensée, en voyant un vieux mendiant sur la route de Villefranche. Cagneux, déjeté, tordu comme une branche sèche, les yeux éraillés, la bouche édentée, ce mendigot se tenait assis sur le talus et tendait aux passants un feutre crasseux, en poussant de plaintifs gloussements. Tout en lui faisant l'aumône je me demandais de quelle misérable lueur la fameuse lampe du « soir de la vie » éclairait cette vieillesse croulante et je m'avouais que, pour beaucoup d'autres encore, en dépit de l'opinion de Joubert, cette lampe n'est le plus souvent qu'un lumignon fumeux et nauséabond.

La vérité vraie est que tous les crépuscules sont imprégnés de tristesse. La fin de la journée ramène au logis des gens lassés de la lutte quotidienne, la tête pleine encore des tracas de la veille et déjà préoccupée des soucis du lendemain. Ainsi aux lueurs douteuses de la vie déclinante, la vieillesse, même la mieux lotie, dresse mélancoliquement le bilan

des années enfuies, des occasions manquées, des avortements piteux, des ambitions déçues. Au soleil couchant, les ombres grandissent, de malsains brouillards montent du fond des vallées; — pareils phénomènes se produisent quand on a dépassé la soixantaine; les regrets des joies évanouies, les remords des fautes commises prennent soudain des proportions démesurées, et le reste du chemin s'emplit de brumes maussades.

J'ai beau parcourir l'échelle des conditions sociales, je ne vois presque nulle part la rassérénante clarté de cette lampe préconisée par Joubert. Prenez un grand homme d'Etat en ses dernières années et demandez vous de quelle lumière bienfaisante se colore le crépuscule de sa vie. Les gouvernants dont il a fait triompher les armées et dont il a consolidé le trône le paient d'ingratitude et s'entourent d'hommes nouveaux. Il achève le plus souvent sa glorieuse carrière dans la solitude et l'oubli. Songez également au grand artiste qui voit le goût du public changer, l'attention se détourner de lui, les jeunes prendre sa place au soleil de la célébrité et le traiter irrévérencieusement de vieille ga-

nache. Sans parler des modernes, rappelez-vous la mélancolique vieillesse de Corneille, et dites-moi si le soir de la vie lui apportait une lampe à la lueur bien douce et consolante? Cherchez ailleurs parmi des existences plus modestes : — fonctionnaires dont on a fendu l'oreille, commerçants retirés des affaires, comédiens vieillis, paysans ayant abandonné à leurs enfants la terre qu'ils ne peuvent plus remuer, — et vous trouverez que, dans toutes ces conditions, les dernières lueurs de l'âge déclinant ne sont ni radieuses ni reposantes.

Quant à moi, chaque fois que je passe sur la route de Villefranche, et que je vois mon vieux mendiant éclopé se traîner en tendant son chapeau vers les belles dames et les rastaquouères que de rapides voitures emmènent vers Monte-Carlo, je pense à une amère poésie de Léopardi qui se termine par ces vers désenchantés : « Vous, collines, une fois tombée la clarté lunaire, qui brillait au couchant, vous verrez bientôt, du côté opposé, le ciel blanchir et l'aube se lever... Mais la vie mortelle, quand la belle jeunesse a disparu, ne se colore jamais d'une autre lumière ni d'une autre aurore. Elle est veuve jusqu'à la fin, et

à la nuit qui obscurcit les années survenantes, les Dieux n'ont assigné comme terme que le tombeau. »

C'est moins consolant que la subtile image de Joubert, mais c'est plus vrai.

LA MAISON DU BORD DE L'EAU

Elle s'appelait de son vrai nom la Grangerie, mais dans le pays on disait tout simplement, en parlant d'elle, « la maison du bord de l'eau », parce qu'elle mirait dans le lac ses hauts toits bruns en auvent et sa grise façade méridionale, ornée d'une galerie que drapait une vieille vigne aux pampres échevelés. Elle était carrée, nue et massive; — isolée des autres maisons du village par des vergers et des vignes. — Deux énormes noyers abritaient de leur ombre humide le large escalier de pierre veinée qui conduisait tout droit à l'appartement du premier étage. Les pièces spacieuses, avec leur plafond aux poutres saillantes, leurs murs décorés de fresques à l'italienne, leur mobilier datant du XVIIIe siècle,

n'étaient ni confortables ni très hospitalières; mais, malgré leur délabrement, elles satisfaisaient les goûts simples des propriétaires, les Balmont de Vertier, — deux vieux époux sexagénaires qui habitaient la Grangerie, depuis l'époque de leur mariage. Ils y avaient passé leur lune de miel, en avaient chaque année vendangé les vignes et y avaient vu se succéder pacifiquement quarante printemps et autant d'hivers. Pour eux, il n'existait pas de demeure comparable à « la maison du bord de l'eau »; le vin qu'on y récoltait était supérieur à tous les crus du canton : les fruits du verger avaient une saveur et un fondant non pareils, et la Grangerie était le séjour le plus gai et le plus aimable qu'on pût trouver au bord du lac.

Cette opinion optimiste n'était point partagée par les nièces des Balmont, deux jeunes orphelines de dix-huit à vingt ans, que le vieux couple avait recueillies, adoptées et élevées depuis leur plus jeune âge. Après un séjour de quatre années dans un couvent de Chambéry, les deux sœurs, Mauricette et Francine, étaient rentrées à la Grangerie et y passaient de longs mois monotones, remplis

invariablement par les mêmes tâches et les mêmes plaisirs; — travaux de lingerie et de jardinage sous la direction de la tante Balmont, pendant la semaine; messe, vêpres et salut, le dimanche, et, le soir, parties de piquet avec l'oncle Balmont. Jamais de sorties, jamais de voyages. Leur plus agréable distraction, en été, consistait à épier, trois fois le jour, le passage du bateau à vapeur qui faisait le tour du lac avec sa cargaison de touristes. Ce bateau, plein de passagers venus des quatre coins de la France, représentait pour elles toutes les joies et toutes les tentations du monde extérieur. Elles le guettaient de loin, tressaillaient au sifflet de la machine, et le voyaient disparaître avec des soupirs de regret. Leurs yeux pleins de convoitise regardaient passer les touristes portant la lorgnette en bandoulière, les belles dames en fantaisistes costumes de voyage, et, tout en suivant le double sillage argenté du bateau sur la nappe bleue du lac, elles se forgeaient de beaux rêves de plaisirs mondains et de romanesques aventures. — Mais, à la fin de septembre, les touristes s'en allaient avec les hirondelles; les rares riverains du lac, appe-

lés à la ville pour leurs affaires, peuplaient seuls de leur silhouette trop connue le pont du bateau, et les deux sœurs retombaient dans l'ennui monotone de l'hiver. Elles se dépitaient tout bas en songeant que leur jeunesse allait se consumer dans ce mélancolique isolement, et, le dimanche, à l'église, elles priaient Dieu et les saints de leur envoyer quelque évènement dont l'imprévu fît diversion avec cette navrante uniformité de leur vie.

Un jour d'été, le ciel fit mine d'exaucer leurs prières. Une lettre de Genève obligea le propriétaire de la Grangerie de s'absenter pour une huitaine, et comme les deux époux, à l'exemple de Philémon et Baucis, ne pouvaient vivre l'un sans l'autre, ils résolurent de partir tous deux, en confiant la maison à la garde de leurs nièces. — Donc, un matin de juillet, après avoir fait force recommandations à Mauricette et à Francine, le vieux couple monta dans une carriole chargée de paquets et de provisions comme pour un voyage au long cours, et disparut au tournant de la route d'Annecy.

Restées seules et maîtresses du logis, les deux sœurs commencèrent à battre des mains;

puis elles se creusèrent le cerveau pour inventer des plaisirs inédits et se prouver à elles-mêmes leur indépendance momentanée. Mais, prises au dépourvu, elles ne trouvaient rien de bien neuf, et, après avoir beaucoup cherché, dès le quatrième jour, elles en arrivaient déjà à être embarrassées de leur liberté. Tandis qu'elles restaient oisives sur la galerie, occupées à regarder distraitement l'envolée des nuages autour des montagnes, voilà tout à coup que des bruits de pas et des éclats de voix résonnèrent dans le vestibule et elles virent entrer deux grands garçons de leur âge, deux cousins éloignés, tout frais émoulus de l'école de droit de Grenoble, et qui, traversant le lac, avaient eu l'idée de rendre visite à l'oncle et à la tante Balmont.

Mauricette et Francine, rougissantes d'aise et de surprise, leur expliquèrent l'absence du vieux couple et, désireuses de jouer leur rôle de maîtresses de maison, s'empressèrent de retenir les cousins à dîner. N'était-ce point là l'évènement tant désiré, l'imprévu tant rêvé, que le Ciel leur envoyait à la fin ?... Séance tenante, elles résolurent de mettre à profit cette visite inattendue et de se donner

une fois au moins dans leur vie un faux semblant de fête et de bal. — Immédiatement la maison fut sens dessus dessous.

Toute la provision de bougies de la tante Balmont fut employée à orner les candélabres et le vieux lustre à boules de cuivre du salon : tous les sirops emmagasinés dans l'office furent mis en réquisition pour les rafraîchissements. — Après le dîner, les deux cousins furent introduits solennellement par la servante dans le salon désert et éclairé à giorno. Au bout de quelques minutes, une porte latérale s'ouvrit à deux battants et les deux cousines qui s'étaient retirées dans leurs chambres pour procéder à leur toilette, parurent métamorphosées.

Elles avaient bouleversé les coffres et les placards de la tante et se montraient vêtues de vieilles robes à ramages datant de l'époque de Marie-Antoinette. Dans leurs cheveux crêpés et poudrés, les roses du jardin faisaient merveille. Les yeux brillants, le sourire aux lèvres, elles agitaient d'antiques éventails et saluaient avec de solennelles révérences. Les cousins, enchantés de se trouver à pareille fête, se prêtaient de leur mieux au divertis-

sement. On ouvrit le vieux piano endormi dans un coin du salon, et, l'une après l'autre, les cousines y jouèrent des valses, tandis qu'un seul couple tournoyait dans la pièce spacieuse. De temps en temps, la servante apparaissait avec un plateau et offrait des rafraîchissements : et les pêcheurs nocturnes qui jetaient leurs lignes de fond dans le lac ouvraient de grands yeux en voyant se refléter au loin la surprenante illumination de « la maison du bord de l'eau ».

Grisés par la musique et par la danse, les cœurs des quatre jeunes gens commençaient à battre très fort. Par les fenêtres ouvertes, le vent de la nuit d'été apportait aux danseurs des parfums de jasmin et de chèvrefeuille qui leur suggéraient de troublantes paroles de tendresse. Les heures passaient et l'enivrement de la jeunesse leur faisait oublier les heures, quand tout à coup un roulement de carriole retentit au dehors, des exclamations de voix courroucées résonnèrent dans le vestibule, et brusquement on vit surgir, les bras levés au ciel, l'oncle et la tante Balmont, qu'on n'attendait que deux jours plus tard.

— Mais, c'est la fin du monde ! s'écriait la

vieille dame, tandis que l'oncle, toujours économe, s'empressait de souffler les bougies des candélabres.

Les deux cousines, Mauricette et Francine, ramassant leurs jupes à ramages, s'étaient enfuies dans leur chambre et, murmurant de vagues excuses, les cousins s'esquivèrent à leur tour, laissant le vieux couple ébahi au milieu du salon en désordre.

Des années et des années se sont passées depuis. La tante et l'oncle Balmont dorment dans le petit cimetière qui verdit à l'ombre de l'église. Les cousins se sont mariés au loin. Francine et Mauricette sont restées seules propriétaires de la « maison du bord de l'eau ». Elles mûrissent dans le célibat ; elles se sont habituées à la solitude de la vieille demeure et, comme l'oncle et la tante, elles répètent volontiers que la Grangerie est le plus charmant des domaines riverains du lac. Mais, au fond de leur cœur, elles gardent comme dans un sanctuaire verdoyant le souvenir de ce bal improvisé, — leur unique bal, — et de ces tendres compliments murmurés un soir par les deux cousins, — les seuls propos d'amour que leurs chastes oreilles aient entendus.

LE LORIOT

C'était au fond du Poitou, aux environs de la Saint-Jean, à l'époque où l'on coupe les foins, où les tilleuls se couvrent de milliers de fleurs odorantes et où les cerises sont mûres. Je me promenais dans un clos bien affruité, en compagnie d'une jolie personne, nièce du propriétaire du domaine. Le clos était vert, planté de cerisiers, de pommiers et d'albergiers en plein rapport, et voisin d'un bois peuplé d'oiseaux. Ma compagne était une jolie Angoumoisine de mon âge : vingt ans, fraîche, rose, mignonne, avec des lèvres rouges, des yeux noirs très vifs et des cheveux châtains. Nous nous connaissions depuis la veille seulement, mais à la campagne et quand on est

dans la prime jeunesse, on se lie vite. L'air vif du matin, le clair soleil, la bonne odeur d'herbe fauchée qui nous venait des prés, nous avait rendus expansifs, et nous cheminions à travers les arbres du clos en jasant comme une paire d'amis; elle, très gaie, curieuse, questionneuse; moi, plus timide, romanesque, très inflammable et cachant sous des dehors un peu gauches une tendresse naissante qui ne demandait qu'à s'enhardir.

Tandis que nous flânions doucement, un chant d'oiseau nous arrivait à travers la feuillée, — un chant composé tout au plus de trois phrases très courtes, d'une sonorité et d'un velouté exquis. On ne pouvait mieux le comparer qu'aux sons d'une flûte d'or. C'était une mélodie pleine et pure, liée par un grasseyement imprégné de sensualité.

La jeune fille s'était arrêtée pour l'écouter :

« Quel est cet oiseau qui chante si joliment? me demanda-t-elle.

— C'est le loriot.

— Vraiment, et comment est fait ce loriot?... je ne l'ai jamais vu. »

Je dus lui dépeindre cet oiseau, grand man-

geur de cerises, au poitrail d'un beau jaune vif, avec des ailes noires et une queue mi-partie noire et jaune. Je le lui portraiturai, avec son bec de couleur purpurine, fort et largement fendu; ses narines bien ouvertes; son œil gros, rond, rouge comme une guigne et mouillé d'une humide lueur gourmande; sa petite moustache noire accentuant cette physionomie d'épicurien. Je lui dis qu'il nous arrivait des pays chauds à l'époque où les bigarreaux commencent à prendre couleur, et qu'il construisait son nid à la fourche des hautes branches; — un nid douillettement matelassé d'herbe et de toiles d'araignée, suspendu comme un hamac entre deux rameaux par de souples et solides ligatures qui le bercent au moindre souffle d'air, ce qui ajoute une volupté de plus au confort de cette aérienne demeure.

« Le jus des cerises, continuai-je, le prédispose à la tendresse, et quand il s'est bien grisé de merises et de guignes, c'est dans ce nid au moelleux balancement qu'il fait un doigt de cour à sa payse. »

Ce détail mit en gaieté la jolie fille de l'Angoumois.

« Oh! dit-elle, je voudrais bien voir un loriot!

— Ce n'est pas facile, répliquai-je, car cet oiseau gourmand est d'un naturel défiant et d'une approche difficile... Pourtant nous pouvons essayer. »

Et nous prenant la main, marchant tous deux avec précaution au plus épais de l'herbe, nous nous approchâmes d'un grand cerisier d'où partait le mélodieux chant flûté. A peine étions-nous arrivés au pied de l'arbre, que l'oiseau farouche s'envola, mais nous pûmes entrevoir parmi les feuilles son corps svelte, bien découplé, et ses ailes noires et jaunes qu'il agitait en fuyant vers les bois.

Nous étions restés près du cerisier, le cou tendu, la main dans la main, les yeux perdus dans les feuillées où les fruits mûrs luisaient doucement dans la verdure. C'étaient des bigarreaux blancs et roses, à la pulpe charnue, à la couleur invitante. Une échelle était justement appuyée à l'arbre...

« Si nous allions prendre la place du loriot? » insinua-t-elle en me lâchant la main.

Ramassant ses jupes, d'un pied leste, elle escaladait les échelons, et d'en bas je distin-

guais dans la pénombre ses pieds mignons sous la retombée de sa robe rose à mille raies. A mi-chemin, elle se retourna, et avec un sourire espiègle :

« Eh bien! venez-vous? » me cria-t-elle.

Ce n'était pas l'envie qui me manquait, mais je n'aurais pas osé monter sans y être invité. Je la suivis en rougissant, et nous nous trouvâmes bientôt tous deux au cœur de l'arbre.

La position était fort agréable, sinon très commode; à chaque mouvement que nous faisions, son bras et ses cheveux effleuraient ma joue, et elle riait, tandis que j'avais l'air très sot et très emprunté. A la fin, elle s'accrocha d'une main au tronc de l'arbre, et s'assit jambes pendantes sur une branche horizontale. J'en fis autant, et nous nous trouvâmes l'un près de l'autre, mollement balancés par la branche élastique et fléchissante; seulement, moi, je n'avais pas comme elle un point d'appui pour me tenir commodément, ou plutôt le seul point d'appui qui me fût offert était son épaule ou sa taille, et mon horrible timidité m'empêchait de m'en servir. Combien alors j'enviais la légèreté et

l'adresse du loriot mangeur de guignes! En voilà un qui sait rester en équilibre sur les branches, et que l'obligation de se tenir haut perché entre ciel et terre ne gêne ni pour satisfaire sa gourmandise ni pour être aimable! Le vent a beau secouer l'arbre, il se balance avec la feuillée et n'en perd pour cela ni son appétit ni sa présence d'esprit.

Je n'en aurais pu dire autant, et malgré l'affriolante compagnie de ma mignonne voisine, je me sentais fort mal à mon aise, et plus gauche encore qu'avant. Elle ne semblait pas s'en apercevoir et picorait gaiement les fruits à portée de sa main ou de ses lèvres.

« Il fait bon ici, soupira-t-elle, ne trouvez-vous pas que nous sommes comme le loriot avec sa payse, dans leur nid suspendu? »

Était-ce une invite à imiter le loriot jusqu'au bout?... Je ne sus pas la comprendre; d'ailleurs j'avais toutes les peines à me tenir sur la branche; au bout de cinq minutes, je fis un faux mouvement et je me laissai bêtement choir au pied du cerisier.

Elle éclata de rire, — un petit rire bref et nerveux, — puis ayant bourré ses poches de cerises, elle descendit à son tour.

J'étais furieux contre moi-même, et sans presque parler, languissamment, maussadement, nous reprîmes le chemin de la maison, tandis qu'à la lisière du bois, le loriot avec son chant flûté avait l'air de railler ma sottise.

LE COFFRET

Dans certaines de nos provinces de l'Est, les mieux cultivées, les plus ouvertes en apparence à la civilisation, il existe encore des coins d'une sauvagerie absolument primitive. Telles étaient, il y a quelques années, les friches qui s'étendent entre Vivey et Grancey-le-Château. Ce plateau, l'un des plus élevés de la montagne langroise, forme le point de séparation des eaux qui descendent vers l'Océan ou vers la Méditerranée. A l'époque dont je parle, il était presque entièrement inculte et dépourvu de chemins. Ses ondulations grises et pierreuses fuyaient à perte de vue, uniquement coupées de loin en loin par d'antiques *murgers,* ou par de rares buissons d'aubépines centenaires. A l'une des extré-

18

mités de cette lande revêche, les eaux de la Tille ont creusé un étroit vallon au revers duquel s'étagent les masures de Villemervry, un pauvre village perdu dans la montagne et que de vagues sentiers, frayés par les bûcherons et les pâtres, reliaient seuls, alors, au chef-lieu de canton. Les habitants, coupeurs de bois ou braconniers pour la plupart, y vivaient isolés du reste du monde; le piéton, porteur de lettres, ne les visitait que de deux jours l'un, et encore, en hiver, par les temps de neige, on restait des semaines sans voir surgir du chemin creux sa blouse bleue à collet rouge. On vivait replié sur soi-même; les usages, les superstitions, le patois du temps jadis, s'y conservaient inaltérés, ainsi que des momies sous les voûtes d'un hypogée. Les propriétaires de la gentilhommière, dont les tourelles, en forme de pigeonnier, dominaient le cours de la rivière, avaient l'esprit aussi arriéré que les simples boquillons nichés sous leurs toitures de pierres plates.

Cette bâtisse, du seizième siècle, qu'on appelait « le château », avait été occupée pendant longtemps par un vieil original nommé M. de Beaucharmoy, puis par sa

veuve, à laquelle il en avait légué l'usufruit, la nue-propriété ayant été réservée à un arrière-neveu, unique héritier collatéral du précédent possesseur.

Guy de Beaucharmoy, l'arrière-neveu en question, plus connu sous le nom du « petit Beaucharmoy », courait sur ses vingt-cinq ans et partageait ses loisirs entre la Côte d'azur en hiver, Paris au printemps et les villes d'eaux en été. Il jouissait, près de ces « demoiselles », de la réputation d'un aimable fêtard, et mangeait en leur compagnie une bonne part de ses revenus ; le reste passait au baccara ou à la roulette. Or, un matin, à Monte-Carlo, tandis qu'il s'éveillait assez maussade, à la suite d'une forte culotte attrapée, la veille, au trente-et-quarante, on lui remit une lettre recommandée qu'il déchiffra tout en dégustant son chocolat ; après quoi, il sifflota l'air des *Petits Pavés* et sa figure s'épanouit. Par cette lettre, le notaire de Grancey lui mandait que la veuve de Beaucharmoy était morte d'une pneumonie en son château de Villemervry, et l'invitait, par suite du décès de l'usufruitière, à se rendre là-bas pour assister à la levée des scellés et prendre

possession du domaine dont il se trouvait maintenant le plein propriétaire.

Ce domaine se composait de la gentilhommière mentionnée plus haut et de cinq hectares de forêts. « Voilà qui tombe à pic, songea le petit Beaucharmoy, sans donner une larme à la défunte qu'il n'avait jamais vue; je vais filer à Villemervry par les voies rapides. Qui sait ? Je trouverai peut-être dans le pigeonnier de mon grand-oncle quelque aubaine inattendue?... Le bonhomme était économe et devait cacher de l'argent dans ses vieux bas. Dans tous les cas, je lessiverai son pigeonnier et ses bois au plus vite et je reviendrai ici avec la forte somme. »

Donc, un soir de novembre, Guy de Beaucharmoy, bien emmitouflé dans une chaude fourrure, prit le rapide, s'arrêta à Dijon pour déjeuner, se transborda dans le petit chemin de fer d'Is-sur-Tille et débarqua, au coucher du soleil, à la station de Selongey, où il avait commandé une voiture par dépêche. Là, commençait la portion la moins agréable du voyage. De Selongey, à Villemervry, il y a trois bonnes lieues de pays par des chemins de traverse. La voiture était une carriole sus-

pendue sur l'essieu, traînée par un cheval de labour, et Guy fut durement cahoté dans les ornières où les roues entraient parfois jusqu'au moyeu. Par-dessus le marché, la nuit tombait et une bise piquante balayait le plateau, où l'on entendait à distance de lugubres hurlements qui semblaient sortir des bois lointains.

— Voilà, dit Guy au conducteur, des chiens qui aboient étrangement.

— Ce ne sont pas des chiens, répondit l'autre, ce sont les loups qui commencent leur musique...

Le petit Beaucharmoy n'en menait pas large. Il ordonna au cocher de presser l'allure de son cheval. Celui-ci ne lui obéit que trop, car dans une sorte de raidillon qui descendait sur Villemervry, la bête butta et la carriole versa dans le fossé le voyageur et le conducteur. Ils en furent quittes pour la peur; le village était proche, et Guy gagna clopin-clopant le château, où il fut reçu par une vieille paysanne en coiffe noire, qui cumulait les fonctions de femme de charge et de gardienne des scellés.

Elle l'attendait et le conduisit dans une

chambre haute, où il trouva une claire flambée et une table servie. Le souper était passable, le vieux bourgogne de la cave avunculaire se laissait boire; Beaucharmoy, suffisamment réconforté, se coucha dans un grand lit à colonnes qui ressemblait à un corbillard, et où il dormait comme une souche.

Le lendemain matin, il apprit, en se réveillant, que le notaire et le juge de paix venaient d'arriver. On procéda rapidement à la levée des scellés. Quand cette formalité fut terminée, Guy retint le tabellion et le juge à déjeuner, et tout plein de son sujet, leur communiqua son intention de vendre immédiatement et au plus offrant le château, ainsi que les bois qui en dépendaient. A ses questions sur la valeur des propriétés dans le canton, et sur la possibilité de trouver promptement acquéreur, le notaire cligna ses yeux narquois et fit une grimace qui résumait malicieusement la médiocre estime où il tenait le petit Beaucharmoy et le peu de confiance que lui inspirait l'opération proposée.

— Monsieur, dit-il, pour ce qui est du château, dont le délabrement exigerait de

grosses réparations, vous ne trouverez pas amateur dans notre pays ; quant à vos bois, ils ont notablement perdu de leur importance; depuis quelques années, ils sont mal surveillés, les délinquants ont pris l'habitude d'y aller en maraude ; ils y ont pratiqué, clandestinement, des coupes blanches, ainsi que vous pourrez vous en assurer à votre première visite. Il vous faudra attendre dix ou vingt ans, avant d'en tirer un sou...

Après avoir donné cette consultation, d'une voix aiguë et nette, le notaire interrogea du regard le juge de paix ; celui-ci opina du bonnet ; puis, tous deux, ayant bu leur café, saluèrent Beaucharmoy et reprirent pédestrement le chemin du chef-lieu.

Resté seul et fort désenchanté, Guy parcourut avec mélancolie le château, de haut en bas. Il conservait le romanesque espoir d'y découvrir quelque trésor caché. Il sondait les murailles, visitait les meubles, scrutait les placards, fouillait les tiroirs, mais en vain. Il ne collectionnait que des vieilleries et des bibelots sans valeur. — Déconvenu et fourbu, il était rentré tristement dans sa chambre à coucher et il en auscultait pour la seconde

fois les murs, lorsqu'en dérangeant un secrétaire, il aperçut, par derrière, la serrure d'un placard pratiqué dans la paroi lambrissée. Il réussit à l'ouvrir et eut un geste de joyeuse surprise en y constatant la présence d'un coffret de marqueterie, hermétiquement clos et solidement rivé par sa base à la menuiserie du placard. Son imagination flamba immédiatement comme un feu de paille. Plus de doutes, il avait mis la main sur le magot rêvé !... Il sonna la vieille chambrière et se fit apporter tous les trousseaux de clés existant au logis. Après de fiévreux et infructueux essais, une petite clé rouillée s'adapta enfin à la serrure, y joua avec un grincement de bon augure, et tout d'un coup le couvercle céda.

Le coffret, doublé à l'intérieur d'une étoffe de soie couleur réséda, ne contenait qu'un écrin de maroquin vert, plat et oblong, semblable à ces étuis où l'on renferme des couteaux. « Des diamants, peut-être ! » se dit Beaucharmoy, en palpant l'écrin et en le transférant avec un battement de cœur sur une table, en pleine lumière. D'un coup sec, il fit sauter le couvercle, ouvrit la boîte et

proféra un juron si énergique que la vieille servante en tressauta et se signa, scandalisée.

Sur un capiton de velours grenat, onze minuscules paquets d'une matière parcheminée s'étalaient méthodiquement. A chaque petit rouleau était fixée une étiquette. Guy déchiffra rageusement la première de la rangée. Elle portait :

« Nombril de Pierre de Beaucharmoy, né le 21 mai 1730. »

Cette étrange nomenclature se répétait pour chacun des Beaucharmoy mâles, nés dans l'intervalle. Le dernier rouleau était étiqueté du nom du grand-oncle de Guy, Eustache de Beaucharmoy.

— Qu'est-ce que ça signifie? demanda-t-il, furibond, à la domestique qui écarquillait les yeux.

— Ma fi !... monsieur, répondit-elle, c'est des drôles de reliques, et ce que vous avez de mieux à faire est de les remettre en place... Voyez-vous, c'est un vieil usage du pays. Quand un garçon naît dans une famille, on noue le bout du cordon qui vient d'être détaché... On le garde soigneusement et, quand l'enfant a ses sept ans, on le lui donne

à dénouer; s'il réussit à défaire le nœud, c'est signe de chance pour toute sa vie...

— C'est idiot! grogna Beaucharmoy; allez, je n'ai plus besoin de vous!...

Demeuré seul, il saisit violemment l'écrin et il se disposait à tout jeter au feu, quand une réflexion de joueur le retint :

— Tout de même, pensa-t-il, ça ferait un fameux fétiche.

Il réintégra pieusement les onze nombrils dans la boîte oblongue, l'enferma dans sa valise et repartit le lendemain matin pour Monte-Carlo.

— Mon cher, confiait-il quinze jours après à son ami des Echerolles, auquel il avait conté l'histoire, on dira ce qu'on voudra : il y a des amulettes dont la vertu est indiscutable. Depuis que je porte sur moi les onze nombrils de mes ancêtres, j'ai ponté dix fois sur le 17, et ça n'a pas raté : chaque fois, il est sorti... Je gagne tout ce que je veux!

UN COIN DE L'UNTERWALDEN

Alphonse Karr l'a dit, il y a longtemps déjà : « On *n'a* pas un chien, c'est le chien qui vous a et qui vous mène. » J'en fais en ce moment l'expérience. On m'a donné un aimable petit chien, gros comme les deux poings et appartenant, je crois, à l'espèce *toy-terrier*. Avec ses pattes élégantes et menues, son corps mince, son poil fauve et doré, sa tête fine aux oreilles hautes et mouflues, il ressemble à un chevreuil lilliputien. Ses yeux pareils à deux cerises noires, son nez couleur de truffe, sa bouche spirituellement fendue, lui donnent une espiègle frimousse d'écureuil. Avec cela, il a l'humeur enjouée, le cœur tendre, et je me suis rapidement attaché à lui. Il répond au nom d' « Ami », et il est vraimeut un ami

pour moi. Pendant ces dernières semaines de violentes chaleurs, l'étouffante atmosphère parisienne avait fort éprouvé sa constitution délicate; le vétérinaire consulté ayant ordonné pour Ami l'air des montagnes, nous nous sommes décidés à partir pour le lac des Quatre-Cantons, et nous sommes arrivés, un beau matin, à Lucerne, l'un portant l'autre.

Si vous possédez un chien aimé, défiez-vous de ces grands hôtels à l'américaine, qui dressent leurs prétentieuses façades sur les bords du lac. En ces somptueux caravansérails, où tout est merveilleusement organisé pour rançonner le voyageur, on est barbarement inhospitalier pour les représentants de la race canine. Au *Luzernerhof*, lorsque nous avons, Ami et moi, pénétré dans la salle du restaurant, un garçon au correct habit noir et à l'obséquieux sourire nous a impitoyablement arrêtés sur le seuil : « Il n'est pas permis d'introduire les chiens dans la salle à manger. — Mais celui-ci est si petit et si peu gênant ! — Impossible, c'est la règle. — Je ne puis pourtant pas le laisser mourir de faim ? — On le servira en haut, dans sa chambre. »

Mais voilà : Ami abhorre la solitude ; dès qu'il se voit seul, entre quatre murs, il pleure de grosses larmes et pousse des cris de détresse qui me fendent le cœur. Réduit à cette dure extrémité, je le prends dans mes bras, je sors furieux de l'hôtel et nous errons à travers les rues, en quête d'un restaurant où nous puissions déjeuner librement tous deux. La même scène s'étant renouvelée à l'heure du dîner, j'ai pris le parti d'émigrer à la campagne, et, le lendemain matin, j'ai demandé ma note. Si, au *Luzernerhof*, les chiens sont considérés comme de pures « encombrances », en revanche, on leur fait payer cher l'hospitalité qu'on leur donne si chichement. La note portait sans vergogne :

Appartement. . . . . . . 8 fr.
Chien. . . . . 2 fr.

Deux francs pour le gîte d'Ami ; c'était juste le prix que je payais pour moi à Stanz, quand je vins la première fois, en touriste, dans l'Unterwalden ! Je me rappelai du même coup que Stanz se trouvait de l'autre côté du lac et ce souvenir me poussa à aller revoir ce bourg pastoral où j'avais séjourné, il y a

trente ans, avec des camarades, quand nous parcourions la Suisse, sac au dos.

Le bateau à vapeur nous a transportés, Ami et moi, en trois quarts d'heure à Stanzstadt, et, de là, un tramway électrique nous a conduits au chef-lieu du Niedwald.

Bien que la civilisation l'effleure maintenant, sous la forme d'un funiculaire grimpant jusqu'aux cimes du Stanzerhorn, où on a bâti un hôtel, Stanz a gardé sa patriarcale physionomie d'il y a trente ans. Ses chalets, revêtus d'écailles de bois, ouvrent toujours leurs fenêtres à petits carreaux octogones sur un horizon de prairies et de vergers, entre les flancs boisés du Bürgerstock et les hauts pâturages verdoyants du Stanzerhorn. L'auberge de l'*Ange*, où nous étions logés, a conservé sa mine avenante et ses longues tables de noyer. Sur la place, la fontaine, surmontée d'une statue de Winckelried, chante, comme autrefois dans sa vasque ronde, autour de laquelle de blondes filles aux bras nus viennent remplir leurs seilles de sapin. L'église au porche béant, laissant voir tout au fond le maître-autel de marbre blanc et noir, étend son ombre sur le petit cimetière

herbeux, plein de tombes aux inscriptions naïves. Et voici encore au bord de la route, la vieille *wirthschaft*, décorée de fresques, où Caspar Odermatt offre sa bière fraîche aux clients. A toutes les fenêtres à croisillons de pierre sculptée, des pots d'œillets et de géraniums penchent leurs tiges fleuries et les balancent au vent, comme pour inviter les passants à vider un bock à l'abri du gros noyer, en face du jardinet où de grands soleils étalent leurs énormes fleurs couleur d'or. Tête nue et pieds nus, un capucin à la barbe touffue, à la face réjouie, cause familièrement sur le seuil avec l'hôte en manches de chemise et l'hôtesse blonde et grassouillette. Il serre rapidement la main du mari, plus longuement les mains de l'hôtesse aux joues roses, puis il s'éloigne d'un pas leste, et sa silhouette brune se détache au loin sur la route blanche qui fuit entre les prés verts.

Trente ans!... Les années ont marché plus vite encore que ce moine alerte, dont la robe brune n'est plus qu'un point, là-bas, sur la verdure des vergers... Il me semble que c'était hier que nous débouchions de la route de Beckenried, l'alpenstock à la main et un bou-

quet de cyclamens au chapeau. Nous faisions notre premier voyage à pied et nous trouvions tout charmant : les chalets aux fenêtres fleuries, les grands prés embaumés d'odeurs de foin frais coupé, le frugal repas de l'auberge et jusqu'à l'eau limpide de la fontaine.

En revoyant ce pastoral coin de l'Unterwalden, il m'a semblé que ma jeunesse ressuscitait; comme c'est maintenant un état d'âme qui ne se reproduit pas souvent, j'ai voulu le faire durer le plus longtemps possible, et j'ai résolu de passer quelques jours dans le familier voisinage de l'eau, des prés et des bois. Justement, j'ai trouvé à Stanzstadt, au bord du lac, le gîte rêvé, et nous nous sommes installés, Ami et moi, à l'hôtel Winkelried. Là, on aime les chiens et on ne leur fait pas grise mine. Là, point d'ascenseur ni d'éclairage électrique, mais des chambres proprettes et claires, dont les fenêtres ouvrent de tous côtés sur l'eau verte du lac et le verdoiement des prés et des bois montueux; — point de cérémonieux garçons en habit noir, à l'impertinente obséquiosité, mais de bonnes figures d'hôtes, d'accortes servantes aux bras nus et aux tresses blondes; — quelque

chose de *heimlich* et de reposant. On mange en plein air, sous une épaisse feuillée de marronniers, ayant devant soi la vaste nappe souriante du lac où passent à chaque instant des bateaux chargés de touristes. Le soir, l'hôte suspend des lanternes vénitiennes aux branches des arbres, et cet éclairage aux lueurs changeantes, noyées dans la verdure, semble doux au sortir des banales salles à manger où, sous une lumière crue et aveuglante, des gentlemen étalent leur gilet en cœur à côté des misses et des ladies, sanglées et guindées dans leur toilette de gala. Ami et moi, nous respirons à l'aise en ce nouveau gîte où nous pouvons vivre à notre guise.

Quand la nuit vient, une solennelle paix descend sur la terre et sur l'eau. Les derniers bateaux à vapeur sont passés. Il ne reste plus sous les marronniers que quelques rares pensionnaires dont les silhouettes sont à peine visibles. N'étaient les lumières électriques qui rayonnent là-haut sur les cimes du Stanzerhorn et du Pilate, et qui révèlent l'existence de quelqu'un de ces fastidieux hôtels cosmopolites, on se croirait à cent lieues de la vie civilisée. Les étoiles se mirent

tranquillement dans l'eau profonde, le village s'endort; on n'entend plus que le discret glissement d'une barque de pêcheur. Au-dessus de Bürgerstock, la lune presque ronde encore surgit parmi les arbres et jette sur le lac un long rayon qui remue comme un filet aux mailles d'argent. C'est l'heure de regagner sa chambre et son lit, où on s'étend avec la joyeuse perspective de contempler le lendemain les montagnes, l'eau et le ciel dans le lustre de leur blonde et matinale fraîcheur.

MATIN DE BROUILLARD

Ce matin, j'avais un article à écrire et, fort en peine de trouver un sujet, je suis descendu au jardin dans l'espoir d'en prendre un à la pipée.

Ciel gris et bas. Un brouillard blanc enveloppe les objets d'un voile mystérieux. Sur le fond laiteux de la buée, les arbres détachent mollement leurs noires silhouettes effeuillées. Bien qu'ils soient sans verdure, ils n'en ont pas moins de charme et de caractère. Si je ne craignais point de paraître paradoxal, j'ajouterais que leur réelle beauté gagne à cette nudité hivernale. C'est seule-

ment après que tous ses vêtements sont tombés, qu'une femme vraiment belle peut faire apprécier l'éclatante splendeur de ses formes parfaites. Il en est de même des arbres; on n'en comprend jamais mieux l'originale beauté que lorsqu'ils se présentent à nous dépouillés du trompeur vêtement des feuilles et des fleurs. Je regardais tout à l'heure ceux qui ont poussé chez moi depuis cinquante ou soixante années, et je remarquais combien leur sévère nudité mettait mieux en valeur le caractère de robustesse ou de grâce qui leur est particulier. Le tulipier avec son fût svelte, ses branches élégamment relevées en forme de lyre, laisse voir plus harmonieusement la noblesse de son attitude. Un vieux catalpa contorsionne d'un air rageur sa ramure noueuse, enchevêtrée et revêche. Les bouleaux au mince tronc de satin blanc, gercé de noir, accusent avec plus de candeur la gracilité de leurs brindilles menues. L'échevèlement du saule pleureur, aux longues branches flexibles et retombantes, a quelque chose de plus navré et de plus abandonné...

Le brouillard est peu suggestif, et je cherche en vain une idée parmi ces blanches vapeurs qui flottent très bas et viennent se condenser en larmes abondantes sur l'écorce lisse ou marbrée des platanes. L'air est doux, bien qu'imprégné d'humidité; la terre est tiède, de gros bourgeons éclatent au long des tiges des pivoines arborescentes, et des boutons rougissants se forment sur les rameaux des cognassiers du Japon. Ce n'est pas encore le printemps, mais ce n'est déjà plus l'hiver. Une famille de bouvreuils, gîtée dans un fouillis de sureaux, y grasseye timidement un bout de chanson, tandis qu'invisibles, parmi la buée, des mésanges gazouillent une romance plus vive et plus printanière. Un merle, en train de vermiller, se trouble à mon approche, fend la brume de son aile noire, et s'enfuit avec un cri guttural; là-haut, agitant sa queue mobile, une pie sautille d'arbre en arbre, et vient voir si son nid de l'an dernier est toujours solidement fixé à la cime d'un grand platane. Assurément, tous ces oiseaux sentent de loin la venue du renouveau, et sont déjà travaillés par le désir des accouplements futurs.

En bas, dans le gazon trempé d'humidité, il y a aussi un commencement d'agitation vernale. Des violettes précoces déplient çà et là leurs minuscules capuces bleuissantes, et des primevères aux feuilles étalées ouvrent au ras du sol leurs fleurs blanches ou roses, pareilles à des regards mouillés. L'aspect de ces frêles boutons s'essayant à fleurir me fait songer tout à coup à l'odorante profusion des violettes russes, s'épanouissant à foison et garnissant les deux bordures d'une longue allée de villa aux environs de Nice. Et me voilà pris d'une nostalgie de soleil et de ciel bleu. Je me transporte en imagination sur les hauteurs de Brancolar, d'où, par-delà un moutonnement d'oliviers argentés, on aperçoit la Méditerranée couleur de violette et l'azur foncé des montagnes de l'Estérel. Je vois de blanches statues se profiler sous des arceaux de myrtes d'un vert sombre, et la divine lumière du Midi m'emplit les yeux. Puis, comme il y a en nous deux hommes divers et contradictoires, la timide éclosion des primevères roses me rappelle les printemps tardifs de mon pays de l'Est, alors qu'avec une joie juvénile, dans le jardin pa-

ternel, je surprenais parmi la neige fondue le clair sourire des roses de Noël et des hépatiques. En ce temps-là, je n'étais pas encore blasé par de nombreux retours de renouveau, et je saluais allègrement cette prime aube de la belle saison. C'était pour moi l'annonce d'un reverdissement universel. Mon cœur battait dans l'attente de merveilleuses surprises, comme bat le cœur des enfants au coup de sonnette d'un visiteur du jour de l'An, qui arrive les poches pleines de mystérieux cadeaux.

Oui, ce n'est pas encore le printenps, mais ce n'est déjà plus l'hiver. Cette brumeuse matinée de février où, cependant, parmi les buées blanchissantes on devine parfois un pâle soleil qui voudrait percer, ce douteux essai d'éclosion m'apparaissent comme le symbole de notre siècle finissant, en travail et en quête d'une évolution. Il me semble qu'il y a dans la jeunesse la sourde et tumultueuse espérance d'un ordre de choses nouveau. On est las du pessimisme noir, de l'esprit scientifique étroit, du naturalisme brutal, qui n'ont donné que des résultats négatifs. On se retourne avec une attention émue vers l'incon-

naissable et on cherche à en sonder le mystère. En art, on est à la recherche d'une formule neuve qui traduise plus fidèlement les rêves, les inquiétudes, les tendresses cachées dans l'obscur fond de l'âme humaine.

En politique, on est tourmenté d'un besoin d'idéale justice, on est pris d'un sentiment de profonde pitié pour les souffrances et les misères imméritées. Cet effort vers une évolution intellectuelle et morale aboutira-t-il? L'an 1900 verra-t-il s'épanouir quelque idée plus géniale et moins stérile que cette bourgeoise Exposition universelle annoncée à grand bruit et accueillie avec un médiocre enthousiasme? Nul ne pourrait l'affirmer; mais il est certain que les jeunes générations tressaillent d'une anxieuse attente. C'est à elles qu'il appartient de nous épargner une déception nouvelle. Il faut qu'elles marchent au devant du printemps pressenti avec bonne foi et bonne volonté, et surtout qu'elles aient dans le cœur un peu de la confiante spontanéité, un peu de la simplicité de ces fleurettes qui éclosent dans le gazon mouillé.

Tandis que je pense à ces choses, là-haut sur les branches noyées de la brume, les mé-

sanges continuent bravement leur fraîche chanson. Elles croient à la venue du renouveau, celles-là, et elles marquent déjà la place de leur nid...

Et mon sujet?... Excusez-moi, je ne l'ai pas trouvé. Il y a décidément trop de brouillard.

RÉSURRECTIONS

Non seulement je crois, après Virgile, aux larmes et aux sourires des choses, mais j'imagine, comme l'a dit quelque part Victor Hugo, que « tout est plein d'âmes » ; — ou plutôt qu'une âme unique est obscurément éparse dans les animaux, dans les plantes et jusque dans ce qu'on est convenu d'appeler la matière inerte.

D'innombrables liens frêles et douloureux
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses (1) ;

et par une fraternelle réciprocité le mystérieux frisson de ces âmes fragmentaires, éparses dans toute la nature, arrive sympa-

(1) Sully-Prudhomme, *Stances et poèmes*.

thiquement jusqu'au fond de la mienne. Les milieux que nous habitons ont certainement une influence sur nous, mais par contre nous agissons magnétiquement sur les objets qui entourent, et nous les imprégnons de nos tristesses et de nos joies. — Supposez une antique demeure longtemps inhabitée, et où tout chante le mélancolique poème de l'abandon et de l'oubli. L'herbe a poussé dans les allées, les plantes parasites ont étouffé les floraisons des jardins, la moisissure a rongé les tapisseries et terni les glaces, les pièces vides et démeublées ont une sonorité morne et le bruit des pas semble y éveiller dans l'ombre les voix spectrales des hôtes d'autrefois; l'ennui et la désolation tombent comme une cendre grise du haut des plafonds écaillés et noircis. Mais qu'un beau jour un couple jeune et amoureux vienne abriter sa tendresse sous le toit de la vieille maison longtemps déserte, et alors, sous l'influence de cette double jeunesse, il s'opérera comme un renouveau dans cette demeure délabrée : le jardin refleurira, la lumière entrera gaîment par les fenêtres ouvertes, un souffle vivace secouera la poussière des tentures, les antiques

miroirs refléteront des regards épris et des lèvres épanouies, et les portraits des aïeux, qui se sont aimés autrefois dans ce même logis, sembleront s'animer dans leur cadre pour sourire aux amoureux d'aujourd'hui. — Je crois volontiers à cette intime et sympathique correspondance des êtres et des choses, à ces mystérieuses résurrections d'un passé évoqué tout à coup par le magique pouvoir de certaines conjonctions de circonstances propices.

Je rêvais à tout cela, l'autre soir, dans un majestueux hôtel du faubourg Saint-Germain où se donnait le premier grand bal de la saison. L'hôtel a appartenu, dit-on, à la famille Beauharnais. Ses lambris blancs à filets d'or ont vu passer toute la société lettrée, raffinée et brillante de la fin du dix-huitième siècle. Mably, Bitaubé, Bailly, Cubières et Dorat s'y sont réunis autour de la séduisante et spirituelle Fanny Beauharnais. Ses grandes glaces ont refleté les hautes coiffures poudrées, les robes à ramage des belles dames du temps de Louis XVI, et aussi les coiffures à la Titus, les étroites tuniques transparentes des merveilleuses du Directoire. Aujourd'hui il donne

l'hospitalité à une grande Revue. On l'a accommodé aux exigences du luxe et du confortable modernes, mais sans altérer sa physionomie à la fois élégante et imposante. Une habile décoration a conservé aux pièces hautes et spacieuses la belle et savante ordonnance d'autrefois; les boiseries pleines aux sobres moulures d'or, les tentures de lampas ou de brocatelle accompagnent de leurs plis amples les lignes architecturales, sans étouffer l'air ni la lumière. Au seuil de ces salons où étaient venus les beaux esprits et les philosophes du siècle passé, la jeune maîtresse du logis, ressuscitant les grâces aimables et spirituelles de l'hôtesse d'autrefois, faisait accueil aux artistes, aux lettrés et aux hommes politiques du Paris d'aujourd'hui. Sur le fond sombre des habits noirs se détachaient, comme une floraison lumineuse, les têtes féminines brunes ou blondes, les épaules nues aux blancheurs rosées ou lactées, les tulles frisonnants, les velours frappés, les satins brodés et enguirlandés des toilettes actuelles, d'une fantaisie si variée et si charmante. Un orchestre masqué par des massifs de plantes vertes, jouait des valses viennoises au rythme tantôt

brusque, tantôt langoureux, à la mélodie parfois bruyante comme un éclat de rire et parfois mélancolique jusqu'aux larmes ; et aux accents de cette musique invisible, les danseurs et les danseuses tournoyaient avec des sourires sur les lèvres et des pétillements de plaisir dans les yeux.

Parmi ces danseuses qui fuyaient ou reparaissaient suivant les caprices du quadrille ou les entraînements de la valse, mes regards s'attachaient surtout à deux jeunes filles, deux sœurs, toutes deux brunes au teint mat, aux grands yeux noirs, pareillement vêtues de blanc et simplement coiffées de leurs épais cheveux crêpelés. Je savais qu'elles étaient les petites-filles de George Sand et qu'elles venaient pour la première fois au bal ; j'étais profondément attendri à la pensée qu'elles avaient choisi pour leur début dans le monde la maison de cette Revue où leur illustre grand'mère a commencé et fini sa longue carrière littéraire, si pleine de belles œuvres magistrales. Et justement, dans le salon où ces deux jeunesses en bouton savouraient le plaisir de leur premier bal, le portrait de l'aïeule peint par Delacroix et fixé à l'un

des lambris, semblait s'incliner légèrement pour suivre d'un œil maternel et passionné ces deux enfants qu'elle avait tant aimées. L'une d'elles, l'aînée, je crois, offrait une ressemblance si saisissante avec l'original du portrait qu'on en était émerveillé et troublé. Mêmes grands yeux sombres et mystérieux, même bouche au sourire de sphinx, même front puissant et volontaire. Sous l'influence grisante de la musique câline, du rythme tournoyant et des lumières du bal, je devenais peu à peu la proie d'une hallucination. Le phénomène de résurrection dont j'ai parlé s'opérait, et je me figurais voir Aurore Dupin elle-même aux jours de son impétueuse et fraîche jeunesse, dansant en robe blanche aux bals de La Châtre. Les regards fixés sur cette jeune fille dans laquelle revivaient les grâces et le charme de l'aïeule, j'évoquais lentement et un à un tous les chefs-d'œuvre publiés par George Sand dans cette Revue, dont on fêtait presque la cinquantaine ce soir-là.

Je revoyais les traînes de la Vallée noire où *Valentine* entend dans la nuit la voix de Bénédict; les rues silencieuses de La Châtre

où commence cette adorable idylle d'*André,* et la gentilhommière du marquis où elle finit si tragiquement. Je suivais la chevauchée d'Edmée de Mauprat à travers les brandes. La musique passionnée et les admirables pages des *Lettres d'un voyageur* me bourdonnaient aux oreilles. Je cheminais lentement dans les étroits sentiers qui longent la Creuse, et tous les paysages si magistralement peints par la grande romancière se succédaient à la file : la rivière encaissée dans ses rives abruptes et pierreuses, les châtaigneraies, les roches surplombantes où se dresse un vieux château en ruine, demi-pigeonnier et demi-manoir; Châteaubrun, Gargilesse; puis la lande semée de loin en loin de bouquets de bois, où monte à la brune la plaintive et traînante chanson d'une pastoure berrichonne. Je repassais en esprit ces contes d'une fantaisie si fraîche et si merveilleuse, écrits justement pour ces deux enfants qui dansaient là-bas. — D'évocations en évocations, je me retransportais dans l'entresol de la rue Saint-Benoît, au temps où l'on corrigeait les épreuves du *Marquis de Villemer*. Je revoyais l'ancien domicile de la Revue avec ses quatre pièces en enfilade, dont

les fenêtres donnaient sur un jardinet où verdoyait une étroite pelouse. Le temps passé ressuscitait aussi pour moi; je me retrouvais grimpant avec un battement de cœur le petit escalier de cet entresol, et abordant pour la première fois le terrible directeur d'alors, à l'accueil indulgent duquel je dus la publication de mes premiers vers. Oh! ces lointains souvenirs de jeunesse!... Je les entendais tourbillonner autour de moi comme un essaim d'abeilles murmurantes, et je les regardais, avec un sourd attendrissement, monter dans l'atmosphère lumineuse du bal, tandis que l'orchestre soupirait une nouvelle valse, et que les deux jeunes filles en blanc s'envolaient légèrement au bras de leur danseur.

UN SAINT, AMI DES DAMES

Ce n'est point seulement à Paris qu'on imprime de beaux livres. Grâce à la décentralisation renaissante, l'art de la librairie refleurit en province et produit par-ci par-là de vraies merveilles typographiques. Ainsi, à Moutiers, tout au fond de la Haute-Savoie, M. F. Ducloz, imprimeur, vient de publier, en deux volumes, une magnifique réimpression de l'*Introduction à la Vie dévote,* de saint François de Sales. Le livre, fabriqué avec un goût et un art parfaits, contient le texte de l'édition originale de 1610. Accompagnée d'une curieuse bibliographie de M. A. Perrin et d'une savante étude iconographique par M. John Grand-Casteret, cette remarquable réimpres-

sion sera chère aux bibliophiles et deviendra vite un de ces ouvrages rarissimes que se disputeront les amateurs.

Dans cette Savoie, dont j'ai été l'hôte pendant cinq ans, on ne m'a point oublié et l'éditeur, M. F. Ducloz, a bien voulu m'offrir le chef-d'œuvre de saint François de Sales — aimable surprise dont je lui suis très reconnaissant, car elle m'a procuré le plaisir de me retrouver en esprit aux bords du lac d'Annecy et de relire un livre où l'âme savoyarde se révèle dans toute sa fleur, avec sa fine saveur et son charme exquis.

Saint François de Sales est né, comme on le sait, à quatre lieues d'Annecy, au château de Sales, en 1567. Il étudia la philosophie à Paris, chez les Jésuites du collège de Clermont, puis fit son droit à Padoue et revint en son pays natal, plein de doctrine, ayant en outre acquis le don précieux de se faire aimer et de gagner les âmes. Pris de la vocation ecclésiastique, il mit au service de l'Église son imagination vive, la finesse de son esprit et les grâces attrayantes de ses façons de gentilhomme. Il devint le prévôt de l'évêque de Genève, alors résidant à Annecy, et fut

chargé d'aller convertir au catholicisme les populations du Chablais et du Faucigny, qui étaient à ce moment presque toutes protestantes. Il s'acquitta de cette mission avec un zèle ardent, et même avec une telle vigueur convaincue, qu'on l'accuse d'y avoir oublié un peu de sa douceur et mansuétude naturelles et d'avoir, plus que de raison, recouru au bras séculier pour faire rentrer les infidèles dans le giron de l'Eglise romaine.

Cette première entreprise, couronnée d un plein succès, le désignait pour les missions délicates et difficiles. Lorsqu'il n'était encore que coadjuteur de l'évêque de Genève, le duc de Savoie l'envoya à Paris, en 1602, pour y traiter des affaires spirituelles du pays de Gex. Il fit merveille à la cour de France et Henri IV essaya de l'y retenir. Il s'y montra un prédicateur éloquent, un grand convertisseur, tout en restant un aimable homme du monde. Ses manières affables, sa tendresse chrétienne, son imagination poétique, sa figure attirante conquéraient surtout les cœurs féminins. « Il avait, dit un de ses biographes, le corps droit et robuste, la taille riche, les épaules larges, la couleur vive, la tête grande et pleine et

presque toute chauve, les cheveux *fromentés* et châtains, les sourcils élevés et bien courbés, les yeux bleus, la bouche ronde, la barbe large, la voix grave... le marcher lent et pesant, les gestes nobles et naïfs. » En un mot, il représentait le beau type savoyard, à la fois fin et robuste, énergique et attrayant. Ses yeux bleus et son éloquence fleurie agissaient victorieusement sur les belles pécheresses et ce fut ainsi qu'il devint l'ami et le directeur de tant de nobles pénitentes mondaines. Il dirigea, entres autres, l'âme de Mme de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation, et celle de Mme de Charmoisy, une mondaine qu'il appelait « sa chère Philotée », et pour laquelle il écrivit, en 1608, l'*Introduction à la Vie dévote.*

Ce livre eut un succès soudain et universel. On le traduisit partout en Europe et on l'appelait « le livre de tous les livres et le livre de tous ». Sainte-Beuve le classait à côté des *Essais* de Montaigne et de l'*Astrée* de d'Urfé. Et, de fait, il est écrit dans une langue savoureuse et charmante. Il est plein d'images originales, colorées, inattendues, comme celle-ci : « Faites comme les petits enfants, qui de l'une

des mains se tiennent à leur père, et, de l'autre, cueillent des fraises ou des mûres le long des haies. Car de même, amassant et maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenez toujours de l'autre la main du Père céleste. »

C'est surtout dans les chapitres consacrés plus particulièrement aux femmes, que l'auteur de l'*Introduction à la Vie dévote* se montre un poète imprégné de tendresse et en même temps un profond et subtil psychologue. Il avait pieusement pratiqué le commerce des dames, il avait lu dans leur âme, reçu l'aveu de leurs faiblesses et il les connaissait à fond. « Les vierges, dit-il, ont besoin d'une chasteté extrêmement simple et douillette, pour bannir de leur cœur toutes sortes de curieuses pensées et mépriser d'un mépris absolu toutes sortes de plaisirs immondes... » De son temps, il y avait des *demi-vierges*, et c'est à elles qu'il pense dans le chapitre de la *Chasteté*, lorsqu'il ajoute : « Les jeunes gens, bien souvent, se laissent tellement saisir de la fausse et sotte estime qu'ils ont du plaisir des flammes voluptueuses, qu'après plusieurs curieuses pensées, ils s'y vont en fin finale

ruiner et perdre. » De son temps, aussi, le *flirt* sévissait déjà et il le condamne sévèrement dans un joli chapitre intitulé *Des amourettes*. « Quand ces amitiés folâtres se pratiquent entre gens de divers sexe et sans prétention au mariage, elles s'appellent amourettes... Or, par icelles, les cœurs des hommes et des femmes demeurent pris, engagés et entrelacés les uns aux autres en vaines et folles affections... Et, bien que ces sottes amours vont ordinairement fondre et s'abîmer en des charnalités et lascivetés fort vilaines, si est-ce que ce n'est pas le premier dessein de ceux qui les exercent... Que pensez-vous faire ? Donner de l'amour ? Non pas ; mais personne n'en donne volontairement, qui n'en prenne nécessairement. Qui prend, est pris en ce jeu... »

Saint François de Sales, sur cette délicate question de l'amour permis ou défendu, excelle en subtiles analyses, en savantes dissertations morales. Tout le chapitre : « *De l'honnesteté du lict nuptial* », est d'une psychologie curieuse, raffinée et pourtant chaste, qui rendrait des points à nos psychologues d'aujourd'hui. J'en dirai autant de

l'« *Advis pour les veuves* », où je lis ceci : « Les veuves qui ne le sont qu'en attendant l'occasion de se remarier, ne sont séparées des hommes que selon la volonté du corps ; mais elles sont déjà conjointes avec eux selon la volonté du cœur... La veuve ayant fait essai de la façon avec laquelle les femmes peuvent plaire aux hommes, jette de plus dangereuses amorces dedans leurs esprits. La veuve donc qui vit en ces folles délices, vivante est morte, et n'est à proprement parler qu'une idole de viduité. » Et cette malicieuse analyse se termine par une image d'une poésie charmante : « Bref, la vraie veuve est en l'Eglise une petite violette de mars, qui répand une suavité non pareille, par l'odeur de sa dévotion, et se tient presque toujours cachée sous les larges feuilles de son abjection... Elle vient des lieux frais et non cultivés, ne voulant pas être pressée de la conversation des mondains, pour mieux conserver son cœur contre toutes les chaleurs que le désir, même des amours, pourrait lui apporter.. »

Par ce printemps qui fleuronne, j'ai été

heureux de relire un livre si tendre, si naturel, si exquis. Il m'a fait mieux aimer encore la Savoie, dont il m'a rappelé les montagnes semées de fleurs sauvages aux vives couleurs les lacs azurés, limpides et profonds.

A PROPOS DES OISEAUX

Si, après mon ami Coppée, qui a si artistement parlé du rossignol, je reviens sur le chant des oiseaux, la faute en est un peu au cher poète. Il m'a mis aimablement en cause et a réveillé en moi le vieux forestier. Il a, néanmoins, beaucoup exagéré mes connaissances ornithologiques. Mon seul mérite est d'avoir longtemps vécu à la campagne. On devient vite expert en cette matière, quand on a souvent flâné, au printemps, à la lisière des bois, et, comme disait Pierre Dupont,

Quand on n'a pas l'oreille dure.

Le fait est qu'aujourd'hui encore, en mon jardin de Bourg-la-Reine, je me délecte à

écouter la symphonie des oiseaux, qui emplit en ce moment la sonorité de l'air : trilles des pinsons et des chardonnerets, gazouillement des mésanges, vocalises du merle, trémolo de la huppe, rentrée du bouvreuil, flûte d'or du loriot ; puis, par intervalles, sur ce fond incessamment varié, les notes redoublées, graves, profondes, des roucoulantes tourterelles. — Cette musique aérienne me remet en mémoire un chœur d'Aristophane, et je répète avec lui : « O peuple fortuné des oiseaux, qui n'as pas besoin de tunique pour l'hiver et qui ne crains point les rayons brûlants de l'été ! Vous gîtez parmi les prés en fleurs et sous les feuilles des arbres. Vous passez l'hiver dans les antres creux, au milieu des nymphes des montagnes ; au printemps, vous picorez les tendres bourgeons et les baies blanches des myrtes dans les jardins consacrés aux Grâces. » Aristophane n'était pas seulement un verveux poète comique, mais aussi un lyrique d'une superbe envolée et un naturaliste de premier ordre. Il y a dans ses chœurs des impressions de nature et de plein air merveilleusement suggestives, soit qu'il chante « les treilles de Lemnos déjà mûris-

santes » ou « la nuit sacrée étendant sur le ciel son manteau d'étoiles », ou bien encore « la voix charmeuse du rossignol montant, à travers le feuillage épais des platanes, jusqu'au trône de Zeus ». Aucun poète n'a mieux ni plus lyriquement parlé des musiciens ailés. Dans un des chœurs les plus curieux de sa comédie des *Oiseaux*, il a même essayé de traduire, par d'ingénieuses onomatopées, les originales modulations du rossignol, et il est arrivé à rendre, sinon le charme de cette sensuelle musique, du moins le dessin exact et la contexture de la mélodie :

« Muse des forêts, — tio tio tio tio tix, — muse féconde, en compagnie de laquelle, à travers les vallées boisées et les hautes collines — tio tio tio tix — perché sous la feuillée des frênes, je tire de mon gosier des hymnes sacrés pour le dieu Pan et les montagnes maternelles, — tio tio tio tio tio tix — et de là, comme la voletante abeille, nourrie du suc des chants ambrosiaques, je porte partout ma douce mélodie — tio tio tio tio tix. »

Assurément, bien des fois, le poète errant au printemps sur les pentes de l'Egialée avait, pendant les claires nuits attiques, étudié et

noté la chanson du rossignol. Ce n'est pas lui qui eût commis l'erreur commune à plusieurs écrivains modernes, de faire chanter le virtuose en toute saison. Sous ce rapport, je suis forcé de constater que le public parisien, et même les lettrés, n'ont que des notions très vagues sur les mœurs de nos oiseaux. Je me rappelle que lors de la publication de *Nana* dans un journal, je remarquai une scène où Zola montrait son héroïne en train de devenir amoureuse pour de bon, en écoutant, par une nuit de septembre, le rossignol chanter dans la campagne. Peu après, j'eus l'occasion de parler à Georges Charpentier de cette scène, qui est très jolie, et je regrettai qu'elle fût gâtée par une grosse inexactitude: « Le rossignol ne chante que pendant l'accouplement et la couvée, c'est-à-dire tout au plus jusqu'à la Saint-Jean. Le reste du temps, il est aussi aphone et muet qu'un poisson. » L'erreur fut sans doute signalée à Zola, car lorsque le roman parut en librairie, je constatai que l'auteur avait substitué un rouge-gorge à son rossignol intempestif. La seconde version, hélas! est aussi erronée que la première. Le rouge-gorge, à la vérité, chante encore au

mois de septembre — pendant le jour — mais à la nuit close, jamais. De plus, sa chanson n'est qu'un gazouillement ténu, très délicat et trop discret pour qu'il puisse agir sur les nerfs et les sens d'une fille comme Nana. La correction, cette fois, est plus qu'une inexactitude, c'est une quasi profanation.

Bon pour le rossignol, d'allumer des revenez-y d'amour au cœur des horizontales ; c'est dans la tradition. Mais toi, pauvre petit rouge-gorge ; toi le modèle des vertus domestiques ; toi, l'oiseau des tendresses voilées et constantes, pourquoi, diantre ! le romancier s'est-il avisé de te faire jouer ce rôle voluptueusement provocateur ? Ce n'est ni dans tes habitudes, ni dans ton caractère. Je ne t'ai jamais connu que comme un aimable compagnon ; ta mélancolique chanson est attendrissante, toujours ; consolante, souvent ; mais excitante, jamais.

L'autre soir, à la tombée du crépuscule, j'entendais précisément des rouges-gorges gazouiller dans les hêtres et je songeais avec une douce émotion qu'ils chantaient de la même façon que ceux que j'écoutais dans mon

enfance, à la lisière des taillis de ma province. Les oiseaux ont cela de bon, qu'ils semblent toujours être *les mêmes*. Des années se passent, on devient vieux. On voit ses amis disparaître, les révolutions changer la face des choses, les illusions tomber l'une après l'autre, et, cependant, parmi les arbres des vergers ou des bois, les oiseaux qu'on a connus dès l'enfance répètent les mêmes appels familiers, modulent les mêmes phrases musicales avec la même voix fraîche. Le temps ne semble pas mordre sur eux et, comme ils se cachent pour mourir, comme nous n'assistons jamais à leur agonie, nous pouvons nous figurer presque que nous avons toujours devant les yeux ceux qui ont enchanté notre première jeunesse.

En écoutant les rouges-gorges moduler, ce soir-là, leurs phrases tendres et câlines je me croyais revenu aux jours dorés d'autrefois, alors qu'étendu sur l'herbe et prêtant l'oreille aux rappels des oiseaux de passage, je songeais avec de joyeux battements de cœur aux souriantes perspectives que m'ouvrait ma jeunesse commençante. Le paysage d'aujourd'hui ressemblait à celui d'autrefois : au loin, derrière les retombées des hêtres, le soleil se

couchait comme jadis, dans une gloire empourprée, — et pourtant il y avait je ne sais quoi de changé; les images des choses m'arrivaient déformées par une brume intérieure, par le brouillard maussade des expériences amères, des avortements et des tracas de la maturité. A deux pas de moi, l'un des rouges-gorges vint en sautillant se poser sur une branche d'églantier. Il me regardait familièrement avec son œil noir espiègle et semblait me dire :

« Comme tu as vieilli, mon camarade! »

Toi, tu es toujours le même, ami rouge-gorge ! Ton poitrail a toujours cette belle couleur de sorbe mûre qui t'a valu ton nom. Dès l'aube, tu t'éveilles, ô le plus matineux des oiseaux ! et tu chantes ton mélodieux *tireli*. Tout le jour, au fond des bois humides, tu quêtes ta nourriture sous les feuilles mortes. A la Saint-Aubin, quand les prés sont encore poudrés de gelée blanche, tu marques bravement la place de ton nid, tu commences à gazouiller pour charmer ta couveuse; et, comme ton cœur est aussi constant que chaud, tu n'a pas trop de déboires en amour. Dans le lit de mousse et d'herbe, ta nombreuse famille

sommeille en paix. Quand tu quittes ton logis, tu couvres l'entrée du nid avec une feuille sèche, comme un bourgeois prudent qui ferme au loquet sa porte avant de sortir, et tu t'en vas l'esprit exempt d'inquiétude.

A l'automne, lorsqu'au long des haies rougissent à foison les senelles et les cornouilles, tu te mets au régime des fruits juteux et parfumés. Ton gosier en acquiert une souplesse nouvelle et tu chantes mieux encore. Les feuilles tombent, mais l'hiver ne t'effraie pas. Tu te rapproches seulement un peu plus des habitations et souvent, en novembre, surpris par les premières neiges fondantes, tu heurtes du bec à une fenêtre qui s'éclaire et tu y demandes sans façon l'hospitalité.

Sans doute, tu n'échappes pas au sort commun et tu vieillis comme nous tous, mais nous ne nous en apercevons pas. Nous voyons toujours aux mêmes places sautiller un rouge-gorge, nous entendons ta chanson d'automne et nous croyons toujours ouïr le même oiseau. On prétend, du reste, que les décrépitudes de l'âge te sont épargnées et que, le plus souvent, tu meurs subitement, frappé d'une foudroyante apoplexie. C'est encore un

des privilèges de ta destinée. « Les plus mortes morts sont les meilleures », dit Montaigne. Un soir de mai ou d'octobre, après un repas trop substantiel ou une veillée d'amour trop prolongée, tu tombes mortellement frappé. Les feuilles sèches recouvrent ton petit cadavre, comme elles recouvraient ton nid, et, en expirant, tu peux te croire encore couché dans ton berceau.

Nous n'avons pas, nous autres, le même heureux lot, ami rouge-gorge! Notre vie, moins unie que la tienne, a de plus décevantes complications. Elle est embrouillée de nombreux fils noirs semés de rares fils d'or; elle a plus de hauts et de bas et une plus traînante vieillesse. Tout de même, elle finit. Comme toi, nous nous endormons dans la terre, et il ne reste plus de nous qu'un souvenir plus ou moins tenace, qui va s'amenuisant avec les années. Pendant quelque temps, ceux qui nous aimaient parlent encore de nous avec un soupir, puis les regrets s'évaporent. Ceux qui nous pleuraient s'en vont à leur tour et, insensiblement, silencieusement, l'oubli amasse ses feuilles sèches sur notre personnalité comme sur la tienne Notre

tombe, dont on a désappris le chemin, n'est plus visitée que par les oiseaux du ciel. C'est une bonne fortune, quand un de tes frères, ô rouge-gorge, y vient en automne gazouiller discrètement sa chanson toujours jeune et toujours pareille !

MADAME JOSSELIN

— Lorsque je débutai dans la vie administrative, me dit mon ami Tristan, un caprice de mon directeur général m'envoya pour six mois dans une petite ville picarde située au bord de l'estuaire limoneux où la Somme se jette dans la Manche.

La ville, allongée assez pittoresquement au pied d'une colline, est divisée en deux parties: le quartier populeux et grouillant qu'habitent les commerçants et les pêcheurs, puis le quartier bourgeois où l'herbe pousse dans les rues somnolentes. En face, de l'autre côté de la baie, on aperçoit à perte de vue les dunes de Saint-Quentin que ronge une mer dure et grise ; en arrière, le site a plus d'intimité et de douceur : les herbages enceinturés

de hêtraies, les vergers, plantés de pommiers, donnent un avant-goût de la Normandie, qui est proche.

J'arrivai dans cette petite ville à la fin de mars, par un temps maussade et pluvieux, et je m'y ennuyai d'abord férocement. Je n'y étais pas, cependant, tout à fait isolé. On m'y avait recommandé à un inspecteur des douanes, un M. Sallenel, ami de ma famille. Ce brave homme se mit en quatre pour me rendre la vie agréable. Il m'installa dans une maison du quai de la Ferté, où demeurait une de ses parentes, et où, grâce à lui, j'occupai une confortable chambre garnie ayant vue sur le cap Hornu et sur la mer. De plus, il m'accueillit chez lui très hospitalièrement et m'invita à y venir passer toutes mes soirées.

Ces soirées, auxquelles j'étais si affablement convié, ne m'offraient, je dois l'avouer, qu'une médiocre récréation. Les hôtes qui fréquentaient le salon de l'inspecteur étaient des bourgeois assez éteints, enragés joueurs de whist, et comme j'ai toujours eu les cartes en horreur, il ne me restait d'autres ressources que de converser avec cette parente, dans la

maison de laquelle M. Sallenel m'avait trouvé un logement. Elle se nommait Mme Josselin et était la veuve d'un capitaine au long cours. Maigre, frêle, éprouvée par de douloureuses névralgies, elle avait le corps d'une vierge préraphaélite. Ses cheveux précocement blanchis la vieillissaient et, bien qu'elle comptât tout au plus trente-cinq ans, pour moi qui n'en avait que vingt-cinq, elle n'existait pas en tant que femme. Je la regardais comme une créature insexuelle, une âme ayant à peine une ombre de corps. Dans l'ovale délicat et très fin de sa figure souffreteuse, ses yeux seuls restaient extraordinairement jeunes et éloquents : — deux yeux bleus profonds, au regard pénétrant et fouilleur, à la prunelle scintillante comme un saphir.

Oui, Rose Josselin n'était qu'une âme, mais une âme charmante, ainsi que je m'en aperçus, après deux ou trois intimes causeries dans le salon banal de l'inspecteur des Douanes.

Elle était excellente musicienne et possédait une culture intellectuelle bien supérieure à celle du milieu qui l'entourait. Parlant par-

faitement l'anglais, elle connaissait à fond les poètes lyriques de l'autre côté de la Manche, et en appréciait les qualités ou les défauts avec un sens et un goût très sûrs. J'apportais à la discussion une ardeur toute juvénile, et je devinais parfois, à un attendrissement de son regard, que mon enthousiasme ne lui déplaisait pas. Comme nous habitions la même maison, M. Sallenel me priait, chaque soir, de servir de cavalier à ma voisine. Nous nous en revenions familièrement le long du quai; je lui offrais mon bras, qu'elle acceptait sans pruderie et souvent, pendant les belles nuits de mai, nous nous arrêtions à écouter les rossignols qui chantaient parmi les vergers des Corderies. Devenue plus expansive, elle me parlait de son précoce veuvage, me questionnait sur mon enfance, sur mes projets d'avenir et me prodiguait des conseils que je trouvais amicalement maternels, mais qui, si j'avais été plus observateur, m'auraient un peu alarmé par la vivacité très tendre avec laquelle ils étaient donnés. Quand nous arrivions sur son palier, elle me souhaitait le bonsoir et me serrait la main avec une singulière nervosité. Rose Josselin était si

peu une femme à mes yeux, que je n'y prenais seulement pas garde.

Tandis que notre amitié s'affermissait, juillet était venu et, avec lui, la saison des bains de mer. Bien que la petite ville fût une station balnéaire de médiocre importance, cependant, à cette époque, elle s'animait; elle était fréquentée par quelques Parisiens et surtout par des familles picardes qui y trouvaient le gîte et le couvert à bon marché. Comme mes vingt-cinq ans me tourmentaient fort, je profitai du laisser-aller qu'amenait avec elle la colonie étrangère des baigneurs pour jeter ma gourme et prendre une maîtresse. Mon Dieu ! la conquête que je fis n'avait rien de bien relevé ; il s'agissait simplement de la femme de chambre d'un ménage parisien descendu à l'hôtel du Commerce. Mais en pareille matière, je me rangeais à l'opinion d'Ovide, qui ne rougissait pas de serrer dans ses bras la brune Cypassis, esclave de Corinne. La chambrière en question était une jeune et jolie fille, fort affriolante, et elle m'aimait de tout son cœur. A la nuit, lorsque ses maîtres étaient couchés, elle s'esquivait de l'hôtel ; j'avais une clef ouvrant la porte de ma mai-

son, et, une fois mon amoureuse entrée dans le vestibule, je la portais à califourchon sur mes épaules jusqu'à mon troisième étage, afin de ne pas éveiller les soupçons des locataires. Au matin, avant l'aube, même manège, et nous nous aimions en parfaite sécurité.

Néanmoins, en dépit de toutes ces précautions, mon aventure ne demeura pas aussi secrète que je l'avais espéré. Au bout d'un mois, je crus remarquer un changement dans l'attitude de Mme Josselin. Elle devenait plus réservée, plus morose aussi, et, quand nous nous rencontrions, elle me dardait de froids regards hostiles. — Un après-midi de septembre, comme je rentrais chez moi, en arrivant au deuxième étage, je vis la porte de la veuve ouverte. Mme Josselin était debout sur le seuil et me fit signe d'entrer.

Quand elle m'eut introduit dans son salon, elle me jeta un coup d'œil à la fois attristé et affectueux.

— Monsieur Tristan, murmura-t-elle en rougissant, il court dans la maison des bruits qui sont peu à votre avantage. On dit que vous avez une maîtresse et que vous l'intro-

duisez ici nuitamment... Je n'en veux rien croire, mais enfin je suis trop votre amie pour ne pas vous prévenir de ce qui se passe. Le locataire du rez-de-chaussée est indigné; il se propose de vous guetter. S'il vous surprend en faute, il jure de mettre honteusement votre complice à la porte. J'ai regardé comme un devoir charitable de vous en avertir, et, si vous êtes coupable, de vous épargner du moins la honte d'un esclandre.

En même temps, elle attachait sur moi ses yeux à la fois interrogateurs et suppliants.

— Hélas ! madame, je vous remercie, répondis-je.

Puis, tout à trac, je lui avouai mes torts et lui contai mon aventure.

Brusquement, la physionomie de Mme Josselin s'altéra ; ses prunelles bleues prirent des teintes d'orage et j'y vis luire un éclair de passion et de colère.

— Ainsi, reprit-elle violemment, c'était vrai!... Vous aimez cette fille? Ah ! c'est ignoble!... Des créatures pareilles devraient être fouettées en place publique?...

Je la regardais, abasourdi. La haineuse

expression de ses traits, la véhémence de ses paroles tranchaient tellement avec sa mansuétude ordinaire que j'en étais presque choqué et gêné.

Rose Josselin vit ma stupeur. Une soudaine réaction s'opéra en elle; sa physionomie s'adoucit, ses yeux se mouillèrent, puis me prenant les mains avec vivacité :

— Pardon! balbutia-t-elle, pardon de m'être emportée de la sorte... Mais j'avais pour vous tant d'estime... tant de sympathie... Je vous aimais tant!...

Elle sanglotait. Tout d'un coup, elle se jeta dans mes bras et je sentis sur mes lèvres un frémissant baiser... Instinctivement, je fis le geste de me dégager. Alors elle eut honte à son tour de son désordre d'esprit; elle se recula, couvrit de ses mains ses joues brûlantes et fondit en larmes.

— Allez-vous-en! murmurait-elle à travers ses sanglots... Pour Dieu, laissez-moi!...

Et je lui obéis lâchement... Je me sauvai chez moi, me reprochant ma dureté de cœur, mais éprouvant en même temps un frisson à la pensée de cet amour insoupçonné et qui me paraissait ridiculement impossible.

Comme l'enfance, la jeunesse est sans pitié. Pauvre Rose Josselin, je ne l'ai plus revue!... Mon intérim administratif touchait à sa fin, et je me hâtai de regagner Paris aussitôt que je le pus.

Trente ans se sont passés. Mme Josselin est morte. Et aujourd'hui encore, quand je songe à ses cheveux blancs, à ses yeux printaniers, je sens au-dedans de moi la piqûre douloureuse et pourtant chère d'un persistant remords.

AU PAYS DE MÉLUSINE

Connaissez-vous la légende de Mélusine? Elle est essentiellement française, et pourtant, comme beaucoup de nos traditions nationales, elle est plus populaire en Allemagne que chez nous. De l'autre côté du Rhin, elle a inspiré des poètes et des musiciens. Depuis le quatorzième siècle, où un vieux poète français a rimé le poème de la fée bâtisseuse de châteaux, nous autres, nous ne nous sommes guère souciés de cette poétique légende qui fournirait un si beau sujet de féerie.

Mélusine était une princesse, fille d'un roi d'Albanie et d'une fée. Elle habitait au fond d'une des forêts du Poitou. Un jour que Raymondin, comte de Poitiers, chassait à courre

à travers bois, il perdit la chasse et s'égara dans les fourrés. La nuit tombait, et le comte était fort en peine de retrouver son chemin, quand il arriva dans une clairière où une fontaine bouillonnait au fond d'une vasque de pierre. A la clarté naissante de la lune, il aperçut tout à coup une bande de jeunes filles, nues jusqu'à mi-corps, qui prenaient leurs ébats dans l'eau limpide et, parmi elles, une jeune dame d'une surprenante beauté; ses magnifiques cheveux blonds ruisselaient sur ses blanches épaules et elle les peignait avec un peigne d'or. Cette princesse accueillit très gracieusement Raymondin. Elle lui fit servir à souper par ses dames d'honneur, et, au dessert, sous la bleuâtre lumière de la lune, ils fleuretèrent doucement ensemble. Raymondin, très amoureux, demanda la main de la dame, qui n'était autre que Mélusine, et elle la lui accorda à une seule condition. — c'était que tous les samedis, il la laisserait absolument libre de s'enfermer chez elle et ne chercherait jamais à savoir ce qu'elle y ferait. Comme les gens passionnément épris, le comte promit tout ce qu'on voulait et, peu de jours après, les noces furent célébrées en

grande pompe à Poitiers, bien que la famille de Raymondin vît, sans enthousiasme, s'installer dans le palais du comte très chrétien cette étrange épousée trouvée au fond d'un bois.

Comme cadeau nuptial, Mélusine construisit à Lusignan un château princier, dont les murailles s'élevèrent comme par enchantement. Les jeunes mariés vinrent y habiter, et au bout d'un an, la princesse mit au monde un fils, qui n'avait qu'une dent, mais une dent phénoménale, qui lui valut le nom de Geoffroy *à la grand'dent*. L'année d'après, nouvelle grossesse; cette fois, Mélusine accoucha d'un garçon qui n'avait qu'un œil au milieu du front. Plus tard, un autre garçon naquit, et ce fut encore un être exceptionnel, car il n'avait qu'une oreille. Tout en adorant sa femme, Raymondin commençait à s'effrayer de cette succession de monstres, et se trouvait fort mortifié lorsque les gens de son entourage lui adressaient d'hypocrites compliments de condoléance. Au quatrième enfant phénomène, il confia sa tristesse à son frère cadet. Celui-ci lui dit qu'il y avait là-dessous quelque diablerie, et demanda à son aîné si,

par hasard, sa femme n'était pas une sorcière. Raymondin, alors, avoua que, tous les samedis, la princesse s'enfermait dans sa chambre pendant vingt-quatre heures, et qu'on ne savait trop à quoi elle employait son temps.

« Il faut le savoir, insinua l'autre, c'est un cas de conscience; elle s'y livre sans doute à quelques maléfices, et de là viennent tous tes malheurs. » Le samedi suivant, les deux frères se dirigèrent à pas de velours vers la chambre de Mélusine; Raymondin regarda par le trou de la serrure et ce qu'il vit le stupéfia grandement. — Nue et blanche comme un lis, Mélusine se baignait dans un vaste réservoir; elle chantait en peignant ses magnifiques cheveux d'or, et le comte découvrit que son corps se terminait en queue de serpent. — C'était pour que personne ne se doutât de cette cruelle transformation hebdomadaire, que la fée se claquemurait tous les samedis dans son boudoir. « L'heureux homme, s'écriait à ce propos ce pince-sans-rire de Henri Heine, l'heureux mari, dont la femme n'était serpent qu'à moitié! »

Raymondin n'apprécia pas ce bonheur, car d'un furieux coup d'épaule il enfonça la porte

de la chambre. A l'aspect de ce mari courroucé, Mélusine poussa un cri de désespoir, s'évanouit dans l'air, et, depuis ce temps-là, on ne la revit plus. Parfois, cependant, les nuits de lune, on l'entendait voler et chanter plaintivement autour du château qu'elle avait bâti ; même, elle pénétrait dans le dortoir des enfants et les berçait doucement dans leur lit.

Comme leur ancêtre maternelle, les Lusignan étaient grands bâtisseurs de châteaux. Ils en construisirent un peu partout : à Ligny-en-Barrois, à Luxembourg, et dans tous ces endroits on retrouve la légende de la fée. A Ligny, l'unique vestige du château ducal s'appelle encore « la tour de Mélusine », et à Luxembourg, aux processions du 11 mai, on porte sur un coussin de pourpre la clé d'or qui servait à la princesse pour s'enfermer dans la chambre où elle prenait son magique bain de chaque semaine.

Ce soir, tout en roulant sur le chemin de fer de Poitiers à Niort, je songe à cette touchante histoire de la fée poitevine. Le crépuscule tombe lentement sur la plaine brune et verte. Une bruine estompe d'une cendre grise

le paysage mélancolique : les fossés fleuris d'ajoncs couleur d'or, les bois de chênes aux feuillages séchés, parmi lesquels miroite çà et là une mare aux eaux dormantes glacées d'argent clair. Voici la forêt où Raymondin vit, dans la vasque murmurante, apparaître, nue et blanche au clair de lune, la fée Mélusine peignant ses blonds cheveux, et voici, chevauchant la colline en forme de promontoire, la petite ville de Lusignan. Les vitres des maisons commencent à s'allumer et, à la pointe extrême du coteau, dans la brume, se dressent les ruines de la tour bâtie par la fée. On dit que, lorsqu'en 1622, on se mit à démolir cette tour, on entendit un grand cri désespéré résonner dans l'air, et l'on vit Mélusine s'envoler sous la forme d'un dragon blanc et bleu...



A Niort, où je suis venu au nom de la Société d'Ethnographie nationale, parler de l'effort que nous tentons pour réveiller en province le culte des vieilles traditions françaises, — je retrouve la pluie, une fine pluie

menue qui tombe sans répit et qui menace de durer. C'est grand dommage, car la ville est curieuse, pittoresque, avec ses rues montantes, aux flancs de deux coteaux, et ses flèches d'églises qui émergent des fouillis de maisons. Mais si la pluie est déconcertante, l'accueil des Niortais est cordial et réchauffant. On sent qu'on n'est pas très loin de ce monastère de Ligugé, où l'auteur de *Pantagruel* fut moine. L'hospitalité, ici, est rabelaisienne et plantureuse.

Après un de ces déjeuners copieux et exquis, j'ai profité d'une éclaircie pour dissiper en plein air les fumées des vieux vins de Bordeaux qu'on m'avait versés. Je suis descendu sur les berges de la Sèvre niortaise, — une verte rivière qui coule à pleins bords parmi de grands arbres et au long de prairies où des chevaux errent en liberté. De là, on aperçoit la ville en amphithéâtre sur ses deux collines et l'énorme parallélipipède de son donjon gris, flanqué de tours, et construit par Richard Cœur-de-Lion. Sous la bruine, la ville aux rues enchevêtrées semble dormir. Seules, les sonneries de vêpres l'animent de leurs voix sonores et chantantes. Au fond des

rues solitaires, on aperçoit çà et là quelques femmes en cape noire s'acheminant lentement vers une église; parfois aussi à la vitre d'un rez-de-chaussée, une somnolente figure d'aïeule qui contemple dans un béat nonchaloir la pluie tombant menu sur les toits bruns. Le Jardin public est désert, mais cette solitude a je ne sais quoi de doux et d'intime; on s'y enfonce dans de tranquilles rêves de vie provinciale. Un premier reverdissement printanier y réjouit les yeux. Partout, d'épais buissons de lauriers-tins, déjà couverts de fleurs blanches et roses; partout, sur les talus, des violettes et des primevères qui éclosent. La terrasse du jardin domine la Sèvre, les prairies et les horizons boisés du bocage vendéen. Là-bas, par-dessus les maisons, les cloches de vêpres recommencent à chanter — une musique très berceuse, à la fois mélancolique et douce au cœur de tous ceux qui sont nés au fond d'une petite ville. En les écoutant, il me semble que j'entends les échos lointains de mes dimanches d'enfant; et parmi ces pelouses mouillées, qui sentent la violette, dans la tiédeur tranquille de l'air, je me forge une reposante félicité. Je songe à une vieillesse

qui serait semblable à mon enfance provinciale; où je flânerais délicieusement parmi les arbres d'un jardin solitaire et fleuri, où j'achèverais de vivre au fond d'un de ces hauts logis d'où l'on voit un horizon de prés et de bois, et où je m'endormirais, un soir, aux sons de ces cloches du dimanche, à la voix si pleine, si mélodieuse et si amicalement rassérénante.

FAUST

Depuis longtemps, bien avant qu'on n'ait songé à s'engouer d'Ibsen, de Hauptmann et de Strindberg, j'ai eu un faible pour les littératures du Nord, et pour le *Faust* de Gœthe en particulier. Tous les ans, tandis que résonnent au-dessus des bois et des vergers les allègres envolées des cloches « qui reviennent de Rome », je relis avec une émotion toujours nouvelle les premières scènes de *Faust*. Cette année, — après les piteuses histoires de la liste des 104, après le procès Lebaudy et les écœurements de la politique — j'ai ressenti peut-être mieux encore qu'autrefois un intime délice à me débarbouiller avec un peu de l'ambroisie du divin Gœthe, à me

désaltérer à cette source d'abondante et savoureuse poésie.

Comme tous les grands lyriques, Gœthe a droit de cité partout et appartient au domaine public de l'humanité. Il traduit avec une si merveilleuse puissance nos propres sensations, nos sentiments secrets, qu'en le lisant, nous croyons nous entendre sentir et parler nous-mêmes. Nous retrouvons dans ses poèmes les caractères de la poésie primitive : la spontanéité, la sincérité et l'absence de toute déclamation. L'auteur s'efface devant les acteurs du drame; nous ne voyons pas la main qui nous verse libéralement cette délicieuse liqueur de poésie, pas plus que nous n'apercevons l'alouette, qui chante pour nous en plein ciel; et c'est précisément dans cet effacement de l'artiste, dans cette absence de rhétorique raisonneuse que consistent le charme et la puissance du poète lyrique.

Lorsqu'il nous montre le docteur Faust enfermé dans son laboratoire et se lamentant, pendant la veillée de Pâques, sur l'inanité de ses recherches savantes qui ne lui ont rien appris et qui lui ont ôté le goût de la vie, il semble qu'il ait deviné nos propres angoisses

et notre actuel état d'âme. Cette première scène capitale éveille en nous l'écho de nos tourments d'aujourd'hui. Nous aussi, nous sommes rassasiés de philosophie, de jurisprudence et de politique ; à force d'avoir tout analysé, tout disséqué, tout documenté, nous n'avons plus autour de nous « que de la moisissure et de la fumée au lieu de la nature vivante ». Nous aussi, pour nous consoler de la faillite de la science, nous finissons par nous adonner à la magie et nous voulons communiquer avec le mystérieux monde des êtres surnaturels. Nous évoquons les Esprits, mais ils font la sourde oreille et l'archange Gabriel lui-même ne répond que par des niaiseries à nos questions indiscrètes. Alors, ainsi que tous les désabusés, nous rêvons d'enfoncer les portes formidables « derrière lesquelles nous ne trouverons peut-être que le néant » et nous sommes presque décidés à franchir le pas, quand tout à coup le son lointain des cloches de Pâques réveille en nous le goût de la vie en même temps que le regret de la foi perdue. Comme le docteur Faust, nous subissons l'enchantement des souvenirs d'enfance, et ces voix pascales qui annoncent la résur-

rection, nous redonnent le désir de vivre dans l'innocente et joyeuse paix d'autrefois. Comme lui, nous nous écrions : « Jadis, en mon cœur, une céleste tendresse descendait dans le recueillement du dimanche; les carillons pleins et sonores me mettaient dans l'âme un religieux pressentiment et la prière était pour moi une joie fervente. Un tendre et indicible désir m'entraînait à travers les bois et les prairies, et à mes yeux baignés de chaudes larmes se révèlait un monde nouveau. Les chants de Pâques annonçaient aux jeunes gens les vives allégresses de la fête du Printemps... Ah! ce souvenir, avec son charme enfantin, m'arrête et me fait reculer devant le dernier pas... Oh! tintez encore doux chants du ciel! Une larme a mouillé mes yeux, et j'appartiens de nouveau à la terre!... »

Je ne sache pas qu'on ait rendu avec plus de force, plus de sobriété et d'émotion, le sentiment religieux de l'apparition du renouveau et l'enchantement des souvenirs d'enfance, que dans cette ouverture du premier acte de *Faust*. La scène de « la promenade hors des murs » est, néanmoins, plus magistrale

encore, comme vérité et comme envolée lyrique. — Rien de plus imprégné de réalité que les propos des servantes, des étudiants et des boutiquiers épars dans la campagne et goûtant à leur façon les menus plaisirs d'un jour de fête, par un après-midi de printemps. Chaque fois que je relis ces pages si colorées, j'y retrouve mes impressions d'enfant; je revois les prés et les jardins de ma petite ville, tandis que, sous le clair soleil de Pâques, toute la population endimanchée s'y répandait, admirant les pruniers en fleurs, cueillant des bottes de primevères jaunes et écoutant avec une joie tranquille la lointaine sonnerie des cloches de vêpres.

Hier encore, dans la banlieue parisienne, j'assistais au même spectacle. Le long des blés verts, parmi les prés où s'épanouissaient les premiers boutons d'or, flânaient doucement des gens de tout âge et de toute condition, heureux de marcher en pleine campagne, humant avec délices l'air chargé de subtiles émanations printanières, s'ébahissant à la vue de la rose floraison des pêchers. Au milieu de la plaine verdissante où se dressaient çà et là de grêles arbres fruitiers. une procession

de petites orphelines en robes noires serpentait sous la vigilance de deux sœurs grises aux cornettes blanches. Parfois, l'une des fillettes se détachait du groupe, courait dans les champs, se penchait, puis se relevait, tenant délicatement dans ses doigts une violette ou une primevère qu'elle contemplait avec une joie silencieuse. Et sous ce ciel marbré de bleu et de blanc, dans la tiédeur de ce premier soleil, ce spectacle avait le charme recueilli et profond d'un tableau de l'école des Primitifs.

La scène de « la promenade hors des murs » dans *Faust,* me donne cette même impression de joie naïve. Rien n'y manque : ni la bruyante effervescence des gens du peuple qui sentent fermenter en eux les premières sèves, ni l'égoïsme béat des boutiquiers endimanchés, causant politique en regardant l'eau couler et en vidant leur verre, ni même cette température spéciale aux journées d'avril, où les heures ensoleillées sont brèves et où, dès le soir venu, la brume et le froid vous tombent sur les épaules. Mais quand un grand poète tient la réalité, il trouve le moyen d'en exprimer toute la poésie latente ; plus il

la serre de près, plus il se rapproche des sources mystérieuses où dort l'idéal. Cette scène d'abord un peu terre à terre des joies de Pâques, s'élargit insensiblement et se termine par un magnifique élan lyrique. Le jour s'achève et Faust, pensif, s'arrête à contempler le ciel qui s'empourpre au couchant : « — Regarde comme aux rayons du soleil vespéral les toits des chaumières s'allument dans la verdure ! La lumière s'affaiblit, le jour est près de finir ; mais le soleil qui descend va porter ailleurs une nouvelle vie. Oh ! pourquoi n'ai-je point d'ailes pour m'arracher du sol et me rapprocher toujours de lui, toujours ! je verrais, dans la pourpre éternelle des soirs, le monde paisible s'endormir à mes pieds, les cimes flamboyer, les vallons s'obscurcir et les torrents rouler des flots couleur d'or. A mon essor divin, les montagnes sauvages n'opposeraient plus la hauteur de leur sommet ; et déjà la mer, avec des vagues embrasées, s'étendrait devant mes yeux ravis... Le dieu Soleil semble lui-même pâlir ; mais un élan plus irrésistible me pousse en avant, je poursuis mon vol afin de boire là-haut la lumière immortelle Devant moi

est le jour, derrière moi la nuit. Le ciel est sur ma tête, la mer est au-dessous. Quel rêve! »

Oui, quel rêve!... qui de nous ne l'a fait par un soir pareil? Mais le jour s'éteint; après la fête du printemps, la nuit s'épaissit et nous revenons par les chemins enténébrés, n'ayant pour compagnon que le barbet diabolique qui multiplie autour de nous ses virades toujours plus étroites — image des doutes qui recommencent à nous assaillir, et des redoutables angoisses de l'heure présente.

PAPILLONS D'AUTOMNE

Ils n'ont pas encore totalement disparu, les beaux papillons d'arrière-saison. En dépit des nuits froides et des matinées saupoudrées de gelées blanches, ceux qui sont restés appartiennent aux espèces le plus richement colorées. On dirait que la Nature, aux heures du déclin, réserve pour nos yeux une dernière fête de couleurs. Sous la tiédeur du soleil de midi, les *piéris* citron ou souci, les *vulcains* diaprés de rouge feu sur fond brun, les *paons de jour* aux taches ocellées de bleu, aux reflets fauves et violets, viennent se poser languissamment sur les feuilles marcescentes ou sur les fruits trop mûrs. Les éclatantes marbrures de leurs ailes s'harmonisent avec la pourpre plus vive des couchants, avec les

teintes saignantes, dorées, roussies ou tannées des feuillages. Tardivement sortis de la chrysalide et abusés par la transparence de l'air, la chaude lumière des après-midi d'octobre, ils étalent leur neuve toilette, boivent un dernier coup de soleil, prennent l'essor, et, deux à deux, consomment leurs rapides amours. Hélas! la fête sera brève, aussi brève que leur éphémère vie de papillons.

Le lépidoptère à l'état parfait ne vit que quelques jours, le temps de s'accoupler et de pondre ses œufs, puis tout est dit : il tombe comme une feuille sèche et meurt obscurément. Le philosophe Jouffroy prétend que tout être a une fin conforme à son organisation. Jamais axiome ne m'a paru plus discutable par rapport au papillon. Si un être fut organisé pour durer, c'est lui, incontestablement. Ce corps svelte et mince, ces trois paires de pattes, ces quatre ailes agiles, renforcées par de fines nervures et recouvertes d'écailles veloutées, semblent le prédestiner à une longue, aérienne et brillante existence. Il n'en est rien : cet organisme merveilleux, ces habits de féerie, ne feront que trois ou quatre déjeuners de soleil. De même que Cen-

drillon, au coup de minuit, dépouillait sa robe enchantée, l'insecte pimpant disparaîtra en pleine fête et on retrouvera au pied d'un arbre son frêle squelette aux ailes déchirées et décolorées. Il est vrai qu'avant d'être vêtu comme un Prince Charmant, il a fait un stage de deux mois sous forme de chenille, mais cela s'appelle-t-il vivre que de ramper de feuille en feuille, de passer son temps à se gaver de nourriture et à changer de peau, et finalement de somnoler dans l'obscure enveloppe d'une chrysalide! Juste au moment où le papillon, avec un doux frémissement d'ailes, s'envole vers la lumière et vers l'amour, une maligne destinée arrête son essor et paralyse son vol : assez de caracolades en plein azur, assez de bains d'air et de soleil, assez d'amoureux pourchas! Tout cela n'était que le rêve d'une nuit d'été ; maintenant, il faut mourir. — Vraiment, c'est lui qui pourrait s'appliquer à bon droit les paroles que Shakespeare met dans la bouche de Macbeth: « La vie n'est qu'une ombre mouvante, le jeu d'un pauvre histrion qui trotte et se démène sur les planches pendant une heure et dont on ne parle plus l'instant d'après. »

Je me répétais ces choses, hier encore, en regardant un magnifique *vulcain*, à la livrée rouge et brune, qui éployait au soleil ses ailes frileuses et suçait du bout de sa trompe flexible le jus d'une poire pourrie, oubliée sur le sable. Le goût singulier de ce lépidoptère pour les fruits avariés et les détritus les moins appétissants, me rappelait certaines chasses aux papillons du temps de mon adolescence. Ces magnifiques vanesses ont, en effet, un goût fort dépravé, dont profitent les collectionneurs. Quoique disent les faiseurs de romances, beaucoup de papillons préfèrent aux fleurs les plus odorantes les matières les plus faisandées. Les jolis *argus* bleus pullulent sur les bords vaseux des marais, et le roi de nos lépidoptères forestiers, le grand *mars iris*, aux larges ailes brunes à reflets d'azur, se pose avec délices sur les excréments.

Je revois avec les yeux charmés du souvenir les bois, coupés de larges allées herbeuses, où nous allions jadis chasser ce rare et presque imprenable papillon. Nous emportions avec nous un panier rempli de frais crottins de cheval, que nous répandions sur le sol de la tranchée. Puis, immobiles, debout sur le

talus, nous attendions le moment où une brise favorable porterait jusqu'au flair subtil du *mars* l'alléchante odeur de cet appât. Bientôt, au-dessus des épais couverts de hêtres, virevoltant sur la bande de ciel formée par les deux lisières parallèles, nous voyions apparaître le royal et sauvage lépidoptère, et nos cœurs battaient. Magnifique, il descendait, d'un vol horizontal et giratoire, vers les crottins épars, et ses ailes chatoyantes projetaient une ombre fugace sur l'herbe courte de la tranchée. A la parfin, il se posait, et, courbés, nous nous avancions, tenant le filet au ras du sol; mais le farouche papillon nous avait déjà éventés, et, d'un brusque coup d'aile, il remontait vers l'azur où il se perdait. Nous avions à peine eu le temps d'admirer ses merveilleuses couleurs d'iris; nous avions beau l'attendre, il se méfiait et ne revenait plus. Un peu déçus, mais heureux tout de même de l'avoir entr'aperçu, nous nous en retournions par les profondes tranchées qu'estompait déjà l'ombre du soir, et nous nous disions : « Ce sera pour une autre fois! » Vaine espérance. Cette autre fois ne venait jamais, et aujourd'hui encore j'ai le regret

de n'avoir pu une seule fois sentir entre mes doigts palpiter la mirifique vanesse *mars* aux ailes brunes à reflets violets. Je repense souvent à ce fugace papillon des bois et tout récemment, en lisant ces vers du poète Maurice Boukay :

Il se pose. On l'approche. Il dort.
Il part. Un peu de poudre d'or
Reste aux doigts meurtris par la rose;

j'ai vu repasser dans le champ du Souvenir le haut vol du grand *mars* couleur d'iris.

Le recueil d'où sont tirés ces trois vers : les *Nouvelles Chansons,* a du reste plus d'une analogie avec mes papillons d'automne. Comme eux, il est chatoyant, chaudement coloré et vivement amoureux; comme eux, il évoque la sensation du plein air, des eaux courantes et des prés baignés de soleil, et aussi le sentiment mélancolique de la fuite des beaux jours. Parmi les chansonniers modernes, M. Maurice Boukay a une note bien personnelle et d'une réelle originalité. Sa chanson n'a rien de l'accent macabre et pince-sans-rire aujourd'hui à la mode. Elle est plutôt tendre avec une nuance de moque-

rie désabusée. Elle est pleine de ce mystique amour de la nature qui rappelle un peu la manière de Pierre Dupont. Elle est surtout d'une simplicité raffinée, d'une sobriété charmante qui donne parfois l'illusion de nos vieilles chansons populaires :

Mon pauvre cœur a tant de peine
Ne sait comment il guérira !
Par la montagne et par la plaine
S'en va pour voir s'il fleurira.

Pour voir s'il fleurira sa peine,
Ou bien plutôt s'il en mourra !
Dites, bergère ou châtelaine,
Qui, de mon pauvre cœur voudra ?..

. . . .

Nous le mettrons dessous un chêne
Où ton amoureuse lira :
« Pour avoir trop chanté sa peine,
Ci-gît un cœur qu'on enterra ! »

N est-ce pas que cette douce cantilène s'harmonise bien avec les ciels légers d'octobre, les feuillages rouillés ou s'accrochent les fils de la Vierge et la lumière où se jouent les derniers papillons? Il y a comme une langueur d'arrière-saison, comme une tristesse embru-

mée dans ces deux couplets d'une autre chanson :

Et j'aime plus que toutes choses,
Au crépuscule, tes yeux las :
Ils ont la douceur des lilas
Qui se meurent parmi les roses.
Je les aime avant toutes choses.

Ce que j'aime en eux, c'est ton âme,
Ton âme aux reflets irisés
De violet, sous les baisers,
Quand la nuit s'éclaire à leur flamme..
Ce que j'aime en eux, c'est ton âme.

Et moi, ce que j'aime dans les chansons de Maurice Boukay, c'est leur capricieuse envolée, leurs amoureuses couleurs, leur bonne odeur de nature, qui me redonnent les sensations d'autrefois — ces mêmes sensations de jeunesse et de plein air que je retrouvais, hier, en regardant le vol chatoyant et alangui des papillons d'automne.

AU VILLAGE

NOTES ET IMPRESSIONS

On a profité de quatre ou cinq journées de soleil pour faire les regains. Les prairies de la Meuse qui, la semaine dernière, étendaient encore dans la solitude leurs larges tapis d'herbe verte, n'ayant pour toute compagnie que la rivière bleuissante, les bouquets de saules gris et le vol des hirondelles, sont maintenant bruyantes et pleines de monde : faucheurs, faneuses et charretiers. L'éclair d'acier des faux reluit au soleil ; le ton cru et monotone des prés s'est modifié en un clin d'œil, — aux endroits où l'herbe a été fauchée, le sol esti r əd'unvrt əɹtendtant sur le jaune;

les jonchées de foin éparses et les meules déjà achevées y mettent çà et là des taches plus foncées, et tout à travers, se détachent dans la lumière les jupes et les camisoles blanches des faneuses maniant le rateau. Toutes sont coiffées d'une sorte de chapeau recouvert de percale claire qu'on appelle dans le pays un *bagnolet*. Cette coiffure, légère et flottante, protège la nuque et s'avance en auvent sur le front comme un bonnet de quakeresse, laissant dans une ombre mystérieuse le visage des filles, et donnant plus d'accent à l'éclat de leurs yeux bleus. A la marge d'un pré non encore fauché, une paysanne assise, jambes étendues, se repose avec son enfant sur les genoux; un vieillard, tête nue, en manches de chemise, retourne le regain avec une vivacité toute juvénile : une faneuse appuyée sur son rateau s'arrête un moment à regarder un convoi qui file le long de la Meuse. Dans le plein air, à distance, les détails se simplifient, les lignes deviennent sculpturales, et les poses de ces travailleurs ont une grandeur qui fait songer à Millet, ce poète de la vie rustique. On charge les charrettes; l'une d'elles, attelée de deux chevaux

bruns, est déjà pleine d'un amoncellement de regain que le charretier avec une fourche égalise au-dessus des ridelles. On part, les chevaux tirent vigoureusement, les roues s'enfoncent dans le sol élastique, traçant derrière elles, comme un sillage, deux ornières plus vertes ; enfin, aux coups de fouet et aux cris du charretier, l'attelage franchit le talus gazonneux et monte sur la route blanche, en répandant tout autour de lui une saine et aromatique odeur de foin.

C'est du haut de la chaussée du chemin de fer que nous assistons à cette scène de la fenaison des regains, en allant de Villers-sur-Meuse à Saint-Mihiel. Saint-Mihiel est une petite ville assez obscure et fort endormie ; mais elle devrait être chère à tous les artistes, car elle renferme dans l'une de ses églises un chef-d'œuvre de la statuaire française au quinzième siècle : le *Sépulcre* sculpté par Ligier Richier, l'un des plus remarquables *tailleurs de pierre* de la Lorraine. Ligier Richier est né dans un petit village de la Meuse, à Dagonville. La légende veut qu'il ait été l'un des élèves de Michel-Ange ; mais, à dire vrai, on sait très peu de choses sur sa vie

d'artiste. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'il fit probablement le voyage d'Italie, et qu'il dut à la contemplation des chefs-d'œuvre de l'art italien ce sens de la beauté plastique et ces qualités d'exécution qui le classent au premier rang parmi les sculpteurs de son temps. Le Louvre ne possède de lui qu'une admirable figure d'enfant; toutes ses autres œuvres sont restées en Lorraine, où on les retrouve éparses : un squelette en marbre à Bar-le-Duc, un calvaire à Hattonchâtel et un sépulcre à Saint-Mihiel.

L'église qui renferme ce sépulcre est située assez loin du centre de la ville, dans un faubourg resserré entre deux collines boisées et bordées de vergers. Nous avons traversé les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Mihiel, occupés aujourd'hui pour le palais de justice, la prison et la bibliothèque municipale; au delà de la voûte abbatiale s'allonge, entre des jardins, une vue ensoleillée, dont le silence somnolent n'est interrompu que par le bourdonnement aigu des sauterelles et le tic-tac d'un métier de tisserand. C'est sur une petite place, à l'extrémité de cette rue endormie, que s'ouvre le portail de l'église.

Le groupe de Ligier Richier se trouve à droite de l'entrée, dans une chapelle voûtée où il a été sculpté et d'où il n'est jamais sorti. Il est composé de neuf figures de grandeur naturelle, harmonieusement disposées de plain-pied et sur deux plans principaux dans la largeur de la voûte. Au premier plan, Nicodème et Joseph d'Arimathie, l'un à demi agenouillé, l'autre debout, soutiennent le corps de Jésus qu'on vient de détacher de la croix; à gauche, la Madeleine à deux genoux, magnifiquement vêtue, penche sa tête vers le maître bien-aimé, et entr'ouvre les lèvres pour poser un dernier baiser sur ses pieds rigides; à droite, sainte Véronique, debout, tient dans ses mains et regarde avec une pieuse compassion la couronne d'épines. Au deuxième plan et au centre, la Vierge supportée par une sainte femme et par saint Jean, s'évanouit et s'affaisse sous le poids de ses douleurs; à sa gauche, un ange appuyé à la croix pleure au spectacle de cette affliction maternelle, tandis qu'une autre femme à la démarche svelte se penche vers le tombeau creusé dans la roche, et, soulevant un suaire, semble dire : « Tout est prêt ! » A droite, au fond, deux soldats

accroupis, aux figures vulgaires et presque ignobles, jouent aux dés sur un tambour la tunique du Crucifié, et un centurion romain, assis et pensif, contemple d'un air troublé cette scène d'amour et de désolation. Au-dessus de la crypte est gravé ce distique, composé par un poète du cru :

Passant, de Jésus-Christ admire le tombeau ;
Il en est un plus saint, mais non pas un plus beau.

C'est certainement une très belle œuvre, et surtout très viuante. On est tout étonné et ravi d'y trouver une si grande perfection de la forme unie à un si vif sentiment de la réalité. Quand on contemple quelque temps cet ensemble de statues, il semble qu'on les voit s'agiter et respirer ; on eutend les sanglots qui entr'ouvrent les belles lèvres de la Madeleine, le halètement des deux hommes sous le poids du cadavre qu'ils soulèvent ; les veines de leurs jambes et de leurs bras se gonflent, leurs visages recueillis expriment une émotion respectueusement contenue. Rien de conventionnel dans les poses ni dans les physionomies ; quelques-unes des figures, celles

de sainte Véronique et des deux saintes femmes, entre autres, sont d'une réalité saisissante. La femme qui soutient la Vierge est coiffée du bonnet des paysannes lorraines ; la Madeleine, remarquablement belle, mais d'une beauté déjà mûre, n'a rien du type traditionnel sous lequel on se représente ordinairement la pécheresse, amie de Jésus. L'ange est, dit-on, le portrait du sculpteur lui-même, et on prétend que, pour se venger de deux huissiers qui l'avaient poursuivi à outrance, il les a portraicturés dans la personne des deux vulgaires soudards qui jouent aux dés les vêtements du Christ.

Cette compostion n'a rien de mystique ni de trop idéal. Elle est avant tout très sincère et très humaine, et c'est en quoi elle nous remue peut-être plus profondément que si elle était imprégnée d'un sentiment plus complètement chrétien. Sur aucun de ces visages, dans aucun de ces personnages abîmés de douleur, onne sent percer cette intime persuasion de la divinité et de l'immortalité du Christ qui devrait alléger leur douleur. Dans les gestes et dans les traits, on lit la conviction que tout est consommé et que le

maître ne reviendra plus. L'admirable figure du Christ est d'une grande noblesse, mais d'une noblesse toute humaine. La femme qui soulève le suaire vient d'indiquer par un geste que les derniers apprêts sont terminés. Nicodème et Joseph d'Arimathie échangent un triste regard, s'encouragent mutuellement à terminer la funèbre cérémonie; sainte Véronique soulève la couronne d'épines et songe : « Comme il a dû souffrir! » la Vierge est prise de faiblesse, et Madeleine dans un dernier baiser soupire : « Mon pauvre ami, c'est donc fini, et nous ne nous verrons plus! » Et c'est justement ce sentiment si humain qui touche nos cœurs mortels, tandis que l'admirable beauté de la forme nous donne une pure jouissance artistique.

Nous n'en avons pas fini avec les œuvres d'art. Après le *Sépulcre*, nous avons résolu de visiter l'église de Rembercourt-aux-Pots, dont on nous a dit grand bien, et qui est classée parmi les monuments historiques. Il fait un joli temps clair, et dans l'air, embaumé de l'odeur des regains, la brise d'automne promène des fils de la Vierge. A travers des plaines mamelonnées, nous roulons en voiture

sur un long ruban de route qui coupe la vallée de l'Aire, où sont éparpillés de nombreux villages. Au bout de deux heures, nous apercevons dans les arbres les toits de tuiles brunes de Rembercourt, que domine la masse imposante de l'église. Le village a tout au plus, maintenant, deux cents feux ; c'était autrefois un gros bourg fort riche, ainsi que l'atteste la grandeur de son église, dont la pauvre population d'aujourd'hui ne peut plus remplir la nef spacieuse et nue. L'édifice, construit par des moines, n'a pas été achevé. Son architecture extérieure est du pur style de la Renaissance française, et rappelle un peu la décoration de la cour du Louvre. Au-dessus du grand portail tout brodé du feuillages et flanqué de deux porches cintrés, règne une frise où sont sculptés des personnages bibliques : Adam, Eve, puis la Mort et la Résurrection. L'ensemble est élégant, mais bien inférieur comme charme et comme originalité aux jolies églises bretonnes de la même époque. En somme, le monument nous a laissés assez froids et, pour nous réchauffer, nous sommes allés prendre un grog à l'auberge en face.

Tandis qu'à l'auberge du village, au milieu d'un essaim de mouches nous vidions nos verres, un bourdonnement de tambour de basque et un chant guttural nous ont attirés à la fenêtre. Oh! ressouvenir de Heine et d'*Atta-Troll!*... Sur la place, une famille de Tsiganes faisait danser un ours pelé. Coiffé d'un fez déteint, vêtu d'une veste en lambeaux, un grand gaillard aux cheveux noirs, longs et plats, au teint cuivré, aux yeux brillants et mobiles, agitait la chaîne de l'ours qui se dandinait lourdement devant lui, tenant un bâton dans ses pattes de devant. L'homme jouait du tambour de basque et chantait en même temps une mélopée monotone, rappelant les chants arabes. Un bambin de huit ans, couleur de bronze florentin, ayant de beaux yeux lumineux et une bouche souriante, bondissait pieds nus, à côté de l'ours, avec les mouvements gracieux et souples d'un jeune animal. Un joli âne d'un gris argenté portait sur son dos, dans l'un de ses paniers, un autre enfant de deux ans, à la tignasse blonde et crépue ; et regardant l'âne, l'homme et les enfants, une jeune femme de vingt-quatre ans environ, petite,

assez rondelette, avec de grands yeux noirs, un air de bonté et un sourire éblouissant, suivait le rythme du chant ainsi que le dandinement de l'ours, et balançait à l'extrémité d'un bâton posé sur son épaule une sorte de sac où dormait, à demi nu, un dernier petit moricaud de dix mois.

Ils n'avaient pas la mine d'avoir fait fortune ; la femme portait en bandoulière sur sa poitrine une pauvre petite sacoche de cuir bien plate. Les paysans attroupés les dévisageaient d'un air demi-curieux, demi-méfiant, et ne leur donnaient pas un sou. Nous avons glissé une pièce blanche dans la main de la jeune femme, puis une autre dans celle du bambin qui s'est mis à bondir en montrant toutes ses dents ; il fallait entendre les remerciements qu'ils nous prodiguaient avec une expansion toute méridionale, dans leurjargon guttural émaillé de quelques mots français ! Nous avons envoyé à la mère des grogs et des biscuits. Elle faisait boire d'abord son homme, puis les trois enfants, et en gardait à peine pour elle. Elle avait même donné un biscuit au petit dernier, déposé à terre dans son sac, et tout à coup nous entendîmes celui-ci pous-

ser des cris d'aigle, parce que l'âne — qui voulait aussi être de la fête, — avait penché vers lui sa tête aux longues oreilles pour attraper une lippée du gâteau.

Ils sont de la Serbie, et voilà tantôt six mois qu'ils courent le monde ; ils comptent se diriger maintenant, en allant de village en village, vers leur pays d'origine ; — « du côté que vient soleil ! » nous a dit la jeune femme avec un redoublement de lumière dans les yeux.

Nous les avons laissés pour visiter Rembercourt qui est très rustique et très encombré de fumiers, comme la plupart des villages meusiens. En repassant par la grand'rue, devant la maison du maréchal-ferrant, au bas d'un haut perron où des tas d'enfants étaient assis en grappe, nous avons retrouvé nos Tsiganes occupés à faire remettre un fer à l'un des pieds de l'âne. Pauvres gens! ils ont profité de nos pièces blanches pour se permettre cette grosse dépense, différée peut-être depuis des mois. Bien souvent, sans doute, le soir, en s'arrêtant pour camper au revers d'un fossé, ils s'étaient dit : « Quand il nous arrivera une bonne aubaine, nous

ferons ferrer l'âne... » Et l'aubaine était enfin venue. Le baudet ruait, maintenu à grand'-peine par le mari. L'ours, un moment libre, en profitait pour chercher aventure dans un tas de fumier; l'aîné des gamins jouait avec le tambour de basque; la femme aidait son mari à tenir l'âne, puis courait de temps en temps relever le nouveau-né qui roulait dans son sac posé à terre et geignait doucement.

Ils nous ont envoyé un dernier sourire et un dernier merci. Nous sommes remontés en voiture, ayant déjà presque oublié l'auberge, mais emportant un bon souvenir de nos amis les Tsiganes.

THÉATRE INCONNU

Rassurez-vous, rien des littératures du Nord ! Je n'ai découvert aucun nouveau chef-d'œuvre scandinave, et il ne sera question ici ni d'Ibsen, ni de Brandès. Le théâtre dont je veux parler est moins compliqué, plus clair et plus gai aussi. Il s'agit des représentations populaires qui ont lieu à Nice pendant la semaine de Noël et qui portent le nom de *Crèches de Bethléem* ou de *Presepi*. C'est un théâtre très humble, très local, absolument ignoré de la société cosmopolite qui fréquente le Casino municipal et l'Opéra. — A côté du Nice fêtard, mondain et banal, qui ressemble à toutes les villes de plaisir, il y a la vieille cité niçoise avec sa physionomie d'autrefois, ses mœurs originales, sa population grouil-

lante et bariolée —, et cette dernière est bien plus amusante, d'un charme autrement savoureux.

Entre le Paillon, le port Lympia et la colline du Château, le vieux Nice enchevêtre ses rues montantes ou planes, pavées de larges dalles et trop étroites pour que les voitures puissent y circuler, ce qui permet d'y flâner en pleine sécurité. En ces rues ombreuses, pareilles à de profonds couloirs, les maisons élèvent très haut leurs façades grises ou jaunes, percées de nombreuses fenêtres où des haillons multicolores pendent à des perches, et au-dessus desquelles une mince bande de ciel bleu apparaît entre les capricieuses déchirures des toits en auvent. Quelques-uns de ces logis sont d'anciens palais à balcons sculptés, occupés maintenant par de petits commerçants dont les chaussures boueuses raient lourdement les escaliers de marbre. Les boutiques du rez-de-chaussée voûtées bâillent toutes grandes, laissant le regard des passants plonger à son aise dans les étalages : friperies, graineteries, boucheries, où des branches d'oranges pendent entre les chairs saignantes ; boulangeries au fond desquelles on aperçoit

le flamboiement au four. A chaque tournant, l'œil est égayé par une surprise : ici, une ruelle escarpée où un grêle curé en redingote, en tricorne et en pantalon noir, grimpe vers le séminaire; là, une place triangulaire avec un marché aux herbes et une fontaine où les marchandes lavent leur poisson; plus loin, le porche d'une église du dix-huitième siècle, le *Gésu* ou *Sainte-Réparate,* s'ouvrant sur une nef drapée d'étoffe rouge, étoilée de cierges, où s'agenouillent de vagues formes de dévotes. — La population est en harmonie avec l'habitacle. Les hommes trapus, basanés, moustachus, quelques-uns encore coiffés du bonnet catalan, s'attroupent dans les carrefours et lancent avec des gestes excessifs de sonores éclats de voix; des nichées d'enfants piaillent au milieu du chemin; des ménagères cuisinent en plein air; de grandes filles aux jupes douteuses, aux cheveux noirs relevés en casque et frisottant sur le front, s'encadrent dans le cintre d'une porte et tricotent, les épaules serrées dans leur châle de laine cramoisie. Quand une coulée de soleil se répand par hasard au fond des rues obscures, tout cela se remue au milieu de chaudes écla-

boussures de lumière et vous donne comme un rêve d'Orient.

Ce peuple du vieux Nice est essentiellement flâneur. Il a toutes sortes d'ingénieuses inventions pour ne rien faire. Même pendant les jours ouvrables, les joueurs de boules affluent dans les cabarets de la banlieue. — Aux lisières des olivettes ou parmi les garrigues pierreuses, semées de lentisques, de cistes et de cactus, on rencontre les hommes baguenaudant, le fusil sur l'épaule, et tiraillant sans pitié les mésanges qui s'attardent sur les pins. — On se demande à quelle heure ces braves gens se décident parfois à travailler. — Mais c'est surtout lorsque vient la semaine de Noël, que la population entière paresse avec délices. Pendant le jour, elle a les distractions de la Foire qui se tient le long du Paillon et emplit les vieux quais plantés d'ormes de ses parades, de ses lutteurs, de ses chevaux de bois et de ses échoppes où des coqs peinturlurés disent la bonne aventure ; — le soir elle se délecte aux représentations des *Presepi*.

On compte plusieurs de ces *Crèches de Bethléem* dans la vieille ville. Il y en a une

au théâtre *Risso* où les personnages parlent italien, où Gianduja joue le principal rôle, et qui est surtout fréquentée par des ouvriers piémontais. Les autres, éparses dans le voisinage des églises, sont essentiellement nicoises et d'un caractère local, tout spontané. Ces représentations sont, en effet, organisées, non par un impresario, mais par des jeunes gens du quartier, qui s'associent pour subvenir aux premiers frais d'installation, chantent eux-mêmes les chœurs et se distribuent les rôles.

Hier, je suis allé au *Presepio* de la rue Saint-François-de-Paule.

Au fond d'une impasse maigrement éclairée, la salle de spectacle s'ouvre de plain-pied. Elle est sommairement meublée et décorée. Entre les murailles blanchies à la chaux, huit ou dix bancs de bois ; au plafond, des guirlandes de papier blanc et bleu convergeant vers le centre où se balance une lampe à pétrole ; à l'entrée, une table avec un plateau destiné à recevoir les offrandes facultatives des auditeurs, — c'est tout. Au fond, le théâtre en forme de guignol occupe toute la largeur de la pièce. La scène, suffisamment

élevée pour que les choristes et les artistes chargés de faire parler les marionnettes puissent s'y mouvoir derrière une draperie, est naïvement encadrée dans une bordure de mousse où on a piqué de blanches fleurettes artificielles. Elle représente un paysage rocheux assez semblable à celui de la campagne niçoise, aux environs de la route de l'Observatoire. Des touffes naturelles de narcisses aux tiges vertes simulent la végétation ; des maisonnettes praticables se dressent toutes blanches au milieu des oliviers, laissant voir derrière leurs fenêtres de tremblants lumignons. Sur la toile de fond sont peints les remparts d'une ville au-dessus de laquelle s'arrondit la pleine lune ; çà et là, des bergers et des bergères gisent assoupis. A droite, au premier plan, brille la crèche avec l'âne et le bœuf, la Vierge, Joseph et l'enfançon Jésus, et sur elle plane, suspendue, une belle étoile rayonnante en papier doré. — L'auditoire offre des échantillons variés de la population du vieux Nice : pêcheurs du port, filles coiffées en cheveux, jeunes garçons à la moustache naissante, gamins aux frimousses éveillées, matrones portant à bras leur fillette.

Parmi les spectateurs, je suis le seul étranger; mais tous les yeux sont braqués vers la scène et personne ne paraît s'étonner de mon intrusion.

Les *impresarii* se sont glissés dans les dessous ; une guitare qui compose tout l'orchestre joue la *Marche des Rois,* un religieux silence règne dans la salle et lentement un ange aux ailes éployées descend des frises, tandis qu'une voix chante :

Réveillez-vous, bergers de ce village !
Réveillez-vous pour faire ce voyage
Vers cet enfant,
Si beau et si puissant.
Réveillez-vous, et venez l'adorer !

Puis des chœurs invisibles entonnent : « *Gloria in excelsis* » ; et je vous assure que ce plain-chant à la fois joyeux et grave, que cet accord de voix chaudes et justes, qui semblaient sortir de la muraille, ne manquaient pas de grandeur ! En cette pauvre salle basse, sur cette scène rudimentaire, parmi ces braves gens aux vêtements peu cossus, un souffle de poésie biblique passait. On avait mieux qu'ailleurs l'illusion de cette auguste nuit de

Noël, où naissait dans une étable délabrée l'enfant divin qui allait révolutionner le monde. Et comme cela donnait en même temps la démonstration puissante de l'inanité des somptueux décors! Sur ce théâtre enfantin, avec une simplicité extrême de moyens, les acteurs improvisés avaient tout de même trouvé instinctivement l'art de faire frissonner religfeusement l'âme de l'auditoire.

Le seul cantique de l'ange est récité en français; le reste du livret, chœurs, chants et dialogue, est en patois niçois.

Peu à peu, les bergers s'éveillent. L'un d'eux, une longue marionnette en souquenille blanche, qui est le *gracioso* de la troupe, se plaint comiquement de cette bruyante musique qui l'a réveillé avant l'aube et l'empêche de se rendormir; un passant, qui se hâte, lui apprend que le Messie est né dans une étable entre le bœuf et l'âne, et bientôt une troupe de pasteurs se dirige en chantant vers la crèche. A partir de ce moment, le *mystère* tourne à la *moralité*, comme dans les pièces du moyen âge. Il n'y est plus question de la Nativité et la nuit de Noël n'est plus

qu'un prétexte à l'apparition de personnages d'un caractère tout moderne. — Un berger profite de l'obscurité pour aller embrasser sa *calignaire;* un curé met les amoureux en déroute et saisit cette occasion pour prêcher contre la dépravation des gens. Son discours est écrit en vers de huit pieds aux rimes fortement résonnantes. Mon peu de familiarité avec le patois niçois m'empêche de déguster toute la saveur des drôleries que débite l'orateur; mais ce sermon burlesque paraît amuser considérablement les auditeurs qui s'esclaffent. Au curé succèdent un pêcheur et un chasseur, qui vantent chacun les joies de leur métier; le chasseur triomphe, il a le dernier mot; malheureusement, au moment où, tout glorieux de sa victoire, il tire sur un moineau, il est empoigné par deux gendarmes qui l'emmènent en prison.

Là-dessus, la longue marionnette en souquenille blanche surgit entre deux bandes de cartons, souhaite le bonsoir à l'honorable société, la remercie et lui annonce que la pièce est terminée. Les *impresarii* agitent de nouveau leur plateau devant la porte; les spectateurs y déposent consciencieusement

leurs sous, puis s'éparpillent dans l'impasse, en discutant sur les attraits du *Presepio*, qui est encore mieux réussi que celui de l'an passé.

Et me revoici sur le quai où les étoiles de Noël scintillent dans le bleu sombre. Là-bas, au-dessus des arbres et des maisons, les collines niçoises découpent en noir leurs harmonieux contours sur le ciel constellé. Ces naïves marionnettes de la *Crèche* m'ont ramené au temps lointain de ma petite enfance. Il me semble que mon esprit s'est simplifié et revêtu de crédule candeur, comme à l'époque où je croyais aux merveilleuses chevauchées du grand saint Nicolas. Les paroles de l'Evangile me reviennent en mémoire : « Si vous ne redevenez comme des enfants, vous n'entrerez pas au royaume des cieux. » — N'en peut-on pas dire autant du royaume de l'Art : « Si on ne se fait simple et sincère de cœur comme un enfant, on n'y entrera point...» Et je m'en vais lentement dans la nuit bleue, ressongeant aux fêtes populaires de mon pays de Lorraine, aux *Trimâzos* du 1er mai, et à ces *saintes Catherines* habillées de blanc, qui s'arrêtaient de

seuil en seuil dans les soirs brumeux de novembre, en chantant d'une voix si douce un cantique si résonnant de paroles mystiques, si parfumé de roses virginales, que je croyais voir s'entrebâiller la porte lumineuse du Paradis.

PAYSAGES DE MER

J'ai un ami qui est mon compagnon de cellule au ministère et avec lequel je fais de temps à autre des fugues hors de Paris. Il est, comme moi, plein de douces et innocentes manies. Aussi nous sympathisons fort, bien que nos caractères soient très dissemblables et que nous restions rarement une heure ensemble sans entamer une discussion. Mon ami Tristan frise la cinquantaine, mais il s'est conservé jeune et enthousiaste au milieu de l'atmosphère assoupissante des paperasses de son bureau. Il a un défaut qu'on rencontre assez fréquemment chez les employés que la mauvaise chance a condamnés à végéter dans les sous-sols de la cité administrative : il s'in-

génie à être original afin de tirer sa personnalité de la pénombre assez obscure où l'a laissé l'injuste oubli de l'administration. Il y a des gens qui sont imprégnés de banalité; lui, au contraire, est tourmenté du besoin de se singulariser. Ce vêtement de bizarrerie qu'il se jette depuis de longues années sur les épaules a fini par coller si bien à la peau qu'il ne fait plus qu'un avec elle et a l'air d'avoir poussé naturellement comme une toison. On ne peut pas dire que Tristan soit prétentieux, tant chez lui la prétention est spontanée, et c'est en cela que consiste précisément sa plus amusante et sa plus véritable originalité. L'autre jour, nous avons été tous deux alléchés par une de ces grandes affiches jaunes qui circulent placardées aux impériales des omnibus du chemin de fer de l'Ouest; « Excursions en Bretagne pendant dix jours, à prix réduits. » — Immédiatement nous avons résolu d'employer une bonne partie du congé de quinze jours que nous octroie chaque année la paternelle sollicitude de l'administration. Nous sommes montés le soir dans le train de Saint-Malo, et le lendemain au matin, nous nous sommes réveillés en face de la baie de la Rance,

que nous avons traversée pour nous rendre à Saint-Enogat.

Je ne connais guère de plage ayant à la fois ce caractère de grandeur, de gaieté et d'intimité qu'on trouve à Saint-Enogat. L'unique hôtel de l'endroit, l'*Hôtel de la Mer* a bien mérité son nom. Vu du large, il a l'air de sortir des flots avec les quelques villas blanches et roses s'arrondissant de chaque côté en fer à cheval. Cent mètres d'un jardin plein de fleurs et tout embaumé de résédas le séparent à peine de la plage qu'il domine. Le spectacle qu'on a des fenêtres est admirable. En face, la pleine mer étend sous l'ampleur du ciel sa vaste nappe lumineuse ou sombre, semée d'îlots rocheux dont les formes originales rappellent ces rochers bleuâtres qui décorent le fond de certains tableaux de Léonard de Vinci. A droite, la svelte aiguille de l'église de Saint-Malo pointe au-dessus des falaises; à gauche, le promontoire du cap Fréhel, émerge en noir sur ce fond verdâtre. La mer monte, le phare du *Jardin* a déjà sa base couverte par la vague, et sa colonne sort seule de l'eau verdissante. Le ciel s'embrume à l'approche du soir et on ne distingue presque plus le mur

du cap Fréhel. Tout à coup sur le ciel gris, une longue file d'oiseaux émigrants ondule comme un mince ruban noir, et fuit vers les lointains vaporeux du cap. Cette fuite lente, dans cet apaisement du soir, a quelque chose de majestueux et de mélancolique. Tristan, qui fume sa pipe à côté de moi, se sent gagné par cette mélancolie et croit le moment venu de tirer de son cerveau quelque bonne réflexion bien originale, comme on met à l'air un vêtement sentant le renfermé :

— Ces oiseaux voyageurs, dit-il, ont l'air de naviguer là-haut dans le ciel, comme ces barques blanches que nous voyons là-bas, naviguent sur la mer. Nous aussi nous nageons dans la vie comme sur une mer, sans trop savoir où nous allons et si nous reviendrons jamais au pays que nous avons quitté. Et ce pays qui ne nous reverra plus, n'en continuera pas moins en notre absence son train quotidien ordinaire; les champs y verdiront comme par le passé, l'alouette y chantera encore, les bruyères y refleuriront. Quelle tristesse vague dans tout cela! Que d'écoulements et de vides! Qu'a donc le présent de si attachant pour qu'on s'y rive, sachant qu'il

s'écoule comme tout le reste? Et encore non, ce n'est pas au présent que nous nous accrochons, c'est à demain et toujours au lendemain que nous jetons notre chaîne d'attache. Nous ne redoutons rien tant que de mourir et de nous perdre à notre tour derrière le rideau, comme ces oiseaux s'évanouissent là-bas dans la brume...

— Mon cher, ai-je répondu, tu crois être le premier à moduler cet air mélancolique et tu ne fais que répéter ce qu'un poète autrichien a dit avant toi en beaux vers, justement à l'occasion d'une fuite d'oiseaux migrateurs. Et je lui cite la pièce de Nicolas Lenau intitulée *Soir d'automne* : « Ils s'en vont vers le Midi en poussant de joyeuses clameurs; — hélas! au Midi comme au Nord, la mort cherche sa sa proie! — Pourquoi ce souci de vivre et cette crainte de la mort? — La vie terrestre n'est-elle qu'une ombre ou l'enchantement d'une méchante fée? — Et ce rêve d'une vie future n'est-il lui-même qu'une illusion, un mirage décevant?... » — Tu vois, reprends-je, qu'on est toujours l'écho de quelqu'un. — Allons dîner, répliqua Tristan, furieux d'avoir raté son effet et d'avoir été un servile imitateur,

sans le savoir, — l'air de la mer creuse l'estomac!

— Oui, dis-je à mon ami, tandis que nous roulons sur la route de Ploubalay, sans t'en apercevoir, tu arrives à maniérer d'une étrange façon ta parole et ta pensée dans cette recherche de l'originalité. Tu es atteint de la maladie des siècles finissants et des littératures de décadence. Plus les personnalités s'effacent, plus les caractères s'affaiblissent, et plus on fait effort pour ne pas ressembler au commun des martyrs. On quintessencie son esprit, on subtilise son langage et, après bien du travail, on ne parvient qu'à être bizarre et entortillé, car la première marque de l'originalité est de pousser naturellement et spontanément comme une fleur sauvage. Cette paysanne, qui passe là-bas avec sa coiffe blanche en casque et son châle noir coquettement froncé au-dessous du cou, est plus originale que toi et elle ne s'en doute même pas. — Je dis cela tout en regardant une bande de filles de Ploubalay, qui trottent allègrement sur la route, leur parapluie sous le bras. Il y a vraiment sur tout ce littoral comme un reflet de la nature du Midi. Les

femmes, avec leur épaisse chevelure noire qui s'échappe en lourdes tresses de dessous la coiffe, leurs yeux d'un bleu sombre, pleins de feu, leur teint doré et leurs traits accentués, ressemblent à des bohémiennes qui ont gardé dans le regard quelque chose de la flamme des soleils d'Orient. Seulement, quand on s'éloigne de la côte si lumineuse et si richement colorée, et qu'on s'enfonce dans les terres, le paysage devenu mélancolique contraste avec ces figures de farouches Mignons regrettant la patrie. La verdure prend des tons noirs, les arbres aux attitudes tourmentées projettent une ombre froide sur les petites rivières à l'eau brune et sur les mares couvertes de lentilles d'eau. Rien n'est plus imprégné de tristesse que certains sites de ce pays-ci, comme le parc de la Villerevault, les étangs de Trémereuc, le val de l'Arguenon. Nous traversons en ce moment le pont suspendu qui unit le tertre du Guildo à la colline où s'étagent les maisons du Val. La mer s'est retirée et la rivière de l'Arguenon étend son large lit vaseux, semé de barques échouées, entre les ruines grises du château de Gilles de Bretagne et le parc verdoyant du petit manoir

où jadis Maurice de Guérin reçut l'hospitalité de son ami, le poète breton Hippolyte Morvonnais. Dans l'étroit cimetière du Val, on nous montre la tombe de granit où repose le poète philosophe de l'Arguenon à côté de sa femme, Marie de la Villéon. Les lettres et le journal de Maurice de Guérin parlent à chaque instant de ce manoir du Val, d'où l'on entend nuit et jour la grande voix de la mer, et dans ces pages où l'auteur du *Centaure* décrit les agitations de son esprit déjà malade, on retrouve bien l'impression de sauvagerie et de grandeur mélancolique de ce coin de la côte bretonne.

Nous arrivons à Saint-Cast, là où, en 1758, les Anglais tentèrent un débarquement et furent repoussés par l'armée française, après un sanglant combat où ils perdirent près de 3,000 hommes. Une colonne de granit, élevée au sommet d'une lande qui domine la grève, marque l'emplacement où jadis des milliers d'hommes se sont écrasés. A part ce monument, à la cime duquel un lévrier de fonte terrasse le léopard britannique, rien ne réveille des idées lugubres et belliqueuses. Au contraire, sur cette côte admirablement

découpée, tout, en ce moment, est paisible et lumineux. Le bourg montre le faîte de ses toits rustiques et de ses *pailliers,* au-dessus des beaux arbres du bois de la Vieuville; l'immense plage solitaire étend sa majestueuse courbe de sable doré entre le village de l'Isle et la pointe de la garde; au delà, la mer bleuissante et radieuse fuit à perte de vue. Rien encore ne m'avait émerveillé comme le spectacle dont on jouit du haut de la pointe, quand on regarde vers l'est. La côte déchiquetée, comme à plaisir, forme des anses pierreuses où l'eau d'un bleu foncé, a l'air d'être emprisonnée dans sa ceinture de roches d'un brun doré. Sur les hauteurs ou dans les enfoncements, Saint-Jacut, Saint-Briac, Saint-Lunaire, Saint-Enogat, égrènent leurs maisons blanches. Les îles des Ebihens, de Harbour et de Cézembre, semblent flotter dans une vapeur d'un gris de perle, et tout au loin, Saint-Malo, à l'extrémité de la côte, élève dans le ciel son aiguille de pierre. Une végétation toute méridionale pousse sur le gazon de la pointe : rosiers nains à feuilles de pimprenelle, *éléagnées* au feuillage cendré et aux baies pareilles à de petites cerises oranges,

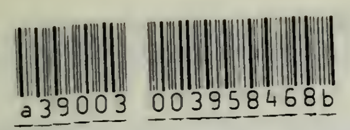
lins bleus, géraniums aux larges fleurs. L'éditeur Lacroix, qui est avec nous et qui est un infatigable bâtisseur de villas, rêve déjà de fonder sur cette belle plage une grande station balnéaire qui n'aura rien à envier à Dieppe. Il a fait son plan et marqué sur le papier le tracé des rues, des boulevards et des marchés. Ce qui est certain, c'est que la situation est unique; le site s'arrange à souhait pour donner aux baigneurs de l'avenir tous les plaisirs des yeux et toutes les joies d'une villégiature au bord de la mer. Quand on est fatigué d'admirer ces côtes éblouissantes et cette grande nappe d'eau, on n'a qu'à se retourner et le regard se repose mollement sur la masse verdoyante et fraîche des beaux arbres de la Vieuville. Tandis que Tristan, qui a la rage de voir les choses de près, s'achemine à travers les ajoncs dans la direction de la colonne commémorative du combat de Saint-Cast, je vais me reposer sous les hêtres et les frênes du bois, en compagnie d'un aimable médecin qui vit depuis des années dans cette solitude, comme Robinson dans son île. A nos pieds, un ruisseau court dans une prairie d'un vert intense, après avoir alimenté

un lavoir, un *doué*, où des femmes battent leur linge à l'ombre de larges châtaigniers moussus. Des rouges-gorges chantent doucement dans les hautes branches; nous apercevons entre les feuillées la mer bleue et moutonnante, et là-bas, sur la pointe, nous voyons se découper sur le ciel la silhouette affairée de Lacroix qui, son plan à la main, court à travers les buissons de rosiers et d'éleagnées en rêvant à sa ville future.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — A. Maretheux et L. Pactat, imp., 1, rue Cassette.

4449. — Imp. Motteroz et Martinet, rue Saint-Benoît, 7, Paris.


a39003 003958468b